

LES FRANÇAIS

JUSTIFIÉS

DU REPROCHE DE LÉGÈRETÉ.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

LES FRANÇAIS

JUSTIFIÉS

DU REPROCHE DE LÉGÈRETÉ;

PAR J. J. LEMOINE.



A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, rue de Lille, n° 17.

MARS 1815.



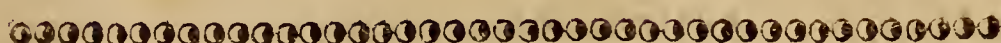
AVERTISSEMENT.

On a dit souvent qu'à force de répéter une erreur, on la prenait pour la vérité : peu d'idées me semblent plus applicables que celle-ci au reproche de légèreté adressé à la nation française. Tant de gens ont prétendu qu'elle était légère, frivole, inconséquente, qu'on a fini assez généralement par croire l'accusation fondée, et qu'il semble même hasardeux de montrer aujourd'hui une opinion contraire. J'ai cependant cette témérité. Un discours, honoré du suffrage de l'Académie de Dijon, et publié en 1809, forme la première partie de cet Ouvrage. J'essaie, dans de nouveaux développemens, de répandre une plus grande lumière sur la question agitée.

Je suis loin toutefois de me supposer à la hauteur de mon sujet. Il m'est souvent arrivé, en considérant ce que sont les Français et ce

que je suis, d'avouer qu'ils pouvaient se passer d'un tel défenseur.

Mais si la vérité est utile, l'erreur nuit toujours : l'idée, vraie ou fausse, que l'on se fait des peuples, influe en bien ou en mal sur leur destinée ; et quand on nous méconnaît, quand on nous rabaisse, quand chacun peut dire en Europe que nous sommes inconsidérés, frivoles, légers d'esprit et de caractère, sans consistance et sans principes, il doit m'être permis, ô Français ! de repousser ces allégations flétrissantes, et de vous offrir, quelque indigne qu'il puisse être d'une nation si grande et si généreuse, ce tribut d'admiration et d'amour.



DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX

SUR CETTE QUESTION,

PROPOSÉE EN 1808 PAR L'ACADÉMIE DE DIJON :

La nation française mérite-t-elle le reproche de légèreté que lui font les nations étrangères ?



S'IL existait sur la terre un peuple brave, industrieux, capable des plus hautes entreprises ; un peuple doué de cette puissance de génie qui assure d'éclatans succès dans les sciences, les arts, les lettres, dans toutes les parties des connaissances humaines ; et que ce peuple cependant sût joindre l'agréable à l'utile, les grâces à la force, une aimable facilité d'humeur au soin des affaires les plus importantes et les

plus sérieuses, pourrait-on voir, sans se méprendre, des indices de frivolité dans son heureux caractère, et l'accuser de légèreté et d'inconstance ?

Telle est la première réflexion que fait naître le sujet proposé par une compagnie savante, en possession depuis long-temps d'agiter les questions les plus intéressantes que les sages puissent résoudre. Elle demande aujourd'hui si les Français méritent le reproche de légèreté que leur font les nations étrangères ; et cette question doit exciter un vif intérêt, quand on considère le peuple auquel elle s'applique, les résultats éloignés que peut avoir sa solution, et les contradictions qu'elle semble provoquer.

Si le reproche ne portait que sur des choses futiles, il tomberait de lui-même ; car traiter légèrement des frivolités, ce n'est pas légèreté, c'est sagesse. Il faut donc savoir si les Français sont légers dans les choses qui, de leur nature, excluent la légèreté. Un peuple est vraiment léger de caractère, lorsqu'il est inconstant dans

ses goûts, dans ses affections, dans la haine, dans l'amitié, dans l'amour; un peuple est léger dans ses mœurs, quand il s'attache faiblement à l'honnêteté, à la vertu, et qu'il change facilement de conduite et d'usages; un peuple a l'esprit léger, quand il étudie peu les objets les plus dignes de l'attention des hommes, comme la morale, la religion, la politique, et ceux d'une moindre importance, mais qui policent et élèvent les nations, tels que les sciences, les lettres et les arts. Ces premiers aperçus pourront nous guider dans le jugement que nous allons porter des Français.

Il ne suffit pas, pour les bien connaître, d'arrêter nos regards sur ceux du siècle présent: ce n'est pas même assez de consulter les fastes de la nation gauloise. Cette nation, après avoir défait plus d'une fois les Romains, fut vaincue elle-même par ces Romains qui s'établirent sur son territoire, par les Bourguignons qui y fondèrent des états puissans, et par les Francs qui jetèrent les bases d'un empire, dont l'origine date de treize siècles, et que l'on voit aujour-

d'hui jouer le rôle (*a*) que remplirent les Romains sous leurs Césars. Il faudrait être assez versé dans l'histoire de ces peuples, étudier avec assez d'attention leur esprit dominant, pour juger s'il en reste encore quelques traces parmi nous, et, après avoir montré les divers élémens qui composent le fond de notre caractère, s'attacher à une idée capitale, unique, et dire si cette idée confirme le reproche qu'on nous fait.

Mais comment y parvenir? Comment saisir ce trait distinctif et original, lorsqu'aujourd'hui même la nation française n'est point une? Nous comptions, il y a peu d'années, trente-deux provinces; c'étaient à peu près trente-deux nations différentes. Quels rapports, au premier coup d'œil, entre les habitans des côtes de Normandie et de Bretagne, et ceux des rives de la Somme? Les Bourguignons, les

(*a*) Etait-ce bien aux Francs qu'il fallait seulement attribuer notre accroissement de puissance et de gloire? Voyez ce que je dis des Gaulois dans les nouveaux développemens.

Limousins ne ressemblent pas aux Français qui couvrent les bords du Rhône et de l'Isère. La Touraine n'est pas toute la France. Le Gascon, le Languedocien, ont peu de rapports avec l'habitant de Paris. Il a existé long-temps deux Frances dans une seule; et les Français qui sont au-delà de la Loire, n'ont pas toujours parlé la langue de ceux qui vivent en-deçà. Voilà les difficultés que la question présente; mais peut-être ne sont-elles point insolubles.

Les diversités de mœurs, d'esprit, de langage, quoique encore sensibles, ont en partie disparu. Tous ces peuples ont vécu depuis plusieurs siècles sous un même prince. Un même gouvernement, et l'influence d'une grande ville, ont établi entre eux quelque ressemblance. C'est là sans doute ce qui a fait dire à Montesquieu, que *le génie d'une nation n'était autre chose que les mœurs et le caractère d'esprit de différens peuples, dirigés par l'influence d'une même cour et d'une même capitale*; et l'on pourrait, en se bornant à cet aperçu, embrasser d'un seul regard la carrière qui va s'ouvrir.

Mais c'est sous un point de vue plus vaste que nous voulons considérer la question proposée. Ne parler que de l'influence du gouvernement, c'est n'examiner que la surface. Il faut, pour apprécier le Français, étudier la trempe de son âme; découvrir, dans la première partie de cet ouvrage, le caractère indélébile qu'il a reçu de la nature; observer, dans la seconde, les rapports qui lient ses idées à ses affections; chercher dans l'essor de son esprit le secret de son caractère, et, distinguant toujours ce qui est chez lui le résultat des institutions, de ce qui tient nécessairement au caractère national, dissiper enfin l'obscurité qui, jusqu'à présent, a empêché de le bien connaître.

Mais déjà, sans doute, des clameurs s'élèvent de toutes parts: on est convaincu, on sourit d'avance de l'inutilité de nos efforts; et des Français mêmes, qui affectent pour leur nation un mépris qu'au fond du cœur ils n'ont jamais eu pour elle, conçoivent à peine qu'on ose se montrer d'un sentiment contraire à celui de plusieurs hommes de génie qui nous ont

crus frivoles. Nous savons qu'on éprouve quelquefois un secret plaisir à ravaler sa nation ; qu'on s'agrandit à ses propres yeux en rabaissant ce peuple au-dessus duquel on se place avec un sang-froid admirable. Nous n'ignorons pas que, lorsqu'une idée a passé en axiome parmi les générations éteintes, elle est admise presque sans examen par les générations qui suivent, et qu'il est plus aisé de maîtriser un torrent, quelque impétueux qu'il soit, que de faire prendre à l'opinion un nouveau cours. Ces considérations toutefois ne sauraieut nous arrêter : en mettant en question cette légèreté dont on n'osait douter, des esprits judicieux nous ont fait croire qu'il n'était pas impossible d'en justifier la nation française. C'est une victoire déjà remportée sur ceux qui l'accusent.

PREMIÈRE PARTIE.

Les qualités qu'un peuple a reçues de ses institutions, lui sont moins propres que celles qu'il doit au climat et au sol qu'il habite. Les

institutions peuvent varier à l'infini ; la base du caractère est toujours la même : c'est donc par elle, c'est par les qualités primitives que l'on doit surtout juger les nations (1). En jetant d'abord un coup d'œil rapide sur les peuples de l'Europe, on découvre chez eux un grand fonds de mobilité et d'inquiétude. Ce caractère semble dominer chez les Français ; placés à peu près au centre des contrées européennes, ils lient en quelque sorte le nord au midi ; ils unissent la vivacité des nations méridionales à l'énergie de celles du septentrion ; et l'agitation qu'on leur reproche paraît résulter de cet état mixte qu'ils doivent à leur position, et qui peut-être ne fait qu'annoncer l'excellence de leur nature (2).

Ce n'est pas là sans doute l'opinion la plus commune. Cette inquiétude a été prise pour l'impossibilité de se fixer. On a dit que le Français, composé d'air et de feu, n'éprouvait aucune impression durable ; qu'il ne pensait qu'à la nouveauté, et ne savait s'attacher qu'aux choses futiles. Mais s'il était vrai qu'il ne s'oc-

cupât que de frivolités, eût-il fait, comme on le prouvera dans la suite de ce discours, de si grands progrès dans tous les genres? Une telle supposition est-elle compatible avec les succès qu'on ne saurait lui disputer? Il semble qu'on a pris pour légèreté de caractère, la vivacité d'esprit, qui portait le Français à la recherche des choses nouvelles, sans penser que cette louable curiosité était au contraire le puissant mobile, et comme le levier de son intelligence.

Si l'on avait prétendu qu'il était jeune de civilisation, comme tous les peuples de l'Europe, et qu'il avait, à un plus haut degré que tous les autres, la conscience de sa force et de ses progrès futurs, peut-être aurait-on approché davantage de la vérité. Que l'on considère l'Europe du temps de César, on verra que le centre de civilisation est dans la Grèce. La lumière part de là, se répand en Italie, passe, en s'affaiblissant, par les Gaules, et va enfin expirer au milieu des forêts et des déserts de la Germanie. On conçoit alors quelles

devaient être les dispositions morales de nos aïeux. Ce peuple, fait pour jouer un rôle glorieux sur la terre, a dû, pendant long-temps, désirer des sensations nouvelles. Quelque chose de grand tourmentait son cœur; il a senti le besoin impérieux d'avancer: et de là sans doute cette inquiétude qu'il importait de ne pas confondre avec la légèreté (3).

Pouvons nous croire cependant qu'il soit facile d'accorder une semblable proposition avec l'idée qu'on s'est formée de nos ancêtres? N'a-t-on pas dit, et n'affirme-t-on pas encore, chaque jour, que les anciens habitans de nos contrées étaient légers, curieux et changeans? et n'est-ce pas une opinion généralement répandue que l'inconstance de leur caractère se montrait surtout dans les combats? Cette accusation s'est reproduite plusieurs fois dans le cours des siècles; et il faut avouer qu'après le premier choc, nos armées, suivant Tite-Live, César et Tacite, perdaient facilement courage. Mais, si l'on répétait autrefois ce reproche avec complaisance, il doit nous faire sourire au-

jourd'hui. Ces trois auteurs attribuaient à une infériorité réelle, ce qu'il fallait tout au plus rapporter à l'imperfection de la discipline; l'art militaire, chez les Gaulois, était dans l'enfance comme tout le reste (*a*); leur discipline pouvait-elle égaler celle des armées romaines?

Il semblerait ensuite, à entendre nos détracteurs, que la nation gauloise se passionnât, sans motifs, pour tout ce qui était nouveau! Mais où sont les preuves à l'appui de cette prétention? Dans quelles circonstances s'est-elle élevée contre nous? On nous oppose ici le témoignage de César; et César en effet accuse nos pères de mobilité, de légèreté, dans vingt pages de son histoire; mais c'est au moment qu'ils courent aux armes pour s'arracher à l'esclavage : il leur reproche d'aimer le changement; mais c'est encore lorsqu'ils veulent leurs anciennes lois, leurs anciens chefs,

---

(*a*) J'étais dans l'erreur à cet égard: on verra quelle est actuellement ma pensée.

leurs anciennes habitudes. Persévérer dans leur haine pour les Romains, qui massacraient quarante mille hommes en un jour, et vendaient à l'encan ceux qu'ils n'égorgeaient pas, c'était inconstance, c'était amour de la nouveauté, c'était légèreté, selon César (4)! Cette imputation, contre laquelle l'âme se soulève, est si absurde, qu'enfin la vérité échappe au barbare vainqueur des Gaules; il avoue que le joug des Romains devait être odieux à une nation qui l'avait emporté sur toutes les autres en valeur guerrière (5). Mais alors les efforts des Gaulois échouèrent presque toujours: une fois vaincus, il leur était difficile de réussir dans leurs desseins; cependant ces desseins, pour avoir une issue funeste, n'en furent pas concertés avec moins de sagesse. On sait avec quelle mesure, quelle unanimité, quel courage, toutes les Gaules se réunirent sous le brave et malheureux Vercingetorix (6).

Des peuples si sages et si difficiles à vaincre, ne pouvaient être légers dans leurs mœurs et

leurs affections habituelles ; et le reproche qu'on adresse, à cet égard, à leurs descendans, ne saurait être mieux fondé. Sans doute les grandes passions de l'âme, l'amitié, l'amour, l'admiration, la haine, sont en France dans une fermentation perpétuelle ; et nous avouerons que de tous ces sentimens, celui de la haine est le moins constant parmi nous. Mais ceux qui nous croient changeans et frivoles, n'auraient-ils point observé les Français dans un cercle beaucoup trop resserré? Duclos, entre autres, n'aurait-il pas pris une bien faible partie de la nation pour la nation même? N'est-ce que dans la capitale que l'on doit étudier la nation? Non-seulement Duclos le pense, mais il croit encore que c'est dans la classe des hommes que leur fortune met à l'abri des besoins, *et qui peuvent se livrer en liberté à leur goût et à l'allure naturelle de leur caractère.*

Oh ! combien ces nuances sont délicates ! Qui peut espérer de les saisir ? Tel a étudié un petit cercle, qui ose généraliser ses idées;

tel connaît quelques hommes, qui se croit capable de juger tout un peuple. Duclos fait un ouvrage sur les mœurs françaises, et il ne dit pas un mot de la discrétion du Normand, de la réserve du Dauphinois, du caractère patient et laborieux du Limousin, de la persévérance des Angevins et des Poitevins, de l'esprit solide du Bourguignon et du Franc-Comtois, ni des heureuses qualités de vingt autres peuples.

Jean-Jacques Rousseau crayonne de plus grands traits. Il dit que toutes les capitales se ressemblent, que tous les peuples s'y mêlent, toutes les mœurs s'y confondent, et que ce n'est pas là qu'il faut aller étudier les nations. « Les Français ne sont point à Paris, » s'écrie-t-il ; ils sont en Touraine ; les Anglais » sont plus Anglais en Mercie qu'à Londres, » et les Espagnols plus Espagnols en Galice » qu'à Madrid ».

Cette opinion, sans doute, est préférable à la première ; mais, pour tout concilier, observons le Français à Paris et dans les

provinces, et n'adoptons aucun système exclusif. Est-il bien vrai que Paris ait toujours présenté l'image de la légèreté? Rétrogradons d'abord de vingt ans; parcourons cette cité immense; pénétrons dans la classe des grands, nous en verrons plusieurs adonnés à l'intrigue; la cour est là, le phénomène est expliqué; mais parmi les grands eux-mêmes il en est beaucoup qui cultivent les sciences et les lettres (*a*): la philosophie est arrivée jusqu'à eux, elle charme leur loisir; et en admettant le principe de Duclos, ne s'ensuivrait-il pas que la nation qui produit de pareils hommes, ne serait point frivole?

Nous descendons de quelques degrés; nous voilà entourés de familles aisées et occupées, dans les rangs honorables de la médiocrité; et soudain se présente une foule de citoyens estimables, accoutumés à l'heureuse alternative du travail et du plaisir. Livrés à leur état et aux charmes de la société, on les a souvent

---

(*a*) Je reviendrai sur les mœurs d'alors.

accusés d'insouciance pour les grandes choses : mais ces hommes-là ont besoin du bonheur; s'ils ne font pas de grandes actions, ils en font de bonnes, et il n'y a pas là de frivolité. Leur vue d'abord n'annonce pas une très-haute portée ; toutefois ce n'est pas chez eux défaut d'intelligence, c'est que souvent ce qui nous paraît si sublime, ne vaut pas à leurs yeux, pour être atteint, l'effort qu'il coûte. Et s'ils veulent sortir du cercle où ils s'étaient renfermés, c'est parmi eux que se développent les germes du génie; c'est là qu'également éloignés de la misère et de l'excessive opulence, d'excellens esprits élaborent les idées qui doivent tant influer sur les destinées humaines; c'est là que l'on cultive les arts, qu'on soumet tout à la sévérité de l'analyse, et qu'on est toujours ennemi de l'exagération. Cette sage disposition explique ce mot de l'empereur Julien sur les habitans de Paris: « J'aime ce peuple, parce qu'il est sérieux et » sévère comme moi (7) ». Mais bien que l'opinion de ce grand prince prouve tout autre

chose que notre légèreté, nous ne pouvons regarder la sévérité comme propre au caractère français. Nos pères devaient être sérieux lorsqu'ils étaient dominés par les Romains.

Si nous descendions ensuite dans les classes inférieures de la société, dans celle des pauvres et même des misérables, il nous serait facile de prouver que nulle part les haillons de la pauvreté n'ont jamais couvert plus de sens, de raison, d'intelligence; et que rien au monde ne montre moins de légèreté, et n'honore plus un peuple, que la résignation et la sagesse que l'on rencontre dans la classe malheureuse.

Et dans cette ville, où les grands, les médiocres, les misérables, se pressent, se heurtent, se confondent, si nous approchons de l'époque où nous sommes, tout est noble, tout est grand. C'est le centre d'activité le plus fécond qui soit dans l'univers; le point où les passions, les intérêts divers fermentent le plus; c'est à côté de l'homme paisible, qui ne pense qu'à son art et à sa famille, que se forgent les

foudres qui vont éclater jusqu'aux extrémités de la terre.

Ainsi, la gloire militaire nous signale toujours; et un simple coup d'œil, jeté sur la capitale, nous donne une juste idée du caractère qui a distingué, dans tous les âges, la nation entière.

Déjà nos aïeux, dans les temps anciens, avaient abandonné leur pays pour aller soumettre les régions éloignées; l'Europe et l'Asie étaient devenues, à plusieurs reprises, le théâtre de leurs exploits; on les avait vus réduire Rome en cendres, ravager la Grèce, s'établir dans l'Asie mineure, fonder, plus tard, des royaumes dans la Syrie, dans la Palestine, et faire, pour répandre au loin leur croyance, la plus grande expédition peut-être dont le souvenir soit resté dans la mémoire des hommes. Ce furent là les fruits déplorables de leur invincible inquiétude; mais nous y trouvons aussi du courage, de la grandeur, beaucoup de persévérance; rien ne prouve jusqu'ici la légèreté des Français.

Voilà, suivant nous, l'impression que doit

faire la nation française sur l'esprit des sages. Et que sera-ce lorsqu'on l'aura étudiée, avec une nouvelle attention, dans ses affections, ses usages, ses plaisirs même, et jusque dans ces grands mouvemens politiques où paraissent à découvert les passions humaines!

On a d'abord supposé que son goût pour les grandes entreprises s'était uni à la plus frivole des passions, au penchant excessif pour la galanterie. Toutes les nations lui en ont fait un crime; et nous reconnaîtrons volontiers que le Français, né belliqueux, ayant voulu tout conquérir sur les autres peuples, les femmes ont été, comme tout le reste, l'objet de ses désirs et de sa conquête. Mais ne sait-on pas que cette ardeur, qui nous a poussés vers la volupté dans la jeunesse, ne tarde point à s'affaiblir bien avant l'âge mûr, et que tel de nos guerriers, si dangereux et si terrible à la guerre, n'est plus le même, rentré au sein de sa famille? On s'étonne encore, tous les jours, de voir les idées religieuses s'emparer facilement d'un cœur qui paraissait indomptable;

et un front autrefois rayonnant de gloire et de plaisir, venir s'humilier au pied des autels. Peut-être aussi, à la guerre, ce héros eût-il montré plus de retenue, si nos institutions, en négligeant de satisfaire le désir qu'il éprouvait d'exercer sa pensée, ne l'avaient porté vers de moins nobles jouissances. Mais un trait honorable pour son caractère, c'est qu'il aima toujours les femmes pour elles-mêmes; c'est qu'il n'eut jamais le barbare courage de les avilir, et d'appesantir sur elles le triste joug d'un orgueil ennuyeux et monotone; c'est qu'il ne put se résoudre à boire des sorbets et à fumer des parfums, étendu nonchalamment auprès d'une esclave; aussi grand, aussi généreux que ses pères, dont les femmes furent les nobles compagnes et souvent les divinités.

Cet hommage rendu à la beauté par les Français, a pu cependant, à certaines époques, énerver leur caractère; car la puissance excessive des femmes doit nuire à la pureté des mœurs et à la majesté de la raison : elles nous corrompent par leurs charmes, ou nous enchaînent

par leurs préjugés. Mais quoi qu'on ait dit de leur pouvoir, il s'est rencontré en France, et à Paris comme au fond des provinces, des mères de famille qui (8) semblaient le rendre légitime. On conçoit que quelques hommes, étrangers aux grandes pensées et aux mœurs pures, sans lesquelles il n'est pas de vraie dignité, aient paru, à cet égard, avoir pris un parti aussi honteux pour eux-mêmes, qu'honorable pour leurs épouses. Il était naturel qu'un père de famille, sortant des bras impurs d'une courtisane, éprouvât quelque honte en revoyant ses pénates, en recevant les innocentes caresses de ses enfans, et n'osât disputer à sa chaste compagne l'autorité qui n'était pas due à son sexe, mais à sa vertu.

Ce n'est même pas là le seul avantage que les femmes ont mérité d'obtenir parmi nous. On en a vu se placer à côté des hommes par l'étendue des connaissances, la force de l'âme, et la hauteur des idées. On en a vu plusieurs se signaler dans les batailles, disputer, perdre et reconquérir des états. Ces

divers exemples tendent à justifier les Françaises du reproche de frivolité; mais la sagesse des Français brille toujours : ce peuple, sur lequel les femmes paraissent exercer une si grande influence, est celui-là même qui les a exclues de la couronne, tandis que l'orgueil de plus d'une nation a fléchi sous le sceptre des Elisabeth, des Catherine et des Thérèse.

Aujourd'hui les femmes semblent avoir perdu parmi nous une partie de leur empire; et peut-être n'est-ce pas autant qu'on le pense au détriment de la vertu; l'infortune a mûri les têtes; l'usage frivole de la galanterie cadre mal avec le soin des affaires; et, dussent les admirateurs outrés des temps anciens se récrier contre cette assertion, nous osons croire que l'activité de la nation, ses travaux, sa gloire, la grandeur de la perspective ouverte au talent, ont donné du ressort aux âmes, et sauvé les Français de la corruption où l'anarchie religieuse et politique pouvait les précipiter.

Ce malheur, à la vérité, eût été long-temps à craindre, si nous n'avions pas su nous arrêter

sur les bords de l'abîme; mais il semblait impossible que la nation française restât sans lois, sans religion, sans amour. Le passé nous répondait ici de l'avenir : car l'amour et la religion furent toujours, avec la gloire, les passions dominantes des Français. Nous servions Dieu, dans les premiers siècles, nous combattions nos ennemis, la beauté soignoit nos blessures. Il était peu de nos guerriers qui ne connussent les sentimens tendres et affectueux, capables d'adoucir la barbarie des mœurs; et l'on apercevait encore, surtout en considérant nos preux chevaliers, que la nation qui portait de tels hommes dans son sein, n'aurait jamais la physionomie d'une nation légère et volage.

« Sois preux, hardi, généreux ; défends les » opprimés, les orphelins, les dames; ne mé» dis point de la beauté; sois poli, modeste, » courtois, ne ments jamais ».

Voilà les premiers préceptes de la chevalerie; ils donnent une juste idée de notre caractère : ces préceptes sont dictés par un grand

esprit de sagesse. Les premiers pas vers la civilisation doivent s'annoncer par le respect pour les femmes : tout commence par la séparation des sexes et par la pudeur; et l'obligation de ne pas mentir, et de ne jamais médire des dames, a quelque chose de grand et de loyal qui ne s'accorde pas avec la légèreté.

L'auteur des Mémoires sur la chevalerie n'ose pas d'abord décider à quel peuple elle doit son origine; mais on peut croire, en dernier résultat, que c'est parmi nous qu'elle a pris naissance. Mon intention, pour élever la nation française, n'est pas de ravaler toutes les autres. J'ai vu dans tous les pays d'excellens hommes, dont le souvenir ne périra jamais dans ma mémoire. Ah! si ces pages, écrites dans l'effusion de l'âme, pouvaient arriver jusqu'à eux, qu'ils sachent que le désir d'offenser leurs nations n'entra jamais dans ma pensée, et que j'aspire au moment où il me sera permis de les presser contre mon cœur, et de les baigner de mes larmes! Mais il ne faut pas qu'une vaine pusillanimité m'empêche de payer à ma patrie

un juste tribut d'éloge, et de reconnaître que la chevalerie fut trop analogue au caractère des Français, pour que ce ne soit pas à eux que l'Europe ait dû cette loyale institution.

On sait très-bien que nos mœurs dégénérèrent, que nos chevaliers finirent par se corrompre, qu'ils abusèrent trop souvent de la puissance de l'épée. Mais quelle institution n'a pas dégénéré? Quel peuple n'a pas été barbare? Il y eut sans doute parmi nous beaucoup de corruption; cependant il faut fouiller dans les vieilles chroniques pour s'en apercevoir: le reflet général est une teinte de bravoure, de galanterie, de religion et d'humanité.

Nos amusemens avaient quelque chose de hardi, de belliqueux; et plusieurs demandaient un esprit méditatif. Les échecs qui occupaient les loisirs de nos aïeux, n'étaient pas un jeu frivole; et la chasse et les tournois entretenaient dans la nation le goût des armes. Qu'importe que le fameux *Gaston Phœbus*, passionné pour la chasse, l'ait regardée comme un moyen de salut? Cette exagération se con-

çoit dans un temps où nos contrées étaient couvertes de forêts ; la chasse alors devait être une occupation noble et utile. S. Louis, qu'on n'accusera pas d'extravagance, l'estimait beaucoup ; cet art fit de grands progrès sous son règne. La gaîté française s'y déployait ; « les forêts, suivant l'expression d'un auteur, retentissaient continuellement du son harmonieux des trompes, mêlé au bruit des bouteilles et des flacons ». Vénus et Bacchus étaient presque toujours des parties de Diane.

Mais la gaîté et la légèreté ne sont pas la même chose : car si la légèreté ne fait qu'effleurer le sentiment, la gaîté est compagne de l'aménité, de la bienveillance, de la tendre amitié. On a dit que nous étions peu constans dans nos affections ! mais où voit-on beaucoup de constance ? où trouve-t-on l'amitié si commune ? Deux amis se montrèrent autrefois chez les Grecs, et leurs noms sont immortels ; le fussent-ils devenus, si la Grèce eût compté beaucoup d'amis ? Les Romains en ont-ils beaucoup vu, même dans les temps de la républi-

que ? Eh ! si l'on nous refuse (*a*) la constante, la céleste amitié, n'avons-nous pas cette bienveillance, cet amour de nos semblables qui nous distingue entre tous les peuples? Est-il une nation sur la terre qui connaisse mieux la joie, le bonheur de se réunir, et tout le charme des festins et des fêtes? Lisez Diodore (*b*), vous verrez que les Romains blâmaient dans nos pères ce penchant au plaisir; consultez Tacite, et vous l'entendrez faire le même reproche aux Germains établis parmi nous. Mais serait-ce un si grand défaut que celui qui est voisin de l'abandon, de l'épanchement des âmes, et qui chez nous ne va jamais jusqu'à la bassesse? Où l'abus commence le Français s'arrête. Toujours maître de

---

(*a*) C'est, à mon sens, une grande erreur; et j'ai peine à comprendre que Voltaire y soit tombé. « Nous » sommes, dit-il, un peu secs en tout; je ne vois nul » grand trait d'amitié dans notre histoire ». Saintré, Boucicaud, Duguesclin, Sancerre; et vous tous, généreux frères d'armes qui jurâtes tant de fois de vivre et mourir ensemble, répondez.

(*b*) Liv. V, p. 231.

lui-même, il sut unir, malgré la frivolité qu'on lui attribue, la raison à l'enthousiasme, la réflexion aux plus doux transports. Le Romain, animé d'une seule passion, méditait tristement, du haut de son Capitole, la conquête du monde; le Gaulois, non moins grand et plus sage peut-être, n'était point insensible aux douceurs de la vie; et l'usage même des liqueurs enivrantes, dont les anciens, à cette occasion, lui font souvent un crime, ne prouve autre chose que la confiance et la bonté d'un peuple éminemment spirituel et sociable. Nous avons lu dans un auteur que les Bourguignons, qui s'étaient livrés de bonne heure à la culture de la vigne, avaient été les premiers peuples civilisés des Gaules; et peut-être les Normands eux-mêmes, ces peuples forts et braves, n'eussent-ils pas donné si souvent des preuves de la plus haute intelligence, si *ce fruit délicieux de la terre* (*a*) n'eût animé ces hommes robustes du nord, doués d'un grand sens, à la vérité, mais dont

(*a*) Homère.

l'imagination n'a dû naître sur le sol humide qu'ils habitent, que par le commerce de Bacchus (9).

Ah! combien nos aimables délassemens sont préférables à ceux de nos voisins; à ces carnavals surtout qui sont chez plusieurs d'entr'eux une si importante affaire; à ces farces grotesques, condamnées par le goût, la raison et la pudeur; à ces assemblées auxquelles on donne gravement le nom de conversations, et où règne souvent un insipide silence! Que nous aimons au contraire ce bruit, ce murmure, ces agréables causeries, qui signalent nos réunions, où figurent souvent les amis pauvres, où les femmes pudiques ne sont pas même déplacées, où règnent la confiance et l'amitié que repousse ailleurs une orgueilleuse solitude! Peut-être y a-t-il plus de philosophie qu'on ne l'imagine à jouir ainsi des dons de la vie; car ce n'est pas l'absence de la pensée qni rend, comme on l'a vu, nos réunions si joyeuses; et il y a souvent beaucoup de sagesse à paraître oublier le malheur. Les

Romains se réfugiaient dans le stoïcisme, les Français dans les douces habitudes et dans les plaisirs. Ah! loin de les blâmer, asseyons-nous avec eux à ces délicieux banquets, moins graves sans doute que ceux de Platon, mais consacrés à la joie, à cette fille bien aimée des cieux. Hélas! amis, festins, convives, tout, dans quelques instans, va rentrer dans la nuit éternelle; et nous pourrions ne pas multiplier les chances de bonheur, et nous oserions rejeter les bienfaits des dieux! Puisse bien plutôt ce goût pour le plaisir distinguer toujours les Français! Puissent leurs cœurs pleins de feu en sentir toujours le charme, et les révolutions et les malheurs ne venir jamais les flétrir!

Mais prenez bien garde encore de confondre cette gaîté bienveillante avec la légèreté, ou bien il faut brûler *Homère*, car ses guerriers sont les premiers aux festins et dans les combats, et à coup sûr ce n'est pas de légèreté que l'on peut accuser les héros de l'Iliade. Il faut aussi attaquer cette maxime d'un des plus

grands personnages de Rome (*a*) : « qu'il n'ap-
» partient qu'à celui qui sait vaincre dans la
» guerre, de bien ordonner les festins et les
» fêtes ».

Et nos fêtes n'ont pas toujours porté le même caractère; plusieurs ont été dignes des plus grands peuples. On a vu, de nos jours, des milliers de Français placés sur de vastes amphithéâtres, assister à des jeux qui rappelaient la majestueuse antiquité; nous avons suivi de l'œil des essaims de jeunes gens s'élançant dans l'arène, et les coursiers et les chars fuyant et disparaissant au milieu de la poussière. Nous avons vu alors nos chefs les plus intrépides, après avoir vaincu l'ennemi dans cent batailles, parcourir les rangs des braves qu'ils avaient conduits à la victoire, et exciter, par leur seule présence, les acclamations d'une innombrable multitude. Ce sont là de ces traits auxquels les contemporains sont quelquefois

(*a*) Paul-Emile.

peu sensibles, mais qui nous agrandiront aux yeux de la postérité.

On croirait d'abord que cette auguste simplicité des anciens peuples convînt peu au caractère français ; et nos voisins nous refusent encore les qualités nécessaires pour les grandes discussions, pour la majesté et le calme imposant des grandes réunions politiques. En général, disent-ils, le Français ne sait pas entendre : écoutez ! écoutez (*a*) ! c'est le mot d'un autre peuple ; et cette disposition à la patience est une des causes qui ont naturalisé chez lui la liberté. Peut-être au contraire une nation généreuse ne s'est-elle couverte de sang, que pour n'avoir pas eu la patience d'écouter.

Mais compte-t-on pour rien le défaut d'habitude ? est-ce ainsi que parurent nos pères ? Jadis les Gaules étaient habitées par de petites nations (*b*), les plus faibles de deux mille hommes, les plus fortes de cinquante mille.

(*a*) Hear ! hear !

(*b*) Diodore, liv. V, p. 228.

Au caractère que l'on supposerait à ces nations diverses, ne semblerait-il pas qu'elles dussent se détruire entre elles ? Et cependant écoutez ce que raconte Diodore : « Les philosophes et les » poètes ont un grand crédit parmi les Gaulois, » dans les affaires de la paix et dans celles de la » guerre; et ils sont également estimés des na- » tions alliées et des nations ennemies : il ar- » rive souvent que lorsque deux armées sont » prêtes à en venir aux mains, ces philosophes » se jetant tout à coup au milieu des piques » et des épées, les combattans apaisent aussi- » tôt leur fureur comme par enchantement, » et mettent bas leurs armes. C'est ainsi, ajoute » l'historien, que même parmi les peuples les » plus barbares, la sagesse l'emporte sur la co- » lère, et les Muses sur le dieu Mars ». Nous ne savons si les Grecs et les Romains avaient le droit de nous appeler barbares; mais cette puissance de la poésie et de la philosophie vaut bien celle que l'une et l'autre exerçaient dans Athènes et dans Rome.

Franchissez après cela l'espace de six siècles,

consultez Agathias ; il vous dira « que nous
» sommes extrêmement *polis*, que parmi *les*
» *excellentes qualités* qui nous rendent recom-
» mandables, il admire surtout le soin que nous
» avons de conserver *la paix et la justice*. Quoi-
» que dans les siècles passés et dans le nôtre,
» dit l'écrivain grec, le royaume des Français
» ait souvent été partagé entre trois princes,
» et même entre plus de trois, ils ne se sont
» jamais souillés d'aucune guerre civile ; ils
» n'ont point appris à tremper leurs mains
» dans le sang de leurs citoyens. — Quand il
» naît quelque différend entre leurs princes, ils
» s'assemblent tous comme pour le décider par
» les armes ; et lorsque les deux armées sont
» en présence, ils mettent bas toute sorte d'ini-
» mitié, rentrent en bonne intelligence, et
» obligent leurs chefs à régler leurs querelles
» par les lois ; puis, ils rompent leurs rangs,
» quittent leurs armes, sans faire de garde,
» sans poser de sentinelles, et passent libre-
» ment sur les terres les uns des autres, tant
» ces peuples ont d'amour pour la *justice et*

» *pour leur patrie!* tant les princes apportent
» de *condescendance et de douceur* dans les oc-
» casions où ils le jugent nécessaire! Ainsi ils
» ont affermi les fondemens de leur puissance
» par l'observation *constante et inviolable des*
» *mêmes lois* ; et s'étant toujours conservés
» exempts de pertes, ils ont souvent fait des
» conquêtes considérables. Quand l'équité et la
» concorde ont une fois jeté de profondes ra-
» cines dans un royaume, elles en rendent le
» gouvernement heureux à ses peuples, et la
» puissance redoutable à ses ennemis ».

Tendre bienveillance, politesse de mœurs, penchant irrésistible pour nos semblables, raison, justice, il est donc vrai que vous appartenez essentiellement à la nation française! Qu'est-ce que la légèreté d'un peuple qui réussit à se rendre la vie heureuse? Qu'est-ce que la légèreté d'un peuple inviolablement attaché aux mêmes lois, aux mêmes usages, aux mêmes coutumes? Qu'est-ce que la légèreté d'un peuple, dont le caractère est absolument contraire au sombre esprit du despo-

tisme, et qui toujours a voulu de la douceur et de la bonté dans ses maîtres? Cherchez dans ses archives, feuilletez son histoire; dites-nous qui fut mieux en rapport avec la nation française, de Louis XI ou de Louis XII, de Henri IV ou de Charles IX? On prétend que les belles qualités d'une nation brillent dans ses grands hommes! Eh! quel homme, quel prince fut plus que ce bon, ce brave, ce loyal Henri, la véritable image, la représentation fidèle de la sienne! Un profond moraliste a beau dire que le caractère des Français demande du sérieux dans le souverain (*a*); nous répondons, l'œil mouillé de larmes, en montrant le buste de l'adorable Henri IV.

Les éloges donnés au caractère français

(*a*) Cette opinion, comme on sait, appartient à La Bruyère : mais François I[er]. ne pensait pas ainsi, quand il disait que *les Français étaient le meilleur peuple du monde*. Ce n'est pas, je le répète, l'apparence même de la sévérité, qu'un tel peuple demande dans ses rois; c'est la bonté.

par des étrangers, sont d'autant plus précieux, qu'il est rare que nous ayons assez respecté l'esprit national des autres peuples, et que les Gaulois marquèrent trop souvent du mépris pour eux. Mais cette fierté ne prouve pas, autant qu'on l'a pensé, une vaine arrogance; elle annonce l'estime de soi-même, et il n'est pas vrai que cette estime reposât sur des bases fragiles. Lorsqu'on nous accusait de mépriser les autres nations, les Romains n'étaient pas ce qu'ils s'étaient montrés sous la république; et du temps même de la république, ces Romains avaient éprouvé plus d'une fois le poids de nos armes. Les Grecs aussi avaient appris à nous connaître; nous avions vaincu les Macédoniens et franchi les Thermopyles: pourquoi donc n'aurions-nous pas eu de nous-mêmes une opinion avantageuse? Nos aïeux avaient tort de mépriser les Romains et les Grecs; mais en s'élevant ils rehaussaient la patrie; et quoi qu'on puisse dire de l'orgueil, de graves philosophes (*a*) ont prouvé qu'il n'est

(*a*) Young, sur l'immortalité de l'âme.

pas toujours condamnable ; qu'il sert souvent à montrer la noblesse de notre origine, et la grandeur de la destinée qui nous attend.

Mais comment se fait-il que ce peuple auquel on accorde une si haute estime de lui-même, ait joui rarement des dons de la liberté? Comment imaginer que ces Français qu'on nous peint si grands, si sages, si superbes, n'aient eu plusieurs fois dans les discordes civiles que la fougue d'une multitude aveugle et capricieuse (*a*)? On affecte, en parlant ainsi, un air de triomphe ; et cependant la féodalité fut établie en France comme en Allemagne ; elle y a été plus tôt détruite. De fiers insulaires ont vu leurs droits affermis par de fortes et salutaires institutions ; nous avions des mœurs, elles ont fait chez nous ce que faisaient ailleurs les lois. L'Italie a donné à toute l'Europe l'éveil de la liberté, les Espagnols en ont goûté les bienfaits, ils ont eu leurs Cortès : mais le grand, le beau caractère espa-

(*a*) Voyez le testament politique de M. de Louvois, rapporté par Bayle, tom. II, pag. 807.

gnol est défiguré par les erreurs du dixième siècle; et nous avons laissé derrière nous les Italiens et vingt peuples. Il est faux d'ailleurs que les Français n'aient montré, pour être libres, ni mesure, ni persévérance; qu'on les suive avec attention dans l'histoire (10), et l'on reconnaîtra que, même dans les temps malheureux, une grande force d'âme leur fait sans cesse soulever la chaîne qui gêne leur mouvement; comme on voit l'aigle captif, l'œil toujours fixé vers le firmament, oublier quelquefois sa captivité, et déployer son immense envergure pour s'élancer dans les cieux.

Si nos efforts cependant n'ont pas été constamment heureux, si la liberté n'a pas toujours fait de grands progrès parmi nous, la cause peut-être en est honorable : c'est que l'esclavage y a paru moins dur qu'ailleurs. Nos campagnes ont eu long-temps à se plaindre des gens de guerre; mais la servitude y a été adoucie, et même détruite par l'ascendant de notre caractère ; et cette conduite généreuse nous est si naturelle, que nos aïeux, du temps

même de Diodore (*a*), menaient à la guerre *des serviteurs de condition libre, et pauvres, qui, dans les batailles, conduisaient leurs chariots et leur servaient de gardes.* Si c'était là l'origine de la domesticité substituée dans la suite à l'esclavage!

A-t-on bien gouverné les Français, ils ont semblé quelquefois s'éloigner des principes; les a-t-on mal gouvernés, ils y sont toujours remontés. Richelieu ne fût pas devenu si puissant, s'il eût moins ménagé le peuple; il n'eût pas soumis la noblesse, s'il n'avait été qu'impitoyable. Il la porta vers l'étude des lettres, aima la poésie, fonda l'Académie française; et son successeur, l'adroit Mazarin, n'aurait jamais apaisé les troubles, sans l'indulgence et la douceur de son administration. Sans lui, le règne de Louis XIV eût été moins absolu; et ce prince dut encore beaucoup à Colbert qui, par la sagesse de son ministère, sut consoler la nation de la perte de ses droits: la noblesse fut abaissée, l'industrie de la

(*a*) Diodore de Sicile, liv. V, pag. 234.

classe laborieuse encouragée; et le peuple moins humilié se livra au commerce et aux arts.

Mais on ne tarda pas à s'apercevoir de l'affaiblissement de notre caractère : beaucoup d'éclat et un peu d'exagération avaient signalé le règne de Louis XIV, l'extrême corruption suivit de près; et c'est alors qu'une partie de la nation (la plus petite sans doute) fut vraiment légère. Elle cultiva le goût, cette science des petites choses; les ornemens délicats, les expressions recherchées, succédèrent à l'auguste, mais un peu triste majesté du siècle de Louis XIV. Si ce prince se fût montré moins sérieux, moins imposant, sa gloire eût été plus solide et plus vraie; et quelques Français n'eussent pas revêtu, sous la régence, les formes étourdies et légères d'un peuple émancipé.

Duclos les observa dans ce moment, et, généralisant ses idées, il appela le Français l'enfant de l'Europe : enfant extraordinaire, sans doute, et d'une taille réellement gigantesque. Car l'esprit de critique se mêle bientôt à la fri-

volité ; les plus sublimes méditations s'élèvent du sein de la corruption et des désordres, et nous conduisent par degrés à une révolution terrible, qu'il est impossible de juger aujourd'hui, bien que l'on puisse entrevoir sa puissante influence sur les destinées humaines.

Toutes nos révolutions politiques n'avaient pas été si générales et si sanglantes ; mais elles ne furent jamais dénuées de grandeur. Henri IV ne se crut affermi sur son trône, qu'en adoptant la religion du plus grand nombre des Français ; et bien qu'on cite les ambitieux qui égaraient alors la multitude, ce n'est pas une nation si légère que celle qui obéit au frein religieux : la raison peut s'élever contre telle ou telle croyance ; mais la faculté de croire, qui parut propre dans tous les temps à la nation française, cette noble faculté relève l'espèce humaine et la rapproche de la Divinité.

L'intolérance n'en est pas moins un crime ; et quand on en a vu, dans nos querelles intestines, de tristes exemples, elle a moins été dans l'esprit de la nation que dans la malheureuse

politique de ses chefs, et dans les suggestions étrangères. Ce fut cette influence qui prépara le massacre de 1572 : cette exécrable journée, ordonnée surtout par Catherine de Médicis, était en opposition manifeste avec notre caractère ; car jamais la nation française ne fut assassine ; et un fanatique, dans le siècle qui suivit, n'eût pas percé le cœur du meilleur des princes, si son poignard n'avait pas été aiguisé à Naples par les ordres du cabinet de Madrid. Les dissensions religieuses parurent enfin s'apaiser : les esprits auraient oublié toutes les divisions sans la fatale révocation de l'édit de Nantes ; mais la partie de la nation qu'elle frappa, fut grande dans le malheur ; et l'on sait que la mère de Louis XIV était espagnole ; que le prince à qui nous dûmes l'édit de Nantes, fut plus français que celui qui le révoqua.

On sourit quand on pense à la fronde (*a*),

(*a*) On nous accuse d'avoir alors montré beaucoup d'inconstance. Mais je demande quelle est la nation dont la physionomie, dans les tourmentes populaires,

parce que les traits parurent souvent émoussés, que les crimes furent rares, et que la galanterie joua un assez grand rôle dans les affaires. Ce n'était pas là, à la vérité, le caractère des révolutions anglaises; et nous ne voyons pas en cela un très-grand malheur; mais oubliez les petites intrigues, levez les yeux, et vous verrez le juste, le grave Molé, dont le stoïcisme eût honoré l'ancienne Rome. Cet homme vertueux n'a pas eu de plus ardent apologiste que le cardinal de Retz lui-même, qui semble expier ses torts en rendant un hommage solennel à ce vénérable magistrat.

Au reste, nous avons été assez sérieux dans notre dernière révolution : l'Europe a pu s'en apercevoir; et si nous nous montrâmes légers, nous le fûmes d'une étrange manière. Il est déplorable qu'on ait mis la violence à la place de la persuasion ; qu'on ait persécuté les vaincus avec un acharnement indigne de la gé-

---

n'a pas eu la même mobilité ? Les factions se succèdent, la nation ne change pas.

nérosité naturelle au vainqueur. Nous nous sommes précipités vers la liberté, nous avons saisi la guerre ; nous avons voulu la république, nous avons eu des espèces de camps civils et politiques, où chaque parti a reçu et donné froidement la mort. Mais il n'est pas vrai que la nation ait alors paru sans majesté ; car on voit d'abord une assemblée poser en principes, au milieu des orages, des points immuables de morale, de politique et de raison ; on en voit une autre, de triste, de coupable, de sanglante mémoire, dégrader souvent les plus hautes idées, mais, alliant quelquefois une énergie et une grandeur extraordinaire au délire de la cruauté, faire au moins des révolutions comme Shakespeare faisait des tragédies, affreuses, triviales et parfois sublimes. Et laissant là les bourreaux, nous demandons si ce sont de frivoles personnages, que ces victimes qui vont à la mort comme on marche à une fête ; que cette Roland, digne de figurer à côté des Porcie, des Cornélie ; que cette Sombreuil, qui sauve son

père; que ces femmes, honteuses d'avoir été oubliées par le crime, qui veulent mourir et meurent avec leurs maris; que ce Malesherbes qui, après s'être montré partisan des plus grandes et des plus belles idées, en devient une des plus augustes victimes, et se dévoue dignement à la défense de son roi et à la mort? Les bourreaux furent atroces! Eh! oui sans doute; mais si les bourreaux se montrèrent atroces, les victimes furent admirables.

Et après tant d'années de fatigues, de combats, de malheurs, on croirait que les Français vont s'arrêter au milieu de leur course, eux que l'on dit si inconstans, eux qu'on nous représente comme si futiles. Mais non, il faut que ces hommes frivoles précipitent leur marche vers les marais de la Pologne; il faut que leurs épées, *joyeuses* comme celles de leurs pères (11), après avoir étincelé au milieu des sables brûlans de l'Egypte, brillent encore sur les neiges et les glaces du nord. Qu'eût dit Montesquieu, lui qui nous jugeait incapables de persévérance? qu'eût-il dit s'il eût été témoin des pro-

diges opérés de nos jours (*a*)? Qu'aurait-il pensé en voyant cette nation qu'il jugeait si légère, faire le plus grand effort qu'ait peut-être jamais fait aucun peuple? Il nous crut essentiellement frivoles, et prétendit que nos institutions convenaient à notre caractère. Il ne voulut pas examiner si, d'après cette vérité reconnue par lui-même, que les événemens politiques sont peu soumis au calcul (*b*), la plupart des lois et des institutions qui en avaient résulté, n'étaient pas plus analogues à l'intérêt et à l'ambition de ceux qui gouvernaient, qu'aux mœurs et au caractère de la nation. Cette espèce de lacune, dans son ouvrage, vient sans doute de l'espace immense que l'auteur embrasse. Il s'élève si haut, tant de nations se succèdent à ses yeux, qu'il se contente de laisser tomber un regard sur chacune d'elles.

(*a*) Je laisse ce passage, car il n'est pas un Français dont le cœur ne batte au souvenir de nos innombrables victoires : j'en trouve d'ailleurs la source dans notre caractère, et dans l'histoire de vingt siècles.

(*b*) Liv. XIX, chap. 27 de l'*Esprit des Lois.*

Ce grand homme fut donc injuste envers nous comme beaucoup d'autres; il nous accusa même, comme on l'avait fait avant lui, de traiter légèrement les événemens les plus malheureux, et de chansonner nos généraux pour nous consoler de la perte des batailles; mais rien au monde n'a pu effacer le souvenir d'Hochstet; Denain même n'a pas fait oublier Malplaquet; et, quant au reproche qu'il nous adresse, de faire les choses frivoles sérieusement, et gaîment les choses sérieuses, il est plus ingénieux que solide : on peut s'occuper sérieusement de frivolités, quand on n'a rien de mieux à faire : on n'est gai, on n'est heureux qu'en obéissant à son instinct. La gaîté que le Français apporte dans les grandes entreprises, prouve qu'elles lui paraissent simples et naturelles, et qu'il n'est ce qu'il doit être que lorsqu'un sentiment de gloire l'anime. Ainsi, les grandes choses qu'il a faites, et toutes les qualités qui l'honorent, loin de montrer sa légèreté, nous semblent incompatibles avec elle. Son inquiétude prouve le dé-

sir de faire des progrès, son courage dans les combats annonce de la persévérance; sa conduite envers les femmes, la générosité; son génie, la liberté; ses révolutions, la grandeur. Examinons à présent si le caractère de son esprit répond à la trempe de son âme, et s'il est possible de faire tomber toute la poussière dont on s'est efforcé de couvrir sa statue.

DEUXIÈME PARTIE.

Une pensée sublime révèle une âme sublime. L'homme porté par caractère aux choses futiles, est doué rarement des dons du génie; et celui qui brûle des feux du génie, annonce, par cela même, de l'élévation dans le caractère; de là cet axiome, que les grandes pensées viennent du cœur.

Un de nos écrivains a prouvé qu'assez souvent l'esprit et le caractère ne sont pas dans une parfaite harmonie. Mais ses aperçus, fins et trop subtils, applicables tout au plus à quelques individus, ne peuvent l'être aux nations. Lorsque les mœurs et le gouvernement sont dans une

espèce de dissolution, une foule d'hommes corrompus n'offre le plus souvent à l'œil du sage que de faibles ébauches, que des êtres composés, en quelque sorte, d'élémens contradictoires. Il en existait beaucoup de cette espèce sous la régence et dans la société que Duclos a voulu peindre. Mais quand on veut juger une nation, il faut la considérer de plus haut : alors les qualités dont est privé un citoyen, se retrouvent dans un autre; et toutes les imperfections qu'un bon esprit peut relever dans un cercle étroit, disparaissent, comme de légères inégalités, sur une grande surface. Nous posons donc en principe qu'il existe une sorte d'équilibre entre les affections et les idées, entre le caractère et l'esprit d'un peuple.

Si ce principe est vrai, le caractère des peuples doit se montrer dans leur littérature, dans leurs arts, dans la nature de leur industrie. La patience des Allemands se fait sentir dans les objets auxquels ils appliquent leur industrie journalière; un esprit à peu près analogue se fait remarquer dans les produits

de l'industrie du peuple anglais: l'invention fréquente des machines prouve que ses idées sont dirigées vers un but d'utilité publique. Il est évident, aux yeux de celui qui parcourt l'Italie, et qui voit partout l'état de langueur de ses manufactures, la multitude de ses mendians, la majesté de ses temples, que l'Italien ne vit que de souvenirs, et qu'il n'a plus que des monumens, des ruines, d'illustres morts à nous vanter. Nous jetons les yeux sur la Flandre et la Hollande; point de pauvres, partout des canaux, une propreté admirable, des fuseaux dans toutes les mains, de vieux édifices gothiques, des maisons gracieuses, peu de colonnes et de palais: si cette terre n'est pas habitée par un peuple industrieux, religieux et sage, nous ne savons plus à quelles apparences il faudra s'en rapporter. Ce n'est pas là sans doute la moindre de nos conquêtes; et les habitudes respectables (*a*) des Flamands entreront désormais dans la composition du caractère français.

(*a*) Ecrit en 1808; je persiste dans cet éloge.

En supposant néanmoins que nous eussions avec eux peu de ressemblance, on ne saurait toujours nous refuser quelque chose de hardi, d'élégant, de libéral, qui rehausse notre caractère. Les manufactures, les magasins, les fabriques, ont leur prix; mais les grâces ne gâtent rien, et les casins enfumés de la Flandre ne sont point préférables à la gaîté, à l'élégance des nôtres. Lorsqu'on est avec les Flamands, on se dit : voilà un peuple estimable qui est aujourd'hui ce qu'il était hier, et sera demain ce qu'il est aujourd'hui : voilà un peuple essentiellement laborieux, dont l'industrie a quelque chose de mécanique qui nous donne l'idée d'une république d'abeilles. Mais les hautes conceptions, mais les belles inspirations, les grands plaisirs de l'âme, distinguent éminemment le Français; et quand on considère ce beau feu, cette vivacité d'intelligence, qui lui fait tout saisir avec une facilité admirable, on a l'idée d'une nation supérieure, plus faite que l'autre pour l'immortalité.

Mais cette élévation, sans lui permettre d'a-

jouter aux produits des arts manuels le fini qui n'est que le résultat d'une excessive patience, ne l'empêche pas de leur donner tout ce qui peut les faire servir à la commodité de la vie. Nos appartemens sont moins vastes et moins fastueux que ceux d'Italie; ils sont mieux disposés, plus chauds, mieux meublés. Il est même des parties que nous terminons avec un art que les étrangers n'ont jamais égalé. Nos meubles sont au-dessus de tout ce qu'on voudrait leur comparer; nos glaces depuis long-temps sont plus belles que celles de Venise : nos cuirs ne valent pas communément ceux d'Angleterre; mais si certaines parties qui demandent plus de temps que d'adresse, ne sont pas toujours portées en France à un très-haut degré de perfection, n'est-ce pas à l'immense consommation qui s'y fait, et au besoin de jouir qu'il faut l'attribuer? et doit-on confondre avec la légèreté, le sentiment qui nous fait négliger quelques détails, si nous nous attachons à la perfection de l'ensemble? Pour prouver que le Français

est léger, il faudrait démontrer qu'il s'occupe peu des choses essentielles; et c'est ce qu'il est impossible d'établir. Un mécanicien de Nuremberg compose, avec du fer, une mouche qui vole : un Français fait un meuble gracieux et commode; l'utilité et l'élégance, voilà son but.

On a souvent regretté que la culture ne fût pas chez nous ce qu'elle devrait être, et que nos cultivateurs fussent servilement attachés aux anciennes méthodes. Mais ce défaut, si c'en est un, est absolument contraire au reproche qu'on nous fait. Pour juger une invention, il faut l'expérience; et n'obéir qu'à l'expérience, c'est l'indice d'un esprit excellent. Mais, au fond, est-ce notre faute, si nos villages annoncent moins d'opulence que ceux de Flandre et de plusieurs autres contrées? Les priviléges, l'inégale répartition des impôts (*a*), un nombre considérable de terres inaliénables enlevées ainsi à la circulation, la

(*a*) Ces abus ont disparu : ils ont été sapés à petit bruit ; je fais remonter très-haut le principe d'amélioration dans le système social.

taille, les corvées, les corporations, la courte durée des baux, les entraves mises au commerce par les prohibitions, n'ont-ils pas pesé assez long-temps sur nos contrées pour en paralyser la fécondité et la culture? Nous pensons que ces abus avaient seuls retardé nos progrès; et nous en trouvons la preuve dans ce qu'on a vu arriver de nos jours. La France a été malheureuse, ses campagnes ont prospéré; la population a diminué dans les villes, elle croissait dans les campagnes; la subdivision des trop grandes propriétés a bientôt amélioré la culture; des manufactures se sont établies de toutes parts; et si nos villes ont été trop souvent des théâtres de crimes et de désolation, la force de la nation s'est montrée dans ses campagnes et dans ses camps. Nos idées enfin ont pris un caractère d'utilité qu'elles n'avaient pas eu jusqu'alors. Des hommes, lancés autrefois dans la carrière de l'ambition et de la fortune, rappelés, par le malheur, à la simplicité des mœurs antiques, sont allés cultiver

honorablement le champ de leurs pères.

Et cependant, si nous en croyons Montesquieu, les Français, dans leurs travaux, dans leur industrie, n'auraient que la vanité pour mobile. Pourquoi cela? Le besoin de jouir, une grande délicatesse dans les organes, beaucoup d'intelligence, ne suffisent-ils pas pour expliquer l'esprit laborieux des Français? Il est malheureux d'aller chercher un vice pour expliquer une vertu.

Les Espagnols ont de l'orgueil et ne travaillent pas; le Français a de la vanité, et travaille : Montesquieu part de cette supposition et ne voit en nous que la vanité. Mais au moyen âge nos pères travaillaient peu; nos chevaliers, croyant se déshonorer par le travail, étaient alors ce que les Espagnols sont aujourd'hui; et les écrivains étrangers nous appelaient une nation superbe. Jugez après cela sur parole du caractère et de l'esprit des peuples!

Après nous avoir fait travailler par vanité, on nous refuse la persévérance nécessaire pour les longs travaux, pour les grandes expédi-

tions qui ont élevé si haut la richesse et la puissance des nations commerçantes. Mais on a cent fois répondu que chaque peuple avait les branches d'industrie qui lui étaient propres, et que la nation française était essentiellement agricole. Ainsi, que l'on doive les grandes découvertes aux Portugais, aux Espagnols, aux Italiens, et que les Français aient paru, après eux, sur la grande scène, c'est un fait que nous n'avons aucun intérêt à contester. Nous pourrions dire cependant que la découverte des Canaries est due aux Normands; que ces peuples, bien avant Colomb, avaient découvert l'Islande et peut-être le Groënland (*a*); nous pourrions nommer notre Chardin, dont les relations sont si précieuses encore, et qui a paru digne de faire autorité à Montesquieu lui-même; nous pourrions montrer nos missionnaires qui ont précédé

(*a*) Les Normands n'étaient pas alors Français; mais qu'importe, puisque cette valeureuse race d'hommes est, en grande partie et depuis long-temps, confondue avec la nôtre?

nos philosophes, et fourni de nombreux matériaux à l'histoire, au commerce, à l'industrie des peuples. Nous citerions nos grands navigateurs, les Bouvet, les Baudin, les Gentil, les Bougainville, les Lapeyrouse, et plusieurs autres voyageurs illustres, comparables à ce que tous les peuples ont de plus audacieux en ce genre. Nous pourrions rappeler de grands mouvemens, dont les Français ont été l'âme, et ces croisades qui durèrent deux siècles, et dont nous avons su tirer parti à l'avantage du commerce même. Ces longues expéditions prouvent que lorsqu'une grande pensée s'empare du Français, il est capable de s'y attacher, de persévérer dans son enthousiasme, et de faire pour l'exécution d'un vaste dessein les plus grands sacrifices.

Que si donc nous nous sommes livrés un peu tard, dans les siècles suivans, à de grandes entreprises, ce n'est pas que nous fussions légers et peu constans dans nos projets, c'est que nous avions près de nous un sol immense à défricher, et que le bon sens nous disait de

commencer par-là ; c'est que les ravages que la France essuya dans le cours du quinzième siècle, ne lui permirent pas de songer à des expéditions lointaines ; c'est que les guerres d'Italie occupèrent, pendant plus de cent années, l'activité de la nation : circonstance malheureuse qui n'empêcha pas les Français d'entretenir des relations avec le Levant, et de partager les avantages de ce commerce avec l'Italie.

Mais après qu'ils eurent paru dans les Deux-Indes, ils étonnèrent bientôt tous les peuples par leur succès et leur audace. On les vit avant les Anglais dans le Canada : plusieurs îles, plusieurs comptoirs tombèrent successivement sous leur puissance, et formèrent des entrepôts considérables, qui les mirent en état de disputer plus d'une fois à leurs voisins l'empire de la mer.

Et ils eussent été beaucoup plus loin, dans ce genre comme dans tant d'autres, si la politique de leur gouvernement n'avait pas été souvent contraire au développement de leur

industrie commerciale; si une fausse idée de gloire militaire n'eût pas jeté un vernis défavorable sur les hommes industrieux qui liaient par leurs relations les diverses parties du globe. C'est sans doute un malheur : mais à qui s'en prendre? Est-ce à la nation, lorsqu'abandonnée à ses penchans naturels, on l'a vue se livrer avec ardeur à la culture et au soin des choses utiles? L'esprit guerrier qui la distingue n'a été vraiment désastreux que par les erreurs ambitieuses de quelques princes. Et si l'on cherche ensuite la cause de cette disposition guerrière, on la trouve dans une nature bien ordonnée, car elle s'est toujours développée en raison de la force d'agression et des obstacles à vaincre. Les Français sont comme jetés au milieu de l'Europe : la valeur est leur égide. Considéré sous ce rapport, leur courage militaire ne peut tenir à la légèreté, mais au sentiment réfléchi de leur propre conservation. Ce génie des combats a d'ailleurs quelque chose de grand et de noble, qui révèle un haut degré d'énergie et beaucoup d'élévation.

Lorsque Virgile disait au peuple romain : *Tu regere imperio populos, Romane, memento*, il n'entendait pas ternir la gloire de sa patrie; et cette grande pensée, plus voisine de l'orgueil que de la vanité, ne montrait pas une nation frivole.

Si cependant le commerce et les arts manuels ne firent pas chez nous les progrès qu'on avait le droit d'espérer, ce ne fut qu'une suite de l'estime presque exclusive accordée à la profession des armes : profession utile, nécessaire, glorieuse, mais qui replongerait les nations dans les mœurs des temps barbares, si les arts paisibles ne venaient se placer à côté d'elle, et partager l'estime des peuples et des rois. Lorsque François Ier. voulut honorer la magistrature, et décorer du nom de chevaliers les augustes organes des lois, les guerriers jetèrent un cri unanime contre cette innovation, qu'ils regardaient comme injuste et dangereuse; et pourtant ce fut alors que les arts commencèrent à fleurir, les mœurs à s'adoucir, et qu'on entrevit l'aurore de quelques beaux jours. Les

malheurs qui suivirent, les règnes de Charles IX, de Henri III, la Ligue, et la mort prématurée d'Henri IV, ne permirent pas, à la vérité, aux Français de faire les progrès qu'on devait attendre d'un si grand peuple ; et il fallut enfin qu'un grand ministre (*a*) abaissât la fierté de la noblesse, protégeât les arts, et préparât ainsi le siècle de Louis XIV.

Il est vrai qu'alors même nous fûmes trop guerriers, trop brillans, trop malheureux, et que la corruption qui suivit, gâta tout et ne fut pas favorable aux progrès des arts manuels. Ils en ont fait cependant ; les richesses ont filtré dans les classes secondaires de la société : la culture s'est améliorée, le commerce s'est étendu ; on a moins rougi qu'auparavant de se livrer aux occupations utiles. On s'est souvenu que Mercure, chez les anciens, pour être le dieu du commerce, n'en était pas moins le messager de l'Olympe ; on a compris que les couronnes que distribuent les Muses, ont leur

---

(*a*) Richelieu.

mérite comme celles du dieu de la guerre; et que Turenne, pour être grand, ne l'est pas plus peut-être que Montesquieu, Smith et Franklin.

Nous citons Montesquieu avec orgueil, parce qu'on peut juger une nation par ses hommes de génie. Les grands hommes ne paraissent pas brusquement sur la terre. Si on en a vu s'élever au-dessus de leur siècle, et comme envoyés par une puissance supérieure pour instruire et réformer les peuples, la plupart ne naissent qu'au moment où tous les élémens concourent à les produire. Un auteur ingénieux (*a*) a dit que « les grands hommes n'appartiennent à » aucune famille, à aucun siècle, à aucune » nation »; c'est très-bien dans un discours sur l'influence des grands hommes : qu'on nous permette ici d'exhausser leurs piédestaux en élevant les nations : celles qui abondent en hommes supérieurs participent à leur gloire. Ce n'est qu'après une longue élaboration que

(*a*) Chamfort.

l'intelligence produit les œuvres du génie. Les chefs-d'œuvre, dans les arts, les lettres et les sciences, sont les résultats les plus nobles de toutes les heureuses facultés qui appartiennent à l'esprit d'un peuple, comme les fleurs sont, dans les plantes, les parties précieuses qui les font connaître.

Nous avons parlé de la frivolité de quelques Français sous la régence ; et nous avons fait entrevoir que les idées sérieuses et profondes étaient nées du sein de cette corruption, comme plusieurs philosophes ont prétendu que les êtres organisés et pensans étaient sortis du limon de la terre. Mais cette frivolité fut plutôt le défaut de la classe supérieure de la société, que celui de la classe inférieure, confondue trop souvent avec la première, et qui forme le corps de la nation. Les Français (nous avons eu le témoignage des vieillards) furent, à cette époque, plus sérieux qu'on ne l'imagine. A entendre quelques écrivains, il semblerait qu'alors on ne songeât qu'à la galanterie et aux intrigues : ils font le portrait d'un boudoir

et croient avoir peint leur siècle. Mais ce n'était pas là l'esprit de la plus grande et de la plus saine partie des Français. Si la politique, l'administration, la morale, si tout, chez les grands, paraissait dans une affreuse confusion, la nation voyait ces désordres d'un œil triste, et les hommes sages pressentaient dès-lors que les esprits étaient mûrs pour un ordre de choses plus noble, plus grand, plus raisonnable. Montesquieu paraît; et le voilà, dans ses Lettres persanes, brûlant d'abord ce qu'ont adoré ses aïeux. Mais il ne tarde pas à s'apercevoir qu'il est dangereux de badiner ainsi avec les opinions humaines; et que c'est une légèreté vraiment coupable, d'aller tout frapper, tout renverser, tout détruire. Il sait qu'une erreur peut être voisine d'une vérité sublime, sur laquelle reposent les bases de la société; il sait avec un sage qu'un peu de philosophie suffit pour nous faire reconnaître cette erreur, mais qu'il faut beaucoup de philosophie pour découvrir la vérité qu'elle ombrage. Aussi voyez-le dans son grand ouvrage; avec quelle précaution il expose ses

idées ! C'est un livre que tous les hommes ne savent pas lire, et nous demandons quel philosophe les autres peuples peuvent opposer à Montesquieu ?

Quelques taches cependant se font remarquer chez ce grand homme ; quelques petitesses défigurent son caractère, bien que la beauté de son âme perce à travers les vapeurs que lui donnent les illusions de sa naissance : et les mêmes défauts se font sentir dans ses écrits. Certains chapitres décousus, des propositions hasardées, un peu de prétention et d'afféterie peut-être, paraissent quelquefois à côté des traits les plus sublimes. Mais qu'on se garde bien de parler ici de frivolité ! On peut, avec beaucoup d'esprit et une grande légèreté de caractère, trouver un trait, dire un bon mot, aiguiser une épigramme ; on ne fera jamais l'*Esprit des lois*.

Et si l'on venait encore nous dire que ce grand génie s'est élevé, comme par magie, au milieu d'une nation frivole, et qu'il n'existe aucune proportion entre ce colosse et les pygmées dont

on le supposerait environné, nous soupçonnerions hardiment quelques préventions, quelques faux aperçus dans ceux qui ravaleraient ainsi sa nation. La tête d'un dieu ne peut être plaçée sur un corps difforme; et celle de Socrate ne saurait figurer sur les épaules d'un étourdi.

Il est vrai que la province de France à qui nous devons Montesquieu et d'autres penseurs, est celle-là même qui a été le plus accusée de légèreté ; mais on a pris pour légèreté ce qui n'en était que l'apparence. Montaigne lui-même, avec son papillotage, son vagabondage de pensées, nous étonne par sa profondeur. Ce sont des saillies; mais qu'importe ? Les saillies sont le symptôme de la force; elles ne paraissent à beaucoup d'égards qu'un syllogisme réduit à son expression la plus simple; et ce sont elles qui mûrissent le bon sens des peuples, auxquels souvent les plus belles dissertations n'apprennent rien.

Charron, moins spirituel et plus grave, a suivi la même route avec moins de succès; mais

le mordant et la réflexion rendent ses écrits utiles ; et si nous n'avons pas encore parlé de Rabelais, qui les a précédés l'un et l'autre, c'est que nous suivons l'ordre des idées ; ce n'est nullement par indifférence pour un écrivain qui, tout grotesque et repoussant qu'il peut être, nous semble avoir prouvé qu'il est permis quelquefois à la sagesse, pour tempérer l'amertume de ses leçons, de faire un pacte avec la folie.

La philosophie, au surplus, ne tarda pas à se montrer en France sous des couleurs plus pures et plus aimables. Nous vîmes bientôt Lamothe Levayer, philosophe et sage, sous Louis XIV, Saint-Evremont, accoutumé à placer le bonheur dans la culture de la raison, Bayle, assez fort pour voir le doute partout, pas assez peut-être pour respecter les grandes bases de l'édifice social, mais qui a porté la critique aussi loin qu'elle pouvait aller. On ne dira pas non plus, au sourire froid et malin de La Bruyère, au coup d'œil sombre et perçant de la Rochefoucauld, que ces deux philosophes sont de légers écri-

vains; et Pascal, ses pensées et ses lettres à la main, repousse cette accusation d'une manière non moins victorieuse (12).

Mais l'art de poser un principe, d'en déduire toutes les conséquences possibles, de les revêtir des formes enchanteresses du style, a été porté au plus haut degré par le philosophe genévois. C'est une chose généralement convenue, de lui accorder la prééminence du style sur tous les écrivains français. On dit au moins qu'il est impossible de présenter d'une manière plus profonde et plus savante, ce qu'on regarde comme des rêveries ; et en avouant, comme il l'a reconnu lui-même, qu'il y en ait plus d'une dans ses écrits, il serait facile de prouver qu'il a égalé quelquefois Montesquieu par la profondeur des idées, en le surpassant presque toujours par la diction.

Nous rangeons Rousseau parmi les moralistes français, bien que Genève le réclame, parce que cette ville, par son langage et par ses habitudes, nous a toujours appartenu, et que si ce philosophe dut au voisinage de la Suisse

le ton mâle et hardi qui règne dans ses ouvrages, c'est de nous qu'il a reçu sa force et sa fécondité.

Il a dit, à la vérité, « que nous étions légers » et volages; que rien n'était permanent dans » notre cœur; que tout était chez nous l'œuvre » du moment»; et l'on à peine à concevoir qu'un si grand homme ait donné dans une erreur aussi profonde. Nous la pardonnerions à ces médiocres écrivains qui mécontens, pour mille raisons, de leurs contemporains, s'imaginent que leur nation est frivole, parce qu'elle ne rend pas justice à la sublimité de leur talent. Que tel auteur, qui doit mourir demain tout entier, appelle gravement de l'injustice de ses contemporains au jugement de la postérité, il n'y a rien là qui nous étonne; mais Rousseau devait mieux apprécier les Français, et distinguer de quelques cercles le corps même de la nation. Quand nous accusait-il de légèreté? Lorsqu'arrivant à Paris pour y chercher la fortune, il voyait partout l'image de l'obligeance sans recevoir aucun service. Il ne fai-

sait pas attention que la capitale, centre d'une activité immense, ne pouvait présenter qu'une physionomie mobile aux yeux d'un étranger. Lorsque Rome était la maîtresse du monde, croit-on qu'elle eût une autre apparence ? Lorsque les députés de l'Asie et de l'Afrique inondaient les portiques de son sénat, lorsque vingt rois venaient lui offrir leurs hommages, et qu'elle les honorait à peine d'un regard, que de légèreté ! devaient s'écrier les peuples vaincus ; que d'insouciance pour le sort des hommes et des empires ! Mais au fond, était-ce vraiment là un indice de légèreté ? N'était-ce pas le résultat nécessaire de l'espèce de lassitude que donne l'exercice d'une grande puissance ? Et pense-t-on qu'à beaucoup d'égards nous n'ayons pas dû produire un effet analogue sur l'esprit des peuples ? Ce n'est pas qu'au temps de Jean-Jacques Paris fût ce qu'avait été l'ancienne Rome : mais déjà nos spectacles, notre philosophie, notre littérature, excitaient partout l'enthousiasme ; et quand nous avons vu depuis toute l'Europe s'abaisser

devant la supériorité de nos armes, nous nous sommes dit: enfin la France est à sa place; ses auteurs et ses philosophes lui assurèrent jadis le premier rang parmi les nations; aujourd'hui ses guerriers leur répondent : Et serait-il donné aux Français, s'ils étaient frivoles, de réunir ainsi tous les genres de gloire?

L'homme éloquent dont nous parlons fut d'ailleurs Français, et Français ardent : « Sa » tête était pleine des Clisson, des Bayard, des » Lautrec, des Coligny, des Montmorency, » des La Trimouille; il s'affectionnait à leurs » descendans comme aux héritiers de leur mé- » rite et de leur courage; et lorsqu'il faisait à » Paris l'anti-despote et le fier républicain, il » sentait, en dépit de lui-même, une prédi- » lection secrète pour cette même nation qu'il » affectait de fronder ». Voilà comme il peignait l'impression de grandeur que faisaient sur lui les Français; et c'est une chose bien douteuse que la légèreté d'un peuple dont l'ascendant se fait ainsi sentir à un homme de génie.

C'était Voltaire que Rousseau avait pris d'abord pour modèle; et combien cet homme supérieur doit honorer encore la nation qui l'a produit! Il est peu moral dans plusieurs de ses écrits; c'est trop souvent l'image de la philosophie dans l'ivresse; et l'on s'écrie, l'âme fatiguée d'un sentiment pénible : Quel dommage qu'un si beau talent ait donné des armes au vice contre la vertu, et que le génie daigne se ravaler quelquefois jusqu'à la bassesse du vice! Mais Voltaire n'en est pas moins un des hommes les plus étonnans qui aient paru sous le soleil; et nous nous garderons bien de dire que la poésie légère soit son seul genre de mérite; on nous répondrait, en applaudissant à Mahomet, à Mérope, à Brutus, en s'attendrissant à Zaïre, en parcourant son admirable histoire : Vous avez su l'apprécier, grave Robertson; vous n'avez pas cru, comme on le prétend, qu'il n'y ait que du faux brillant dans ses écrits; vous avez rendu un hommage éclatant à ce faible, à ce léger écrivain, qui saisit sans effort le fil des plus grands évé-

nemens, et juge, en se jouant, toutes les nations et tous les siècles !

Mais vous allez perdre de vue la question, nous crie-t-on de toutes parts ; à vous entendre, il semblerait que votre nation ne fût composée que de moralistes et de philosophes ; et tout au contraire, il n'est pas de nation peut-être dont la morale soit moins assise ; où l'on traite avec plus de légèreté les choses qui attaquent ouvertement les mœurs et la société ; où l'on parle de la vertu avec moins d'enthousiasme, de la religion avec plus d'indifférence : tout fléchit, tout varie selon les circonstances : il n'est pas un homme parmi vous dont on puisse dire qu'il est essentiellement moral ; prêt à faire pour la vertu les plus grands sacrifices, capable d'immoler à la vertu le bonheur de sa vie. Tel a passé quarante années de son existence à étudier, à méditer, qui finit encore par dire : Que sais-je ? Et il est assez commun de voir parmi vous des hommes qui emploient leur génie à montrer la futilité du génie même. Il en est d'autres qui affectent les principes les plus sé-

vères. Ils en font un grand étalage; ils décident sur tout : tranchent sur tout; on les croirait d'abord des héros en morale, de vrais Romains; mais observez-les, vous les verrez insensiblement fléchir, et nous montrer le vide et la corruption de leur cœur qui, au lieu de nous dévoiler de grands hommes, nous fait voir de grandes âmes avortées.

Eh ! oui, sans doute, il est parmi nous plusieurs hommes qui ressemblent aux portraits que l'on vient de tracer. Mais ce n'est pas là le point de la difficulté ; il s'agit de savoir si le mal est aussi général qu'on le pense ; si cette corruption de la petite partie de la société n'a pas tenu long-temps à des institutions qui n'existent plus, ou qu'on a sagement modifiées; si mille côtés de notre esprit et de notre caractère n'annoncent pas au contraire beaucoup de réflexion, de persévérance, de profondeur ; et si la nation qui a produit une foule d'hommes distingués par l'élévation de leur pensée, peut elle-même être une nation frivole.

Il semblerait d'abord, selon nos adversaires,

que cette nation fût irréligieuse ; et nos érudits évoquent aussitôt l'ombre de Brennus, de Brennus qui mit les dieux de Rome en poudre (13): ils se gardent bien de nous dire que César fut encore plus cruel envers nos dieux et nos Druides. Les Gaulois pillèrent Delphes ! ils eurent tort; mais ces Gaulois, rentrés dans leur pays, ne touchaient pas aux pièces d'or que la piété avait semées dans leurs temples (14).

Les Français n'ont pas été constamment livrés aux pratiques superstitieuses ; mais la superstition n'est pas la religion. Nous ignorons si d'autres peuples ont eu plus de sens et de profondeur dans leurs dogmes ; nul toutefois n'a déployé plus de majesté dans son culte, sans excepter l'Italien attaché davantage aux cérémonies, et moins peut-être à la religion même ; nul encore n'a porté plus loin la puissance de la discussion. Qu'on cite un controversiste, comparable à Bossuet dans un sens, à Claude, à Basnage, dans un autre ! Bossuet fit des oraisons funèbres ; mais en déplorant la mort de quelques hommes, il sondait le néant de toutes les

choses humaines, toujours plus grand que son auditoire où figuraient des héros, des princes et des rois.

Fénelon, moins grand, mais plus tendre, plus aimable, ne fait pas moins d'honneur, par le charme de son esprit, au caractère des Français. On a beau faire des efforts pour se représenter ces deux prélats au milieu d'une foule d'esprits frivoles, l'on ne peut y réussir ; Bourdaloue, Massillon, d'autres personnages vénérables, se groupent autour d'eux ; et la nation, regardée dans tous les temps comme essentiellement religieuse, fait corps avec ces grands hommes.

En vain de beaux esprits, après nous avoir accusés d'impiété, prétendent que ceux d'entre nous qui obéissent au joug sacré, montrent en cela plus de docilité que de profondeur. Nous savons que plusieurs hommes parmi nous paraissent honnêtes et religieux dans l'âge mûr, comme ils ont été débauchés et incrédules dans la jeunesse, sans réflexion ; que le feu de la jeunesse passé, on en voit plusieurs

changer de vie avec une facilité surprenante ; que libertins et impétueux, par étourderie, ils deviennent faibles et dévots sans plus d'examen, coulant leurs jours dans la tranquillité d'âme, et mourant le plus souvent sans avoir connu le bonheur de la pensée. Mais gardons-nous de frapper du même anathème tous ceux qui respectent ce qu'ont adoré leurs aïeux. Il y a souvent beaucoup de profondeur à se soumettre aux idées reçues, aux institutions établies : quand on crie d'un côté à la superstition, et de l'autre à l'athéisme, les chefs de famille épouvantés aiment encore mieux se ranger sous les bannières religieuses ; et de là sans doute la résignation des esprits supérieurs, qui considérant de très-haut le système religieux de leur pays, ne font, en y conformant leur conduite, que se montrer amis de la vertu, et conséquens aux principes posés par les puissances.

Et un fait digne d'être observé, c'est que la nation qu'on accuse de légèreté, a tenu plus que toute autre au Dieu de ses pères ; et que,

bien qu'elle fût soumise au Saint-Siége, elle a su mieux lui résister que des nations qui passent pour beaucoup plus graves et plus sérieuses. Il n'est pas difficile de rompre avec Rome comme a fait Henri VIII ; il est aisé de réunir, comme l'empereur Henri IV, des armées innombrables d'Allemands, de marcher à leur tête, de ravager l'Italie ; mais prenez garde : vous vous exposez, par une telle conduite, à bien des malheurs ; vous êtes grand, et tout grand que vous êtes, votre orgueil échouera devant Canosse, et vos superbes dédains viendront expirer aux pieds d'un vieillard et d'une femme (*a*). Les Français nous semblent plus mesurés et plus sages. Ils savent, en résistant, connaître les bornes de leur résistance et de la puissance des pontifes de Rome ; et tout ce qu'ils font est absolument contraire à cette légèreté qu'on leur accorde avec tant d'inconsidération. Alexandre VII leur reprochait d'être plus fourbes que lui (15) : ce n'était pas de lé-

(*a*) La comtesse Mathilde.

gèreté que ce pape les accusait; et son témoignage, sans leur donner un vice que repousse hautement leur caractère, prouve au moins que lorsqu'ils ont voulu se mêler de politique, ils ont été aussi profonds que les plus profonds d'entre les peuples.

Voltaire qui paraît croire à la légèreté des Français, admire cependant leur adresse, leur patience, leur sagesse, dans les négociations; il avoue que si la jeunesse française est légère, les hommes d'un âge mûr qui nous gouvernent ont toujours été sages (16). Mais n'est-ce pas dire que le Français n'est pas léger? Dans tous les temps, chez tous les peuples, la jeunesse fut accusée de frivolité: Cicéron citait des empires ébranlés par des jeunes gens et sauvés par les vieillards; la France à cet égard n'offre rien de particulier.

La profondeur que nous avons montrée dans notre conduite, se retrouve dans nos écrivains politiques. Nous avons été tellement fatigués de ces matières, que nous pourrions craindre, en nous y arrêtant, de blesser des intérêts et

des opinions. Mais nous appelons ici l'indulgence; et de quoi s'agit-il, en dernière analyse, dans ce discours? de venger la nation française d'un injuste reproche ; et pourquoi alors toutes ces précautions? Si le Nord nous cite Grotius et Puffendorf ; l'Italie, un Machiavel, un Filangieri, nous avons Bodin, dont les lumières n'ont pas été inutiles à ceux qui l'ont suivi ; J.-J. Rousseau, Mably, et ce Montesquieu que les étrangers prétendent très-prudemment appartenir à toutes les nations. Qui a été plus loin en hardiesse que Mably? Qui a mieux établi que Rousseau la distinction lumineuse de la force et du droit? Qui a mieux deviné que Montesquieu, l'origine, le sens, la raison des lois qui régissent le monde depuis les campagnes brûlantes de l'Inde jusqu'aux glaces du pôle? Qui s'est mieux élevé que lui à la hauteur du génie de Charlemagne, dont il a fait un tableau aussi noble, aussi vigoureux, aussi mâle que le modèle? Et Voltaire! Voltaire, moins sérieux, prouve par un conte ce que les autres établissent par des chapitres : mais il

prouve ; et la légèreté, chez lui, n'est plus qu'une apparence qui masque la profondeur.

Dans l'économie publique, nos écrivains sont redevables à ceux d'Angleterre ; mais l'immortel Smith, avec toutes ses richesses, n'en a pas moins d'obligation à Quesnay, car il est certain que Smith a enté sa doctrine sur celle des économistes. Si l'on niait ce fait, nous renverrions à Smith lui-même ; et il est bon de se souvenir que Quesnay est le père des économistes (17). Que si les écrivains anglais se vantent ensuite de nous avoir surpassés, c'est que leurs institutions les portaient vers les idées utiles ; c'est qu'ils avaient un parlement et qu'alors nous n'en avions pas. Mais nous comptions déjà parmi nous une foule d'esprits excellens qui, sans avoir une part active à l'administration publique, agissaient sur elle par la puissance de l'opinion : la nation s'efforçait ainsi d'arriver au degré d'élévation où l'appelaient son caractère et son génie.

Et ceux qui pouvaient s'élever assez pour approcher du trône, ne se montrèrent point

inhabiles dans l'art d'aider les princes à tenir les rênes des états. D'Amboise, l'Hôpital, Sully, Colbert, Turgot, se présentent : nos regards aiment à se reposer sur ces grands hommes, et de préférence sur ce grave Sully qu'on vit manier la plume et l'épée, prendre des places fortes et administrer les finances; et qui, lorsqu'un crime affreux lui eut ravi son prince et son ami, conserva, pendant trente années, au milieu de sa famille, le port et la majesté d'un roi.

Que dire de la magistrature; des d'Aguesseau, des Lamoignon, des d'Ormesson, qui tinrent si honorablement la balance de Thémis, et donnèrent à ceux qui eurent le bonheur de les contempler, l'idée de la vertu envoyée sur la terre pour juger les hommes? Le plaisir de rendre une justice éclatante à ces personnes vénérables, nous entraîne peut-être à toute la hauteur de l'éloge. Mais il est consolant de penser que la magistrature était le corps établi immédiatement au-dessus de la nation pour la juger; que la noblesse de ces respectables familles n'était que d'une nouvelle origine, et que l'on voyait encore, si l'on

peut s'exprimer ainsi, la soudure qui unissait cet illustre corps à la nation.

Tous nos magistrats, sans doute, ne ressemblaient point à ces augustes personnages. Il y eut toujours de jeunes magistrats étourdis, comme des abbés petits-maîtres; mais si l'on ne pouvait approuver l'organisation de l'ancienne magistrature, c'était à l'esprit vénal du chancelier Duprat qu'il fallait s'en prendre; et c'est une chose remarquable, en France, que lorsqu'on découvrait un vice, on voyait toujours une institution (*a*) qui en était la source. Ce n'est donc point la nation que nous devons en accuser; ou bien il faudrait supposer que de toutes les sciences, celle de l'administration a été la seule qu'elle ait ignorée.

Voyez, en effet, le vol qu'elle a pris dans toutes les autres. On dit qu'elle est légère, et elle a produit Descartes! Descartes, à la vé-

---

(*a*) Il conviendrait, pour être juste, de juger les peuples à égalité d'institutions; et c'est ce qu'on ne fait presque jamais.

rité, quitta la France pour aller méditer plus à son aise sous le ciel nébuleux de la Hollande. « Il craignait que la chaleur, en exaltant » son imagination, ne lui ôtât une partie du sang-» froid et du calme nécessaire pour les décou-» vertes philosophiques (*a*) ». Voilà sans doute un terrible argument contre les dispositions qu'on voudrait accorder aux Français pour la méditation ; mais ce grand homme nous apprend que son principal motif était sa passion pour la retraite : « Les hommes que je rencon-» tre, dit-il dans sa lettre à Balzac, me font la » même impression que si je voyais les arbres » de vos forêts ou les troupeaux de vos cam-» pagnes ». Mais n'eût-il pas éprouvé la même impression dans une petite ville de France, où son nom n'eût pas été connu ? Que n'allait-il au sein des Alpes ? Il y eût trouvé sans doute la solitude et la pensée qu'il cherchait ; et quoi qu'il ait dit lui-même de la France et surtout de l'Italie, déjà l'Italie avait son Galilée, la France

---

(*a*) Thomas, *Eloge de Descartes.*

son Gassendi; un fait reconnu, c'est que l'Italien, au feu de l'imagination, joint une énergie concentrée qui le porte aux méditations profondes; et cette chaleur du climat que redoutait Descartes, ne saurait s'opposer à la réflexion en France, puisque le ciel embrasé de l'Italie ne lui est pas même contraire.

Qu'on fasse attention que Descartes avait trente-trois ans lorsqu'il prit la résolution de se retirer en Hollande; et qu'un homme sans génie à cet âge, n'en aura jamais. Ainsi, voilà l'homme qui a porté si loin l'analyse, celui qui a appliqué l'algèbre à la géométrie; l'auteur profond du doute méthodique, qui a fait une révolution complète dans le système des connaissances humaines; voilà, en deux mots, l'un des premiers penseurs qui aient éclairé l'univers: ce grand homme paraît vers la fin du seizième siècle; et c'est à la France que l'Europe le doit. Bacon avait déjà paru; mais si, malgré les services qu'il avait rendus à l'esprit humain, son ignorance en géométrie, son opposition au système de Copernic, l'im-

perfection de son style, ont décidé Hume à le mettre au-dessous de Galilée et de Képler, il serait difficile de lui accorder la supériorité sur Descartes, né cependant en Touraine, au centre même de la France. Descartes céda dans la suite aux instances de Christine, et quitta, pour aller en Suède, les jardins de la Touraine. Mais la peine qu'il eut à entreprendre ce dernier voyage, prouve assez qu'il avait changé d'idée; et ce désir des têtes couronnées d'attirer à leur cour les hommes distingués dont la France s'honore, répond en partie au reproche qu'on nous fait. Nous croire légers, c'est nous supposer médiocres; et l'on ne croit pas à la médiocrité d'un peuple dont on chérit ainsi les grands hommes.

Newton, en lisant *Descartes*, mit au bas de la page *error;* mais si Descartes était venu un siècle plus tard, et Newton un siècle plus tôt, pensez-vous que Descartes n'eût pas mis de même au bas de la page, *error?* « Descartes » avait plus de facilité et d'élévation, Newton » plus de profondeur, et moins de facilité. Le

» génie français, dit Castel, bâtit en hauteur, » le génie anglais en profondeur ». Voilà qui est séduisant et digne de l'inventeur du clavecin oculaire ; mais vos comparaisons de la nature morale avec la nature physique pèchent toujours. Lorsqu'on bâtit en hauteur et que les fondemens sont solides, nous ne voyons pas le blâme que peut encourir l'architecte. Descartes a fait le premier pas, le savant anglais a fait le second. Descartes a préparé l'instrument dont Newton s'est servi.

Et si nous devons Descartes à la Touraine, l'Auvergne nous a donné Pascal ; Fermat, par la force du génie, a presque égalé l'un et l'autre : le marquis de l'Hôpital mérita l'estime de Newton et de Leibnitz ; et le nom de Clairaut se place à côté du sien.

Si, remontant à l'origine de chaque science, l'on demande quel a été le premier qui dans l'Europe occidentale ait fait faire quelques pas à l'astronomie, on nous montre Gerbert, au dixième siècle, qui construisit une sphère ; et c'est encore à lui qu'on attribue assez gé-

néralement l'introduction des chiffres arabes, qui a tant simplifié les opérations de l'arithmétique. Les Allemands et les Danois ont fait de grandes découvertes en astronomie. Les Anglais ont leur Halley, leur Bradley; nous avons Gassendi, Picard, Lahire, Lalande. On fait honneur à Huyghens de la première idée du micromètre; mais Auzout l'a perfectionné (*a*), et l'on attribue, sans contradiction, au célèbre Picard l'application du télescope au quart de cercle astronomique.

Dans l'optique, les Italiens, les Allemands,

(*a*) Les Français ont-ils la puissance d'invention ? l'affirmative me semble assez prouvée par le grand nombre de savans qu'ils ont produits dans tous les genres. Aussi profonds qu'on peut l'être, mais nés autant pour l'action que pour la pensée, *ils parlent*, comme le disait un sage; *ils parlent, pensent et exécutent également bien*. Le temps alors est plus rempli chez eux que partout ailleurs; et ils sont forcés de faire leur profit de plusieurs découvertes, qui tiennent moins peut-être à la force du génie, qu'à celle du hasard, et au loisir d'une vie purement contemplative et solitaire.

les Anglais, prétendent au premier rang. On doit le microscope aux Hollandais; mais notre Descartes paraît, comme Newton, dans l'histoire de toutes les sciences; et nous citons encore dans celle-ci Fermat, Clairaut et Antheaume.

Les Allemands sont ingénieux dans la mécanique; l'Italie nomme son Galilée, son Tartalea, son Ubaldi; la Hollande, Stevin; l'Angleterre, Hook, Newton; et nous opposons toujours Descartes, le marquis de l'Hôpital, Perrault, Lahire, Vaucanson, Pascal et Bélidor.

Lorsque l'on parle de la musique, l'Italien se présente : nous ne voulons pas lui disputer la prééminence, du moins pour la musique vocale; car la musique instrumentale est peut-être portée plus loin en France qu'en Italie. Au reste il ne s'agit pas ici de prononcer entre la musique italienne et la nôtre. Si les organes sont plus sonores en Italie, et les oreilles plus sensibles à l'harmonie, c'est un avantage que l'on peut abandonner aux Italiens sans

être coupables de légèreté. Il y en a beaucoup au contraire à attribuer à la musique une importance qu'elle n'a pas, et à nous dire à l'oreille avec un grand sang-froid : *il gran Cima-Rosa! il gran Sacchini! il gran Fioravanti!* Les Français disent sans emphase, *Gluck, Sacchini, Cima-Rosa;* et ils ont raison. Si nous voulions au surplus nous égayer, nous dirions que ce n'est pas de légèreté qu'on a jamais accusé notre musique : on connaît sur elle le mot de J.-J. Rousseau (*a*); et quant à la théorie, sans citer Jean de Murs et le père Mersenne, nous ne pensons pas qu'on ait mieux approfondi celle des sons que Rameau, qui fit à peu près pour la musique ce que Descartes avait fait pour la philosophie.

Dans la géographie, nous passons tous les noms, et nous nommons Danville ; dans l'architecture civile, Mansard et Perrault ; dans l'architecture militaire, Evrard et Vauban qui

(*a*) Les airs légers de la musique française ressemblent à la course d'une vache qui galope, ou d'une oie grasse qui veut voler (*Voy. la Nouvelle Héloïse*).

plane sur tous ; dans l'architecture navale, Goubert, Hoste, Bouguer, Olivier. Et en supposant que les vaisseaux anglais fussent, comme on le prétend, meilleurs voiliers que les nôtres, nous pourrions nous consoler encore en pensant que la terre est un théâtre qui nous est passablement familier.

Il ne s'agit pas (nous le répétons) de rabaisser les autres nations pour élever la nôtre ; Newton, comme on le croit, formerait le sommet de la pyramide, que le rang assigné à la nation française paraîtrait encore assez brillant. Il serait toujours démontré qu'il n'est aucune science dans laquelle nous n'ayons donné des hommes du premier ordre (18); ce qui prouve, à cet égard, la pente de notre caractère, c'est que depuis vingt ans les sciences ont fait chez nous des progrès extraordinaires : tout a été dans l'anarchie, excepté elles.

Et dans les sciences naturelles, celles de toutes où il est le plus facile à la médiocrité d'obtenir des succès, et dans lesquelles on ne peut arriver à la gloire qu'avec le génie, que peut-on

opposer aux Tournefort, aux Jussieu, aux Buffon, aux Lavoisier? Nous pourrions encore citer des savans qui les égalent aujourd'hui et les surpassent peut-être; mais ce n'est pas de nous qu'ils attendent la gloire; et la savante assemblée qui nous écoute, les a déjà nommés. Mais quand nous ouvrons Buffon, quand nous parcourons sa théorie de la terre, et ses sublimes époques; quand nous voyons les grandes masses s'accumuler, s'agglomérer, se disposer, que nous importent les erreurs que le temps a fait découvrir dans le système d'un homme de génie? Son immortel ouvrage vit par les couleurs; il étincelle de lumière; on croit assister au débrouillement du chaos; et nous soutenons qu'il n'appartient qu'aux grandes âmes d'atteindre à la sublimité presque magique de ces imposantes peintures. Inutilement a-t-on rabaissé l'âme de Buffon, inutilement a-t-on pris pour vanité dans ce grand homme ce qui n'était qu'un sentiment vrai de ses forces: l'Europe était loin de penser à toutes ces misères, ainsi que l'auguste Catherine, qui, du haut de son trône du Nord,

avait les yeux fixés sur l'aigle de Montbard.

Des succès si brillans dans des genres qui tiennent autant à la force de l'imagination qu'à la profondeur du savoir, annoncent assez que les Français ne sont pas moins nés pour les beaux-arts que pour les sciences. Il est vrai qu'en quittant la Grèce on semble s'éloigner du berceau des beaux-arts, qui long-temps ont porté en France une physionomie étrangère. Quoiqu'il existe chez nous des monumens dignes des plus grands maîtres de la Grèce et de Rome, nous n'en sommes pas moins affligés de rencontrer à chaque pas dans nos cités des monumens barbares. Ceux-là, en formant avec les nouveaux un contraste bizarre, nous avertissent que notre civilisation n'est pas très-ancienne ; et ce rapprochement explique peut-être aussi la lenteur avec laquelle de nouvelles idées se sont naturalisées parmi nous. Mais les arts ont toujours pris en France un grand caractère. Parmi nos monumens gothiques, il en est dont on admire la grandeur et la majesté. Dans un autre genre, la colonnade du Louvre

passe pour être supérieure à celle du Bernin. Nous sommes redevables de ce chef-d'œuvre à un homme qui d'abord n'était point architecte, ou du moins dont l'occupation principale avait été la médecine ; et cela rentre dans cette pensée, exprimée ailleurs, que le Français, par la flexibilité de ses organes, est capable d'embrasser un grand nombre d'objets à la fois, de réussir dans plusieurs; que ce n'est point de légèreté qu'il faut l'accuser; que cette facilité prouve plutôt une organisation exquise; et qu'en un mot les Français sont toujours ce qu'ils veulent être.

Il semblerait d'abord, à la manière dont quelques Français voyagent, qu'ils ne sont pas destinés par la nature à l'étude des grandes choses. Nous en avons entendu fredonner des airs dans la religieuse obscurité des catacombes de Naples ; nous avons vu des Français plaisanter dans les campagnes de Rome, au moment où l'on découvrait la Pallas (*a*). Comment s'ima-

(*a*) Il s'agit ici de la belle statue trouvée en 1797, dans

giner après cela qu'une nation qui produit de tels hommes, soit propre à donner de grands artistes? Ne croirait-on pas, après un fait pareil, que nous sommes la nation la plus inconsidérée de l'univers? On aurait tort cependant de regarder cette légèreté comme propre au caractère national. Ces Français qui riaient à la vue de la sombre demeure des morts, et qui n'étaient point émus devant un chef-d'œuvre de sculpture, caché depuis vingt siècles aux regards des hommes, qu'avaient-ils fait jusqu'alors, qu'avaient-ils appris, quelles avaient été leurs habitudes? Poussés par les anciennes institutions à ne s'occuper que d'objets frivoles, où auraient-ils trouvé ce saint enthousiasme qui n'a jamais échauffé les âmes occupées de petites choses (*a*)? Ce n'est pas ainsi que vous parcourûtes l'Italie, héros magnanimes, que nous

---

les environs de Velletry, et actuellement placée au Muséum.

(*a*) Je cite ce trait, comme une exception, car l'instruction a toujours été répandue parmi nous autant et plus que chez aucun peuple. Je ne cesserai pourtant

vîmes si pénétrés d'admiration pour les chefs-d'œuvre du génie ; et cependant vous étiez Français; c'est que votre éducation avait sans doute été sévère, et, qu'adonnés de bonne heure aux belles études, vous aviez conservé le feu divin dont tout homme a le germe dans son cœur.

Et ce qui prouve que nous sommes naturellement portés vers les beaux-arts, c'est que ceux qui se sont livrés parmi nous à leur culture, y ont presque toujours réussi. L'Angleterre n'a pas même l'orgueil de nous le disputer; et malgré la supériorité des Italiens qui nous vantent leurs artistes, on connaît le mot du chevalier Bernin à la vue du chef-d'œuvre de Perrault.

---

de répéter aux sages qui peuvent influer sur le sort de la patrie : soignez l'éducation en France ; encouragez la jeunesse à l'étude prolongée des sciences, de la philosophie, de la jurisprudence, de l'économie publique ; enfin créez, conservez, perfectionnez de généreuses institutions, ne faussez point le caractère national ; et le reproche de légèreté, dont nous sentons déjà l'injustice, n'aura plus un seul partisan.

Malheur, s'écrie Voltaire, malheur au peuple qui seul est content de sa musique, de sa peinture, de son éloquence, de sa poésie! Eh! oui, sans doute; mais nous ajoutons, malheur au peuple qui se ravale pour élever ses ennemis, et qui en est réduit au point d'avoir perdu sa propre estime!

La peinture a repris naissance en Italie; mais c'est un Flamand qui a inventé la peinture à l'huile; et nous prétendons à l'honneur d'avoir peint, les premiers, sur verre. Nos artistes furent appelés à Rome pour y répandre ce genre de peinture; et si nos premiers essais ont été informes et bizarres, avouons que la nation qui a produit le Poussin, Le Sueur, et ceux qui l'honorent aujourd'hui, ne fut jamais étrangère aux grandes impressions qui enflamment le génie de l'artiste. Ce sont les superbes campagnes des Andelys qui ont inspiré à notre Poussin le désir de peindre ses beaux paysages. Il n'est aucune production qui invite plus que les siennes à la méditation et à la rêverie. Le Poussin avait plus de trente ans lorsqu'il passa

en Italie (19); Le Sueur n'y fut jamais, et nul peintre n'a porté plus loin l'expression et l'onction religieuse.

Les artistes mêmes qui se sont livrés parmi nous au genre grotesque, ne sont pas dépourvus de profondeur. Voyez notre Callot, jetez un coup d'œil sur les tableaux où il a peint la misère du soldat, depuis son début dans la profession des armes, jusqu'au moment où il subit une peine ignominieuse, pour avoir brûlé des chaumières, pillé les cloîtres, outragé les vierges qui les habitent. Il l'a représenté, dans ces diverses situations, avec une vérité presque comique; mais il appelle, malgré nous, la réflexion sur les misères de la vie humaine, et sur nos malheureux penchans: nous ne voyons pas la moindre légèreté dans tout cela.

Que quelques étourdis n'aient éprouvé aucune émotion dans les catacombes de Rome et de Naples, ou à la vue de la Pallas, qu'est ce que cela prouve? on rencontre des petits hommes chez toutes les nations. Mais il n'est pas vrai que

les Français *s'ennuient de la nature dans les Alpes, et des beaux-arts en Italie* (*a*). Cette accusation est insoutenable. Il ne faut pas se laisser séduire par le mérite des écrivains même les plus distingués. Le mal qu'ils disent quelquefois de leurs compatriotes, fruit amer de quelque injustice, n'empêche pas qu'ils ne les aiment au fond du cœur, qu'ils ne briguent leurs suffrages, et n'attendent d'eux la renommée et la gloire. Lors donc qu'ils disent que nous sommes insensibles au charme des beaux-arts, nous ne pouvons les en croire, nous qui avons vu des bataillons français s'arrêter, et rester à Rome dans une espèce d'extase à l'aspect de ses augustes monumens (20).

Et nous n'avons plus été surpris que la nation française vantât ses Gougeon, ses Puget, ses Girardon, ses Coustou; Gougeon surtout qui, dès le seizième siècle, se montra l'égal des plus grands maîtres. Allez voir les statues, les mausolées, sortis de leurs ciseaux, et dites

(*a*) Voyez *Corine*, par madame de Staël.

que la France n'a pas eu ses Bernin et ses Michel-Ange !

Nos artistes, sous Louis XIV, ont peut-être donné dans l'exagération ; mais c'est un sentiment de grandeur et non de frivolité qui les y porte ; et nos succès dans la sculpture sont d'autant plus étonnans que notre climat ne lui est pas à beaucoup près aussi favorable que celui de la Grèce et de l'Italie. Les marbres épars dans les campagnes de l'Attique, sont presque aussi frais que s'ils sortaient des mains de l'artiste. Chez nous, au contraire, les plus belles statues résistent difficilement à l'action de l'humidité, aux lichens, aux mousses qui s'y attachent ; et d'ailleurs notre système politique n'était pas aussi favorable que celui des temps anciens à l'art du statuaire ; mais aujourd'hui nous aurons des statues et nous en verrons de colossales (*a*).

On dit que nous ne conservons pas les mo-

(*a*) Et nous rétablirons celles que des temps malheureux avaient détruites.

numens! on nous accuse de ne rien finir! Eh bien, venez dans la capitale; voyez ces lourdes masses qu'on soulève, qu'on déplace, qu'on transporte; ces blocs énormes que l'on dégrossit; ces grues qui dominent au loin dans les airs; ces nombreux ouvriers qui ne reposent plus, et achèvent un monument éternel: c'est le Louvre qu'on finit. Saint-Pierre de Rome a été l'ouvrage de plus d'un siècle et de vingt papes; et quand on pense que c'est surtout à ses édifices que la politique de Rome moderne est attachée, on doit peu s'étonner qu'elle conserve les anciens monumens et en élève de nouveaux. Mais nous avons aussi les nôtres: gothiques ou non ils sont achevés; et d'autres ont été établis sur le modèle des Grecs. Nous avons mis moins de soin peut-être à conserver ce qui nous restait des Romains, témoin quelques amphithéâtres qui se sont pendant long-temps dégradés; témoin les débris des aquéducs qui couronnent les collines voisines de Lyon, et que nous avons vu en partie détruire. Mais doit-on s'étonner que la Gaule soit moins soi-

gneuse que l'Italie, de conserver les monumens des Romains; des Romains qui furent ses maîtres et ses oppresseurs? On oublie d'ailleurs que la civilisation des nations européennes date à peine de trois siècles, et que les dix siècles qui se sont écoulés depuis la chute de l'empire romain d'occident jusqu'au seizième, peu favorables, en eux-mêmes, à la conservation des restes de l'antiquité, n'ont été, malgré tous nos efforts, qu'un intervalle obscur entre deux points lumineux.

Mais il est une autre espèce d'héritage que nous n'avons pas laissé échapper : celui-là se compose des plus belles productions du génie, des lois du goût, des bonnes traditions littéraires : elles nous appartiennent sans discussion ; car on se plaît à reconnaître dans les Français le peuple le plus éminemment classique de l'Europe. Il y a quelques siècles, à la vérité, leur langue était encore barbare; mais aujourd'hui elle est à peu près universelle (21). Et que sert d'attribuer ce succès à notre ambition? Ce n'est pas de la légèreté que l'ambition annonce, et notre

orgueil n'est point humilié, quand on nous oppose ici les Romains, dont la langue, dans leur temps de gloire, fut celle du monde.

En considérant notre langue en elle-même, nous reconnaîtrons qu'une autre peut avoir plus d'énergie, plus de couleur, bien que plusieurs de nos écrivains soient comparables à ceux de l'antiquité, et qu'en cela même le génie de la nation paraisse supérieur à sa langue. Mais son premier caractère a été la précision, la force; c'est la qualité qui distingue Amyot, Montaigne, Charron, Rabelais. Depuis, elle a gagné en correction, en politesse, en clarté, ce qu'on l'accuse d'avoir perdu en énergie sous Louis XIII et sous Louis XIV. Mais il n'est pas vrai, comme on l'a dit, qu'elle soit amie des circonlocutions; c'est à regret qu'elle se prête aux inversions; et cela même a fait dire qu'elle était peu poétique, malgré les vers de Racine. Chez nous le mot marche avec la pensée; notre langage est celui de la raison.

Si nous étudions d'abord nos historiens, moins libres, et, par cela seul, moins intéres-

sans que ceux d'Angleterre, nous avons Vertot et Saint-Réal, qu'on a comparés à Quinte-Curce et à Salluste. Nous citons des savans compilateurs, dont les travaux mûris dans la solitude, étonnans par la profondeur, par l'immensité, pèchent peut-être par le défaut contraire à celui dont on nous accuse: Mezerai, qui souvent a la force de Tacite; Montesquieu, qui le rappelle toujours et le surpasse quelquefois; Voltaire, qui nous ravit par sa précision, son élégance, son sens exquis; Bossuet, qui nous surprend par sa majesté.

Cette justesse, ce goût, ce haut degré de force, sont si naturels à la nation française, qu'ils n'ont pu disparaître sous le lourd amas des lois gothiques, sous l'embarras des procédures. Les Anglais mêmes, quant à l'ordre et à l'art de la discussion, reconnaissent notre supériorité. Quelques-uns de nos plaidoyers étincellent de traits spirituels et profonds; et ceux auxquels ils sont échappés, resserrés dans un cercle étroit, n'étaient pas, comme Cicéron, chargés des soins d'un empire, correspondant avec les procon-

suls d'Europe, d'Asie, d'Afrique, déjouant les complots de Catilina, et plaidant contre Caton devant le peuple romain. Mais figurez-vous un moment en France une scène analogue ; vous aurez bientôt des prodiges d'éloquence, et vous reconnaîtrez que le sénat de Rome n'offrit rien de plus auguste peut-être que plusieurs séances de l'assemblée constituante. Nos orateurs, avant cette époque, ne s'étaient montrés que dans la chaire apostolique, et le génie de Bossuet s'était trouvé l'égal de celui d'Homère.

On s'attendrait à rencontrer cette élévation dans notre épopée et nos poésies lyriques ; mais nos poetes n'ont égalé ni Homère, ni Virgile, ni Horace, ni Pindare ; et c'est peut-être dans l'uniformité résultante des progrès de la civilisation qu'il faut en chercher la cause. Car ce fut toujours après les grandes commotions que parurent les chefs-d'œuvre en ce genre. Milton a dû son imagination embrasée aux troubles qui avaient agité l'Angleterre ; il a peint en traits de feu le génie du mal. L'Italie, avant le Tasse, avait été un théâtre de guerre, de dévotion, de galan-

terie, et de révolutions politiques ; ce poète offre un brillant mélange de combats, de religion et d'amour. La France a eu aussi ses troubles civils ; mais alors sa langue n'était pas formée ; les connaissances n'étaient pas assez étendues pour seconder le génie des poètes ; et lorsque les esprits eurent les moyens nécessaires pour se livrer aux plus hautes conceptions, la stabilité de nos institutions, la grave uniformité de la cour de Louis XIV, et la mollesse de celle de Louis XV, furent peu propres aux inspirations brûlantes de l'ode et de l'épopée. Dès-lors peu de malheurs, point de secousses, nulle catastrophe capable d'animer parmi nous, ceux qui veulent emboucher la trompette héroïque ; et ce n'est pas cela que l'on doit blâmer. Il est beau de chanter les malheurs de Thèbes, plus beau de ne pas la détruire. Le sort d'Hécube est touchant et vraiment épique ; mais il vaut mieux qu'Hécube et Priam règnent long-temps sur leurs sujets, et qu'ils meurent paisibles, au sein de leur nombreuse famille et de l'heureuse Ilion.

Ce n'est donc pas le génie, c'est l'agitation (22) qui dans ces temps a manqué aux Français. Il est si vrai qu'ils sont nés pour la poésie, que c'est en France qu'elle a commencé à renaître; et que les Italiens eux-mêmes sont très-redevables à nos Troubadours, qui appartiennent au midi de la France, et aux Trouveurs, qui font la gloire de ses provinces septentrionales. On a même remarqué que c'était au nord et non au midi de la Loire, qu'avaient paru nos grands poètes. Racine, Corneille, Boileau, Voltaire, et une foule d'autres, ont honoré les rives de la Seine : celles de la Gironde et du Var nous ont donné des philosophes et des orateurs. On a cherché à expliquer ce phénomène, car c'en est un extraordinaire que les provinces où l'imagination paraît la plus vive, aient produit des penseurs, tandis que celles où les esprits semblent plus réfléchis et plus calmes, ont vu naître des génies poétiques. Quelle que puisse en être la cause, il est toujours prouvé que notre climat, quoique moins ardent que celui de l'Italie, n'est point contraire aux grands élans

de l'imagination. Les Picards ont passé pour en avoir autant que les Provençaux. La Champagne, contre laquelle il existait des préventions si injustes et si dures, nous citait La Fontaine, et n'enviait rien aux autres provinces, lorsque la Normandie se vantait d'avoir donné le jour aux deux Corneilles; et certes ce n'est pas de légèreté qu'on accusera le père de la tragédie.

Les circonstances politiques dans lesquelles se trouva cet homme étonnant, déterminèrent la hauteur de son génie. Il s'est élevé à celle des héros de l'ancienne Rome; et si les nations se font connaître par leurs grands hommes, qu'est-ce qu'une nation qui a produit Corneille? Nous ne pouvons croire avec La Bruyère que ce grand poète nous ait assujettis à ses idées; nous pensons qu'il nous doit en partie ses inspirations. L'état de la France s'était amélioré sous Sully et sous Richelieu; les troubles civils avaient retrempé les âmes; le beau caractère espagnol s'était très-bien amalgamé avec le caractère français.

Mais cet élan de génie qui honora la nation

française dans Corneille, se ralentit bientôt; et le système de Louis XIV, en créant des courtisans, fut peu favorable aux grands développemens de la pensée. Cette influence se fit remarquer surtout dans Racine. Quelques personnes le placent au-dessus de Corneille; et il l'emporte sur lui, par le goût, par le sentiment, par la grâce; mais, malgré la vérité et l'élévation que l'on découvre encore dans ses caractères, on sent qu'il les rapetisse à la mesure de ceux dont il attend les faveurs et la gloire. Dans un autre ordre de choses, on l'eût vu moins tendre et plus mâle. Moins parfait, peut-être eût-il été plus sublime.

Il s'est montré assez grand toutefois pour n'avoir pas d'égal dans le siècle qui a suivi le sien : mais le caractère de la nation s'est élevé : la tragédie, sans être aussi parfaite, est devenue plus nationale. Les héros de la patrie nous ont paru dignes de figurer sur la scène tragique; et la nation, par ce retour sur elle-même, a prouvé qu'elle sentait son cœur.

Les pièces de théâtre ont une grande analogie

avec l'esprit et le caractère des peuples. Et de tous nos poètes, il n'en est qu'un seul peut-être, Crébillon, qui soit en opposition avec notre esprit naturel; aussi doit-on s'étonner de l'estime qu'annonce pour lui Montesquieu. *Crébillon*, dit-il, *commence par troubler la partie de l'âme qui réfléchit.* Oui, sans doute, peut-on lui répondre; et c'est pour cela même que ses pièces paraissent rarement sur notre scène : la fortune d'Atrée ne fut jamais comparable à celle des Horaces, de Cinna, de Britannicus.

Nul peuple n'a été plus difficile que nous sur les convenances théâtrales; et ce profond sentiment de raison ne prouve-t-il pas tout autre chose que de l'irréflexion et de la légèreté? Dans le genre même qui paraît le plus futile, sur la scène lyrique, Quinault et d'autres poètes ont fait dignement chanter les héros et les dieux. Nos acteurs déclament plus qu'ils ne chantent; Œdipe à Colone est une tragédie chantée; et c'est de tous nos opéras celui que nous estimons le plus. Des hommes sévères peuvent rejeter

ce spectacle et la danse qui l'accompagne. Mais la danse est chaste quand elle est française ; et nos ballets, lorsqu'ils ne s'écartent pas du genre qui nous est propre, présentent toujours un aimable mélange de décence et de volupté. Il est impossible de déployer plus de souplesse et plus de grâces. Là tout est juste, aisé dans les mouvemens ; rien de forcé, rien d'exagéré ; l'œil parcourt la perspective, l'œil s'y repose avec plaisir : et quand on a vu l'espèce humaine dans plusieurs degrés de civilisation, quand on a parcouru les pays que la Providence semble avoir oubliés dans le partage de ses dons ; quand on arrive d'un long voyage, et qu'on a devant les yeux cette scène enchanteresse, on est tenté, au lieu de nous supposer frivoles, de croire que les organes en France ont une délicatesse, et les esprits même une élévation inconnue partout ailleurs. Combien d'idées, en effet, lorsque l'imagination n'est pas dépravée, l'impression du beau dont on se sent ici pénétré, ne réveille-t-elle pas ! Tout est harmonie dans les choses humaines ; une douce émotion de l'âme

est au moral ce que ce spectacle est pour les sens.

Tous nos plaisirs cependant ne sont pas si délicats et si purs. A voir l'engouement du public pour des farces ou pour de tristes mélodrames, on l'accuserait de futilité. Mais ce défaut vient de la satiété qu'on éprouve naturellement à la vue trop répétée des plus belles choses. Nous demandons des impressions nouvelles ; nous sommes plus sûrs d'en trouver sur une scène où les productions se succèdent avec rapidité, qu'aux théâtres où les grandes pièces ne paraissent qu'à de longs intervalles. Notre impatience à cet égard est un appel aux hommes de génie : qu'ils fassent des chefs-d'œuvre, et nos théâtres subalternes seront déserts.

Mais il faut des années pour produire Phèdre et Mérope ; quelques jours suffisent à l'auteur plus que médiocre qui nous fait sourire par une facétie, et nous attache un instant par ses productions imparfaites et fugitives. Ce qui montre toutefois le fond de notre caractère, c'est qu'il n'est pas un spectateur qui ne mette bien au-dessus des pièces qu'on représente sur

la scène burlesque, la moindre comédie du Théâtre français; les acteurs qui jouent ces misères, s'en moquent eux-mêmes. Et s'il nous était permis de jeter un coup d'œil dans l'avenir, nous oserions assurer que ce genre déplorable disparaîtra comme celui qui l'a précédé; car les personnages grotesques de l'Italie n'ont pas régné long-temps sur la scène française. Il en sera de même du genre purement grivois et trivial; nous en attestons l'estime dont jouit parmi nous le plus grand poète comique qui jamais ait paru chez aucun peuple. On croit, à la vérité, attaquer le caractère des Français, en relevant le ridicule dont Molière, pour obtenir leurs suffrages, semble avoir couvert l'homme vertueux; et l'on cite ce mot du grave Montausier : « Plût à Dieu que je ressemblasse » au Misanthrope de Molière ! » Mais qui vous dit que cette opinion ne soit pas celle du parterre et de l'auteur lui-même ? On voit toujours le *Misanthrope* avec un nouveau plaisir; et souvent c'est le personnage plus que l'acteur qu'on applaudit.

Ce n'est pas que cet auteur profond ait assez respecté les mœurs dans tous ses ouvrages. Quelques-uns renferment une morale trop facile. C'est un tribut que ce grand homme payait moins à sa nation et à son siècle, comme on l'a prétendu, qu'à sa société la plus habituelle, qu'au genre de vie qu'il avait embrassé. Aussi ne sont-ce pas ses comédies du troisième ordre, tout admirables qu'elles nous semblent, qui lui ont assuré l'immortalité ; et une nouvelle preuve de la solidité du goût et du caractère des Français, c'est la préférence qu'ils donnent à Molière sur Regnard. Ils savent distinguer la force comique de l'un et la profondeur de son burin, d'avec la gaîté gracieuse et légère de l'autre. Les auteurs qui ont depuis illustré la scène, n'ont pas égalé ces deux poètes ; le *Méchant* de Gresset, la *Coquette* de Lanoue, le *Glorieux* de Destouches, le *Philinte* de Fabre, annoncent moins de verve et de génie ; cependant on découvre dans quelques-unes de ces pièces, surtout dans la dernière, une intention et une force de pensée qui font entrevoir des progrès dans l'esprit de

la nation. D'autres écrivains, il est vrai, ont pu se livrer quelquefois à un genre frivole ; mais Piron eût fait plus d'épigrammes, que son nom aujourd'hui serait ignoré parmi nous. Ce poète a fait la *Métromanie*, il est immortel : et si le goût a éprouvé parfois quelque altération, les Marivaux, les Dorat, les Lamothe, ont été remis à leur place. Il n'est donné qu'au vrai génie de fixer notre admiration et nos hommages.

Mais on veut absolument que le goût du Français pour les spectacles, soit un indice de sa légèreté, comme si c'était légèreté d'aimer à écraser la médiocrité, à applaudir au talent, à couronner le génie ! Ce goût des Français pour le théâtre, loin de révéler leur frivolité, prouvait le contraire : c'est une sensibilité qui, faute d'objets réels, se portait vers les êtres imaginaires. Lorsque le peuple romain voulait des spectacles, on voyait en lui sans doute un peuple dégénéré; mais ce besoin d'être ému annonçait assez qu'il n'avait pas tout-à-fait perdu le souvenir de son ancienne gloire. Et quels étaient encore les

spectacles qu'il demandait? Des scènes où l'humanité était blessée, des combats de gladiateurs, du sang, des blessures : on le reconnaissait à sa cruauté pour le peuple qui avait outragé l'univers. Combien nos amusemens sont plus nobles et plus humains! Nous aimons à voir les Romains sur la scène, mais les Romains dans leurs temps de vertus et de gloire. Horace, Brutus, Cicéron, Auguste, Sénèque, Burrhus, voilà les personnages qu'il nous faut, voilà ceux que nous admirons : ce ne sont pas là les gladiateurs qui amusaient les loisirs des Romains. Il est donc dans le cœur du Français un amour du beau et une noblesse de pensée que rien ne peut détruire; et si long-temps il a fait son plaisir des théâtres, c'est que là seulement il lui était permis d'être lui-même, et de reconnaître dans les grands hommes qu'on lui montrait sur la scène, les sentimens dont il était animé.

Tant d'heureuses qualités, tant de sens, de raison, de grandeur, ne sauraient s'accorder, chez une nation, avec la légèreté dont on l'accuse. On nous a calomniés lorsqu'on a dit

que nous étions essentiellement frivoles. L'inconsidération de certaines classes de la société, fruit passager de quelques institutions périssables, ne s'est jamais fait remarquer dans la grande masse des Français; et il n'est aucun des anciens peuples, si grand qu'il ait été, qui, vu de près, n'eût présenté le même phénomène. Mais les défauts de quelques individus disparaissent dans l'éloignement; les grands traits seuls demeurent. Ah! combien les nations les plus illustres de l'antiquité perdraient à nos yeux de leur majesté, s'il nous était possible, en remontant le torrent des âges, de nous trouver, comme par enchantement, au milieu d'elles! Lorsque, placé à des milliers de siècles de nous, assis sur les ruines des empires qui fleurissent aujourd'hui, le sage jugera dans ses pensées les peuples qui auront passé sur la terre, il pourra dire : non, le peuple français, ce grand peuple qui a tant fait de bruit sur la scène du monde, ne mérita jamais les reproches qui lui furent adressés. A la bonté, à la gaîté, à la bravoure, qui le distinguèrent entre

toutes les nations, il sut réunir beaucoup de raison et de sagesse; et la légèreté dont on l'accusa trop long-temps, fut plutôt supposée par l'orgueil humilié et par l'envie, que reconnue par la raison froide et impassible. Alors, faible et obscur écrivain que nous sommes, nous dormirons notre sommeil; l'oubli, l'affreux oubli, pèsera sur notre tombe ignorée; mais d'autres hommes que ces premiers aperçus pourront inspirer, auront vengé les Français d'une accusation injuste; et notre cœur bat aujourd'hui à la seule pensée que nos efforts n'auront pas été tout-à-fait inutiles; car il est beau de relever sa patrie à ses propres yeux et à ceux des autres; il est doux d'être le citoyen, même inconnu, d'une des nations les plus sages, les plus éclairées et les plus illustres de l'univers.

FIN DU DISCOURS.

NOUVEAUX DÉVELOPPEMENS.

I.

De l'accusation de légèreté et de frivolité; caractère de nos aïeux; de l'influence exercée par la nation gauloise sur les peuples établis dans nos contrées.

Je m'estimais heureux d'avoir embrassé avec quelques succès la défense de la nation française; mais je ne croyais pas avoir fourni, dans toute son étendue, la carrière ouverte devant moi. Je vais donc m'y présenter encore: plusieurs motifs m'encouragent; mais ce qui m'anime surtout, c'est l'amour de mon pays et la gravité du reproche qu'on nous fait. Car s'il

existe, comme le dit Oxenstiern, quelque chose de divin dans la constance, l'excessive mobilité de caractère est une des plus grandes imperfections dont on puisse accuser un peuple ; et si nous étions légers, inconsidérés, frivoles, tels enfin qu'on nous suppose, nous n'aurions pas de morale, de religion, de probité fixe ; les idées généreuses, les belles entreprises, les longs travaux, seraient au-dessus de la sphère de notre nation : tout ce qui est grand lui deviendrait impossible.

Cause de l'accusation.

Mais pourquoi l'accusation existe-t-elle ? on la répète, on la proclame de toutes parts ; et se peut-il qu'elle soit si générale sans être méritée ? Je réponds que les nations, comme les individus, ont leurs envieux, leurs calomniateurs ; et qu'il faut s'en prendre ici à des préventions injustes, à de vaines rivalités. L'accusation de légèreté, dirigée d'abord contre nous par les Romains, ardens à nous calomnier, a été bientôt accueillie par toutes les nations rivales ; par un grand nombre d'hommes estimables mais prévenus ; et s'il faut encore le dire, il s'est

mêlé à nos détracteurs des Français qui ont cru s'élever au-dessus de leur propre nation en la rabaissant. Alors cette opinion, trop facilement admise, est devenue aussi commune qu'elle pouvait l'être. La contagion s'est même tellement répandue, qu'il n'existe, parmi les grands observateurs de la nature humaine, que le chancelier Bacon qui nous ait rendu quelque justice. S'il est des peuples, suivant lui, qui paraissent meilleurs qu'ils ne sont en effet, les Français sont plus sages qu'ils ne semblent l'être.

Importance de l'accusation.

Les autres censeurs de peuples ne gardent envers nous aucune mesure. Historiens, poètes, philosophes, princes, tous nous méconnaissent, tous nous outragent à l'envi. A les entendre, la nation française serait, de toutes les nations, la plus inconséquente, la plus mobile et la plus vaine. Ceux-ci l'accusent de n'avoir que des passions ébauchées ; ceux-là, de n'être dominée par aucun sentiment profond : d'autres lui reprochent de porter tout à l'excès, et de ne savoir s'attacher à rien de grand. La reine

Christine, de Suède, allait jusqu'à dire (et cela dans les beaux jours de Louis XIV), que la plupart des Français étaient plus propres « à » pirouetter avec grâce, à faire les sémillans » auprès des belles qu'à s'illustrer aux champs » de Mars, ou à honorer leur patrie par de » nobles travaux ». Je n'ai encore vu en France, disait-elle, que peu d'hommes dignes de respect et d'admiration; excepté Corneille, Condé, Turenne et Pascal, tout le reste lui avait paru nain, frivole. Elle disait encore que les Français étaient des tigres couverts d'une peau de brebis. Si vous voulez, ajoutait cette princesse, avoir un tableau effrayant des calamités humaines, ouvrez l'histoire de cette nation frivole, et vous verrez partout un nouveau théâtre sanglant de cruauté et de barbarie.

On aurait pu s'étonner de ce grand élan d'indignation, opposer la fille de Gustave à elle-même; lui demander compte du sang des Monaldeschi, et prouver peut-être à Christine que ses préventions contre les Français provenaient du jugement sévère qu'ils avaient eux-

mêmes porté sur elle ; mais ce n'était pas assez pour nous justifier ; et la gravité de l'accusation restait toujours.

Récemment encore le reproche a été reproduit dans toute sa force. Un critique disait que notre légèreté était un penchant à railler de tout, à tourner même en ridicule les choses les plus sacrées ; et l'on citait, à cette occasion, un libelle dérisoire et atroce, publié en 1572 (*a*) sur la fin déplorable du vénérable Coligny. Rien, sans doute, rien de moins fondé qu'une semblable opinion ; car il est aussi absurde d'imputer à la nation française un pamphlet payé par une faction étrangère (*b*), que l'horrible événement auquel cet écrit faisait allusion. Mais l'accusation n'en est pas moins grave ; et il s'est élevé contre nous des adversaires plus difficiles à vaincre ; l'un des plus honorables peut-être est M. de Villers, qui s'est

(*a*) Sous le titre de *Passio domini nostri Gaspardi Coligny secundum Bartholomœum.*

(*b*) Voyez le Discours, page 42.

fait un nom en Europe, et surtout en Allemagne, par des productions éminemment philosophiques. Cet écrivain exprime, dans une lettre (*a*) écrite par lui à l'académie de Dijon, une opinion contraire à la nôtre. Les Français, si nous pouvions l'en croire, auraient du penchant à traiter certaines bagatelles avec une importance extrême ; à saisir au contraire, avec une déplorable facilité, le côté ridicule des choses les plus respectables. Et ce reproche conduit notre auteur à établir une distinction très-juste entre la frivolité et la légèreté.

La frivolité est le goût des bagatelles; mais la légèreté paraît être plus spécialement l'oubli Légèreté.

(*a*) Publiée dans le journal de Lubeck, le 1er mars 1810. M. De Villers annonce, dans cette lettre écrite avant la clôture du concours, « que le terme est devenu » trop imminent pour qu'un auteur puisse songer à entrer » dans la lice ». Il se livre ensuite à une discussion préliminaire du sujet; et je ne puis, en le suivant dans ses objections, que répandre un plus grand intérêt sur cet ouvrage.

des choses sérieuses ; c'est une qualité négative, une omission des motifs, des considérations, qui, si nous les pesions avec sagesse, devraient nous détourner de faire telle chose, ou nous engager à faire telle autre. « Un homme à qui » ses passions, son intérêt, son goût ou caprice » du moment, font désirer d'atteindre un cer- » tain but, se précipite vers ce but sans s'in- » quiéter si les pas qu'il doit faire pour y par- » venir, sont possibles, séans ou convenables ; » s'ils sont dans l'ordre ; s'ils sont rigoureuse- » ment conformes aux lois éternelles du juste » et de l'injuste : enfin il suffit pour lui que le » but soit atteint ! Selon ce dicton favori, que » le but justifie les moyens » ; cet homme, selon M. de Villers, agit avec légèreté.

On pourrait lui répondre que la légèreté suppose encore la mobilité, l'inconstance ; qu'elle n'admet point de persévérance dans nos plans de conduite ; et que s'attacher à un but, tendre vers ce but, sans s'inquiéter des fautes et des excès auxquels il peut nous conduire, c'est moins le caractère de l'homme léger que du

méchant. Je reconnaîtrai pourtant que l'on peut, en commençant par la légèreté, finir par un crime; que c'est même là trop souvent l'ordre des événemens (*a*); et qu'une nation, plus légère que perverse, n'en serait presque toujours ni moins malheureuse ni moins coupable.

Il n'en est pas de même, au premier aperçu, de la frivolité : elle se présente d'abord sous de moins sombres couleurs. L'homme frivole peut s'occuper de choses futiles sans encourir de grands reproches ; et il faut souvent autant d'efforts et de persévérance pour exceller dans des frivolités, que pour atteindre à ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes. La déclamation théâtrale est sans doute en elle-même un art assez frivole ; et tel homme cependant monte aujourd'hui sur la scène pour représenter les héros et les demi-dieux, qu'on eût vu, dans un autre siècle, commander des armées, Frivolité.

(*a*) Mobilis et varia est — natura malorum. Juvénal. Sat. xiii.

tonner dans le forum, et fixer les destins du monde. Telle actrice qui nous peint, d'une manière énergique et touchante, les charmes de l'amour et la fièvre de l'ambition, fût entrée autrefois dans la couche des rois, eût porté la couronne, et partagé peut-être les honneurs de l'apothéose.

Le reproche de frivolité ne paraît donc pas d'abord aussi pénible que l'accusation de légèreté. On est moins coupable de s'occuper sérieusement de petits intérêts, que de traiter légèrement les choses graves, et de s'en moquer à la face des cieux.

Et c'est là sans doute ce qui a fait dire à plusieurs écrivains (*a*) que la frivolité n'était point un mal; qu'elle appartenait essentiellement aux nations oisives, heureuses, opulentes, et que la nature en avait doué l'espèce humaine, pour la consoler, par d'aimables distractions, de ses innombrables misères.

On pourrait donc prétendre, à la rigueur,

(*a*) Opinion de Voltaire.

qu'un homme frivole n'est pas toujours digne de blâme, et qu'on trouve même des circonstances où la frivolité, plus apparente que réelle, semble s'unir à la sagesse pour opposer un contre-poids à nos malheurs.

Mais ce n'est pas là l'espèce de frivolité qu'on nous reproche. On en fait une passion exclusive et entièrement irréfléchie, pour les choses agréables et futiles ; elle serait compagne de la légèreté; et l'on pourrait dire qu'elle en est la suite nécessaire: car c'est trop souvent pour ne faire qu'effleurer les choses essentielles, que l'homme attache de l'importance à des futilités. S'il se sentait échauffé de l'amour du beau, si son esprit le portait naturellement vers ce qui est grand, juste et bon, que deviendraient à ses yeux de vains plaisirs et d'éphémères jouissances? Qu'est-ce que la beauté, le goût, la grâce, et mille autres avantages de cette espèce, comparés aux grands intérêts de la vie? Qu'est-ce même que l'ivresse de la volupté, à côté des charmes entraînans de la vertu? Il paraît donc impossible de justifier les Français du reproche

de légèreté, sans les défendre contre l'imputation de frivolité; l'une et l'autre ont toujours été confondues dans l'accusation; j'ai dû les réunir dans la défense.

De la nation française.

Il importait encore, après avoir apprécié la cause et la gravité du reproche, de bien connaître cette nation française, sur laquelle on dispute. Nous ne serions, suivant un assez grand nombre de raisonneurs, qu'un peuple métis, composé de nations différentes. Plusieurs d'entre eux nous assurent que notre caractère ne s'est manifesté par aucun trait prononcé avant le seizième siècle. Quelques-uns vont même jusqu'à prétendre que nous n'avons pas aujourd'hui de physionomie nationale. Et que dire alors d'un tel peuple? Comment se former une idée de l'esprit et du caractère qui lui sont propres?

De la race gauloise.

Il se pourrait sans doute que les hommes les plus illustres de nos anciennes annales eussent appartenu aux familles victorieuses, d'origine germanique ou romaine. Il serait encore possible (si l'on admet ce principe, qu'un serf n'a

pas de nation), que la race gauloise, à laquelle nous devons notre origine, et dont le caractère prédomine aujourd'hui, fût restée assez long-temps courbée sous l'esclavage, pour n'offrir, pendant une longue suite d'années, aucun indice d'un caractère national : mais cette opinion est renversée par le témoignage des siècles.

Les Gaulois obligés, après de longs efforts, de céder à la fortune des Romains, ne furent point anéantis par les vainqueurs. L'esclavage ne pesa pas généralement sur nos contrées. Rome nous laissa, dans plusieurs cités, nos magistrats et nos coutumes. Des assemblées générales continuèrent de délibérer sur les intérêts de la patrie; et nos aïeux, admis dans les légions romaines, entrèrent avec elles en partage de gloire.

Le cinquième siècle fut l'époque la plus critique pour nos pères. On vit alors les Visigoths quitter l'Euxin et le Danube pour s'établir sur les bords de la Loire; les Bourguignons, venus des rives de la Baltique, fixer leur demeure

vers les sources du Rhône ; les Francs passer le Rhin, s'arrêter d'abord dans nos régions septentrionales, et succéder, par une suite de conquêtes, à la domination romaine. Le malheur fut grand sans doute ; et cependant, si nous cherchons encore la nation gauloise au milieu de ces grands bouleversemens, nous la trouvons toujours.

Les Visigoths, après avoir marqué leur séjour dans les Gaules par des lois douces et impartiales, passèrent en Espagne : les Bourguignons n'eurent point d'établissemens considérables, et cherchèrent, comme les Visigoths, à se concilier les anciens habitans par la douceur et par la justice. Ces peuples ne purent altérer le caractère national.

Montesquieu prétend que la race des Francs fut moins généreuse envers nos ancêtres. Les Gaulois cependant ne tardent point à être incorporés dans les légions victorieuses : les principaux d'entre eux reçoivent même le titre honorable de convives des Rois. Encore barbares, incapables d'administrer une grande

région , modérés par raison et par nécessité , les vainqueurs nous laissent presque partout notre milice, nos juges et nos lois; ne prennent qu'une partie des propriétés, et savent, malgré les abus de la victoire, fonder leur domination sans écraser la nation vaincue.

Ce crime était si loin de leur pensée, que les rois Francs eux-mêmes choisirent souvent pour épouses des femmes *de bas lieu et de condition servile* (*a*). Ces femmes leur firent embrasser la foi chrétienne : les races, le rang , les opinions se mêlèrent; et il n'exista plus qu'une seule nation dans la nation française , dont le sang généreux des anciens Gaulois fut l'auguste base.

Il me semble alors que l'observateur attentif peut toujours découvrir , dans notre histoire , des traces certaines d'un caractère national , et suivre en quelque sorte , à travers les siècles, la généalogie des qualités qui nous distinguent.

Mais c'est là précisément que nous étions

(*a*) Mézerai.

Légèreté attribuée aux Gaulois.

attendus par nos détracteurs. Les voilà interrogeant les siècles passés pour accuser la génération présente ; reprochant aux anciens habitans des Gaules les défauts qu'on nous impute à nous-mêmes, et se perdant en longs raisonnemens sur un prétendu germe de légèreté que la race gauloise aurait communiqué aux autres peuples établis dans son sein. M. de Villers penche pour cette opinion. Il présume « Qu'en cherchant dans les vieux siècles à laquelle des trois » races principales (germanique, gallique (*a*) » et romaine), appartient *cet élément éthéré et* » *mobile*, d'où procède la légèreté et peut-être » la frivolité, on serait fondé à reconnaître que » cet élément était un attribut particulier de » la race gallique; et que la légèreté devint un » trait national des Français, quand cette race » eut absorbé entièrement les deux autres et se » les fut assimilées ». C'est faire, comme on voit, du sujet qui nous occupe, une question de physiologie plus que de philosophie et

---

(*a*) Nouvelle expression employée par M. de Villers.

d'histoire. Car il s'agirait, pour y répondre, d'examiner si la légèreté ne tiendrait pas à notre complexion primitive, à notre tempérament, ainsi qu'à l'influence du sol et du climat que nous habitons. Il m'avait paru hasardeux de peser ainsi les nations, et de juger, d'après des circonstances purement physiques (23), les qualités morales des peuples.

Caractère et complexion de nos aïeux.

Ces diversités d'origines et de races parmi les hommes, ne sont-elles pas aussi un peu obscures? On nous dit que nos aïeux (*a*) remontèrent, dans des temps très-reculés, la rive droite du Danube, et fixèrent leur demeure principale dans la partie de l'Europe à laquelle on donna, d'après eux, le nom de *Gaule*. On ajoute qu'ils parlaient alors une langue originale, primitive, différente de celle des autres peuples. Ces traits d'érudition, obscurcis par d'épaisses ténèbres, ne jettent aucun jour sur la complexion et le

---

(*a*) Appelés *gail* ou *gaël*, dont les Grecs ont fait *keltes*, et les Romains *galli*. (*Voy.* Schoell, *Tableau des Peuples*.)

caractère de nos ancêtres; et ce n'est qu'au moment où ils se montrent assez redoutables pour balancer la puissance de Rome, que nous commençons à les connaître. Mais on voit alors en eux des hommes d'une stature et d'une force prodigieuses (*a*) ; nous sommes des géans dans *Tite-Live ;* et quand cet historien nous fait tomber, comme de raison, sous les coups des Romains, la terre retentit au loin du bruit de notre chute. Il faut avouer jusque-là que nous n'étions rien moins que légers.

Du climat. Si nous examinons ensuite notre complexion en elle-même, résultat du sol, du climat ou de toute autre cause, nous la trouvons moins humide et moins matérielle que celle de plusieurs peuples du Nord ; mais elle nous paraît aussi plus sanguine et plus chargée de fluides que celle des hommes du Midi : et s'il était permis de tirer de ces faits quelque induction certaine, j'oserais en conclure que notre constitution physique, également éloignée de la pesanteur

(*a*) Robore valent Galli. (Cic.)

des hommes du Nord et de la faiblesse des nations trop méridionales, est une des plus désirables qu'il soit possible de concevoir.

On demandera peut-être s'il ne doit pas résulter de cet état mixte, une espèce d'agitation et d'incertitude, source de notre légèreté prétendue. J'avouerai alors que l'espèce humaine, dans les contrées soumises à l'action constante du chaud et du froid, a toujours participé à l'uniformité de la nature; et que dans un pays tempéré comme la France, l'état variable de l'atmosphère, et la diversité des productions du sol, doivent amener des changemens dans la manière de vivre, de se nourrir, de se vêtir, et exercer ainsi différentes influences sur nos goûts et nos usages; mais ces variations en quelque sorte matérielles, commandées par le besoin et par le bon sens, sont-elles identiques avec la mobilité morale, la légèreté et la frivolité? Loin d'admettre une pareille supposition, je suis porté à croire qu'il en résulte seulement, dans notre tempérament et notre caractère, une flexibilité et une

énergie qui nous assurent une sorte de prééminence sur un grand nombre de nations ; et j'ai pour moi l'expérience.

Quand on parcourt les climats très-froids ou très-chauds, on rencontre des peuples (*a*) dépourvus d'énergie, portés à la paresse, et remplis d'aversion pour le travail. Quand on visite les régions plus tempérées, on voit une espèce d'hommes dont l'esprit et le corps renouvelés et rajeunis par la variété des saisons, semblent plus propres aux fatigues, aux grands travaux, aux longs voyages, à l'héroïsme. L'Espagnol, l'Italien, l'Anglais, l'Allemand, prétendent avec nous à ces grands avantages (*b*). Mais en avançant vers le Midi on s'aperçoit, sans sortir des mêmes contrées, que l'Espagnol et l'Italien commencent à participer à la vie molle et paresseuse des Afri-

(*a*) D'un côté, les Lapons, les Ostiakes, les Samojèdes; et de l'autre, les Egyptiens, les Barbaresques, les Indiens et les Nègres.

(*b*) On peut y réunir les Suisses, les Grecs et les Thraces.

cains et des Orientaux. Si nous remontons vers le Nord, le flegmatique Hollandais, l'Allemand lourd et patient, l'Anglais, doué de grandes qualités, mais vaporeux et sombre, nous rappellent les régions brumeuses et monotones du septentrion. Plus heureusement placés au centre des contrées européennes, et dans un climat où tout porte à l'action, serions-nous donc légers et frivoles pour réunir aux belles qualités des autres peuples ce fonds d'activité et de vie qui forme notre caractère distinctif, et nous a fait si souvent remplir un rôle glorieux sur la terre ?

Caractère des Gaulois.

C'est en effet à ces heureuses dispositions qu'il faut attribuer nos succès dans les temps anciens ; et voilà pourquoi Rome rencontra nos aïeux partout, en Espagne, en Italie, en Afrique, jusqu'en Asie même. Ce n'étaient pas, comme on l'a cru long-temps, des hordes de barbares (24), quittant leur pays pour aller ravager la terre et désoler les nations. Les Gaulois réparaient les malheurs attachés à leurs grandes émigrations

en bâtissant des villes (*a*), en fondant des états et raffermissant les trônes (*b*) : ce noble emploi de la force prouve que la raison l'emportait chez eux sur l'impétuosité, et que les arts de la paix leur étaient à peu près aussi familiers que celui des combats. Il est d'ailleurs attesté par un grand nombre de monumens, que l'agriculture (*c*), le commerce, les arts industriels (25), les lettres et la philosophie, avaient fait de bonne heure de grands progrès dans nos contrées, et que nos valeureux ancêtres cultivaient les connaissances utiles à la prospérité des nations, alors même qu'ils disputaient aux Romains l'empire du monde.

(*a*) Milan, Côme, Vérone, Bergame, Trente, Vicence. On pourrait en citer beaucoup d'autres. *Voy.* Justin.

(*b*) Tantus terror Gallici et armorum invicta felicitas erat, ut aliter neque majestatem suam tutari, neque amissam recuperare se posse, sine gallicâ virtute arbitrarentur. (JUSTIN.)

(*c*) Neque ullos in Galliâ vacare agros. (CÉSAR).

Opinion de Tite-Live et de César.

Tout jusqu'ici, dans l'histoire, dépose en notre faveur; et nulle trace, aucun indice de cet esprit inconstant et futile, qu'on nous a reproché si souvent, et qui semble incompatible avec tant de force, de sagesse et de grandeur. Ce sera donc en vain que nos détracteurs invoqueront, pour flétrir nos pères, les rapports intéressés de Tite-Live et de César. La haine de l'un et l'ambition de l'autre rendent leur témoignage suspect; et l'opinion de ces deux grands ennemis du nom gaulois mérite d'autant moins de confiance, qu'ils nous accordent eux-mêmes des qualités absolument contraires aux défauts qu'ils nous donnent. Le grand courage des Gaulois, leur attachement aux lois et aux anciens usages, leur persévérance dans l'étude de la religion, de la jurisprudence et des lettres (*a*), tous ces traits de notre caractère se trouvent consignés dans les ouvrages de nos accusateurs. Je vois encore nos aïeux fidèles à leur serment, constans en

---

(*a*) Nonnulli viginti annos in disciplinâ permanent.

amitié, attachés à leurs compagnons d'armes jusqu'au dernier soupir (*a*); et je n'entends plus rien à cet esprit mobile et volage dont on les a vainement accusés.

Des colons romains.

Eh! pourquoi, si l'on voulait absolument chercher parmi nous la source d'un vice qui n'y exista jamais, ne pas l'attribuer plutôt à la prééminence funeste des colons romains; à leurs mœurs dépravées, à leur vanité, à l'esprit irréligieux et à l'humeur inquiète de ces Romains dégénérés, passionnés alors pour les spectacles, les révolutions et les jeux, corrupteurs naturels des nations qu'ils avaient vaincues?

Des Francs.

Pourquoi même ne pas encore accuser les Francs plutôt que nos aïeux? les passions sans frein signalent les peuples sans culture. La légèreté qui n'examine ni ne pèse les motifs,

---

(*a*) Nefas, more Gallorum est, etiam in extremâ fortunâ, deserere patronos. Neque adhuc hominum memoria repertus est quisquam, qui, eo interfecto, cujus se amicitiæ devovisset, mori recusaret. (César.)

la passion qui fait agir sans raisonner, va de front avec la barbarie. Et il semblerait assez raisonnable de supposer quelques vices de caractère dans des soldats vainqueurs, impétueux, ardens, passant leur vie dans les camps et sous les armes.

Influence religieuse des Gaulois.

La civilisation des Gaulois était bien plus ancienne : elle datait de si loin, que du temps même de César, nos aïeux avaient adouci déjà par leurs mœurs la férocité des peuplades de la Germanie les plus voisines (*a*). Et combien cette heureuse influence dut s'accroître encore par le christianisme ! Le sénat romain et les empereurs, irrités du désir que montraient les Gaulois de quitter les faux dieux, s'étaient armés souvent pour étouffer la religion naissante ; mais le christianisme essentiellement consolateur devait être la religion des vaincus : il la fut en effet, nos pères se firent donc chrétiens; et ils l'étaient en dépit de Rome et de

(*a*) Cæteris humaniores, propter propinquitatem Gallicis moribus assuefacti. (César.)

ses bourreaux, quand les Bourguignons, les Visigoths et les Francs vinrent s'établir dans nos contrées.

Le malheur alors ne fit qu'accroître notre orthodoxie. Les principaux d'entre les Gaulois se réfugièrent dans l'Église comme dans un asile. La multitude se pressa dans les cloîtres : les grands ceignirent la mitre ; tous se servirent de l'Évangile pour dompter les vainqueurs. Et non-seulement les chefs, mais même de simples esclaves, arrivèrent aux premières places de l'Église. On les vit souvent passer de la glèbe à l'épiscopat, et contre-balancer la puissance des rois.

Et de là découlent ces grandes conséquences que tout ce qu'il y a de saint, de consolant dans notre histoire, appartient essentiellement à la nation gauloise ; que tout ce qu'on voit d'élevé dans la religion, le caractère et les mœurs, doit signaler cette nation à nos yeux ; et que loin d'avoir inspiré de mauvaises dispositions aux peuples reçus dans son sein, elle leur en a donné d'excellentes, et a reconquis,

par la politique, la religion et la vertu, ce qu'elle avait perdu par ses anciennes divisions et par les armes.

Qu'on aime à voir, dans ces vieux temps, nos pieux cénobites, vivant sous une règle sévère; ces anachorètes d'une piété au-dessus de tout éloge, et tous ces saints évêques qui rendirent de si grands services à l'humanité! ces Liboire, ces Severin, ces Servais; Waast, Remy, Didier, Avit, Hilaire; les Maximin, les Paulin, les Victrice, et beaucoup d'autres qui surpassèrent tout ce que l'antiquité nous offre de plus éminent en vertu! Leurs noms sont peu illustres aujourd'hui; mais alors ces saints hommes obtenaient des réductions sur les taxes, rachetaient les esclaves, s'élevaient avec courage contre l'adultère, l'inceste, le sacrilége, et les crimes des principaux chefs, qu'ils arrachaient ensuite à la vengeance des peuples indignés. Pas un crime, aucun attentat, dans ces premiers temps, qui n'ait trouvé un censeur sévère dans un pontife, dans un saint évêque; et ce pontife, cet évêque, ce

saint, étaient Gaulois. Et si l'on pouvait croire (ce que nous sommes loin d'admettre), que la nation française se moquât de tout, qu'elle tournât en ridicule les objets les plus sacrés, qu'enfin cette nation n'eût, dans le siècle présent, qu'une morale vague et incertaine, serait-ce, je le demande, à la conduite de ces saints personnages, à l'influence gallique, qu'il faudrait raisonnablement l'attribuer ?

De la chevalerie.

Considérez encore la plupart des institutions où cette influence s'est fait apercevoir, et dites-nous si vous n'y trouvez pas le même esprit de sagesse en opposition constante avec la légèreté et la barbarie. Un jeune Franc aspirait-il aux honneurs de la chevalerie ? on le conduisait au temple; et là, un prêtre gaulois lui ordonnait, au nom du ciel, « de férir hault et parler bas ; d'être le dernier à parler dans l'assemblée des vieillards, et le premier à frapper dans les combats ».

Il est vrai que ces luttes, ces combats, ne font pas toujours sur nous une impression favorable ; quoi surtout de plus frivole, au pre-

mier coup d'œil, que nos tournois? Quoi de plus étourdi et de plus vain en apparence, que les héros de ces jeux militaires, avec leurs casques, leurs écus, leurs visières et leurs lances? Eh bien, de grands sentimens étaient encore cachés sous ces armures, et l'on est vraiment touché quand on entend un jeune vainqueur déclarer hautement à ses adversaires, étendus sur l'arène, « que la fortune et le sort des » armes lui donnent seuls l'avantage; qu'il doit » tout à son Dieu et rien à sa valeur (*a*) ». La puissance religieuse des Gaulois se fait encore sentir ici; et il ne manque peut-être à plusieurs de ces vieilles coutumes, pour exciter l'admiration de certains connaisseurs, que de leur être présentées, avec les modifications analogues aux temps et aux lieux, comme l'œuvre des Solon et des Lycurgue.

(*a*) Madame de Staël, dans son ouvrage sur l'Allemagne, reconnaît qu'il n'est point de pays où les Chrétiens aient été de plus nobles chevaliers, et les chevaliers de meilleurs chrétiens qu'en France. Conciliez cela, si vous le pouvez, avec notre légèreté prétendue!

Abolition de quelques coutumes barbares.

Je suis loin d'affirmer cependant que toutes nos institutions aient porté le même caractère. Nos aïeux, je l'avoue, restèrent trop attachés à des lois et à des usages barbares. L'administration de la justice fut long-temps défectueuse; les combats et les épreuves annoncèrent, pendant plusieurs siècles, des peuples qui avaient fait peu de progrès; mais ces coutumes avaient été apportées dans les Gaules par les Bourguignons et les Francs; et si elles furent abolies dans la suite, c'est à l'extension de la juridiction ecclésiastique, et par conséquent à la race gauloise, que l'on dut ce bienfait.

Qualités particulières aux Gaulois et aux peuples de la Germanie.

Serait-il donc déraisonnable de penser, comme je l'ai déjà fait entendre, que le mélange des peuples du Nord avec nos ancêtres ait suffi pour donner quelque consistance aux reproches intentés contre nous? Du côté des Gaulois, étaient la sagesse, la religion, l'expérience que donne l'infortune; du côté des Francs, l'amour des armes, l'audace, l'ivresse du succès, et cette plénitude de vie, cette sura-

bondance de force, qui demandait un modérateur.

Aujourd'hui même le nom des Francs réveille dans nos pensées des souvenirs de force, de succès, d'actions éclatantes : il a prévalu, c'est le fruit de la victoire; et le nom des Gaulois pâlit chaque jour en s'enfonçant de plus en plus dans les vieux siècles. Mais sans être étranger, comme on l'a vu, à des souvenirs de courage, de succès et de gloire, ce nom nous rappelle plus spécialement encore, quand on s'interroge de bonne foi, des idées de candeur, de naïveté, de résignation, de justice; et cette seule impression est aussi puissante que tous les raisonnemens, pour montrer l'influence exercée par nos aïeux sur les autres peuples, dans un sens absolument contraire à la légèreté.

Qu'on se garde au surplus de croire que je sois prêt, en dernier résultat, à passer condamnation pour les peuples d'origine germanique, civilisés par nos ancêtres. On sait que la loyauté, la générosité, des mœurs hospita-

lières, un sens droit et juste, furent les qualités dominantes des Bourguignons. Les Francs, semblables aux Gaulois à beaucoup d'égards, se firent souvent remarquer par leur fidélité à leur parole, par un dévouement admirable pour leurs chefs, par une persévérance étonnante dans leurs entreprises. Il ne pouvait résulter un peuple frivole d'un si noble amalgame; et l'on n'est plus surpris de l'avoir vu si terrible dans les combats, si persévérant dans ses projets (*a*), si mesuré dans sa politique, si respectable dans la religion (*b*), la magistrature et les mœurs; si profond enfin et si grand dans les sciences, les lettres et les arts (*c*).

Grandeur de la nation française.

Le discours qui précède, l'a présenté déjà sous ces divers aspects; mais on sent le besoin, en revenant sur plusieurs traits qui n'ont été qu'indiqués, d'observer avec une nouvelle attention la marche qu'a suivie chez nous

---

(*a*) Discours, de la page 56 à la page 61.

(*b*) *Ibid.* de 75 à 84.

(*c*) *Ibid.* de 84 à 116.

l'esprit humain, et de considérer encore l'état des lettres, des sciences et des arts en France, dans leur rapport avec l'esprit, le caractère, les affections, les goûts et les mœurs de la nation. La croire légère et frivole, c'est lui supposer non-seulement moins de solidité dans le caractère, moins de sagesse et de raison dans sa conduite, mais aussi moins d'aptitude à la réflexion, et moins de suite et d'élévation dans les idées, qu'on n'en accorde à d'autres peuples. Cette opinion a été celle de plusieurs hommes illustres. Frédéric pensait ainsi de la nation française, dans le cours du dernier siècle; et si nous réussissons à la montrer aussi grande, aussi raisonnable, aussi profonde qu'on peut l'être, dans l'ordre moral et intellectuel, que va devenir le reproche qu'on lui fait, de légèreté, d'irréflexion, d'inconséquence? et qu'auront à répondre les partisans de cette accusation erronée?

I I.

Caractère des Sciences, des Lettres et des Arts, en France.

Il n'est point de nation, suivant Helvétius, où les hommes sans attention soient plus nombreux que dans la nôtre; et ce philosophe est cependant forcé de reconnaître que si l'on nous juge par nos ouvrages, ou nous sommes moins légers et moins frivoles qu'on ne le croit communément, ou l'esprit des auteurs est bien différent en France de celui de la nation (*a*).

Cette opinion est déjà favorable à la cause que je veux défendre; mais le moyen de croire que la légèreté d'une nation puisse ne pas se montrer dans la manière dont elle cultive, en général, les sciences, les lettres et les arts! Je conçois qu'un peuple frivole et léger ren-

---

(*a*) Helvétius: de l'Homme, t. 3.

ferme dans son sein des hommes qui ne le soient pas; mais ces personnages d'élite se tairaient chez un tel peuple, parce qu'ils y seraient méconnus ; au contraire , les hommes étourdis et superficiels y prétendraient, par de nombreuses productions, à l'estime, à la considération , à la gloire ; et alors point de vigueur, d'invention et de génie, dans les habitans de cette contrée ; peu de réflexion, de la profondeur nulle part. La frivole et triste médiocrité serait empreinte dans tous les ouvrages et sur tous les monumens.

Des Athéniens.

On nous oppose les Athéniens; et l'on demande quel peuple fut jamais plus léger, plus inconstant et plus mobile que les habitans de l'Attique ? Et cependant quel peuple s'éleva à un plus haut degré de perfection dans les sciences, les arts et les lettres ? Quel peuple eut de plus grands artistes, et surtout des philosophes et des moralistes plus profonds ?

Je pourrais répondre qu'à l'époque où les Athéniens parurent encourir le reproche de légèreté, ce défaut se fit sentir dans leurs

auteurs les plus illustres. Il semble même que Platon réussit dans les choses qui demandent plus d'imagination que de jugement, et qu'il préféra souvent la beauté de l'expression à la sagesse et à la solidité des systèmes. Mais je vais plus loin, et je doute que la légèreté imputée aux habitans de l'Attique ait été prouvée d'une manière invincible. La ville d'Athènes, il est vrai, fut souvent en proie aux factions; mais il était difficile qu'un état soumis aux fluctuations du gouvernement démocratique ne fût pas un grand foyer de mouvemens et d'intrigues; et de là, sans doute, la mobilité, reprochée avec quelque raison aux Athéniens, et toujours inséparable des constitutions populaires; de là cette ingratitude qu'ils montrèrent tant de fois envers leurs premiers citoyens, et qu'on a confondue mal à propos avec l'espèce de légèreté attribuée à la nation française.

La légèreté, telle que nous l'entendons, s'unit à la frivolité, à la passion des petites choses, à l'indifférence pour les grandes. Ce

n'est pas là le caractère du peuple d'Athènes, remuant et inquiet plus que frivole. Les esprits remuans comme les nôtres, disait Alcibiade, se conservent mieux par l'agitation que par le repos. On voit que cette inquiétude, indice d'une grande horreur pour la servitude, renforçait les âmes, loin de les affaiblir, et pouvait s'allier, chez le même peuple, aux conceptions les plus nobles et aux plus grandes pensées.

L'amour de la patrie, un goût constant pour la philosophie, la vertu et les beaux-arts, formaient les qualités distinctives de ce peuple. Les grands hommes y furent assez nombreux et comptèrent assez d'admirateurs pour nous faire croire que la nation leur ressemblait : la surface pouvait paraître agitée, la base restait toujours la même; et c'était du sein immuable de cette nation que sortaient les Socrate, les Epicure et une foule d'esprits supérieurs, toujours sûrs de trouver dans Athènes des hommes dignes de les entendre. Cette ville était leur habituel séjour : proscrits par une

faction, le peuple se hâtait de les absoudre. Quelques méchans firent périr Socrate ; les vrais Athéniens lui élevèrent une statue d'or, et la placèrent dans le sanctuaire des dieux.

Voilà ce que j'avais à dire du peuple d'Athènes ; mais c'est déjà beaucoup d'une nation à défendre, et quoi qu'il en puisse être des Athéniens, mon intention n'est pas d'entreprendre l'apologie d'un peuple qui, tout grand qu'il fut, ne paraît point comparable à une nation telle que la nôtre. Aucun homme de génie n'a dit des habitans de l'Attique, ce que Frédéric disait des Français, sur la prépondérance qu'ils devaient obtenir parmi les nations européennes ; et une grande expérience, malgré tous nos malheurs, a justifié le discernement de Frédéric. Il me suffira d'avoir ici démontré que l'exemple des Athéniens ne prouve rien contre nous, et que l'on peut juger du caractère et de l'esprit d'une nation par la manière dont elle cultive les lettres, les sciences et les arts.

Des sciences.

Cependant M. de Villers a prétendu, à l'é-

gard des sciences, que l'on trouverait difficilement dans leur genre de culture, des traces bien distinctes d'un caractère national. Les sciences naturelles, dit-il, se traitent à peu près de même partout. La démonstration du carré de l'hypothénuse est la même à Pékin, à Alexandrie, à Paris et à Londres.

Sans doute cette démonstration est partout la même; mais ne peut-on pas rencontrer plus de démonstrateurs et d'hommes attentifs dans une contrée que dans une autre? Une nation ne peut-elle pas avoir plus qu'une autre nation, la puissance d'attention, d'abstraction, de généralisation des idées? Et lorsque les sciences sont cultivées avec succès chez un peuple, n'est-il pas permis de croire que ce peuple fait des progrès dans l'exercice de la pensée, et qu'il n'a point l'insouciance et la légèreté qui naîtraient du peu d'étendue de son esprit, et d'un manque de profondeur?

Ce ne sont pas d'ailleurs les sciences en elles-mêmes, mais l'état des sciences, la direction qu'elles reçoivent, qu'il importait

d'examiner. Si nous n'avions fait usage de toutes les découvertes que pour varier les modes, multiplier les parfums, et savourer de vaines jouissances, on pourrait, malgré les savans qui figurent au milieu de nous, découvrir, dans cette application des choses sérieuses aux objets futiles, des indices de frivolité. Mais s'il a été prouvé qu'un grand nombre de Français, livrés, dans tous les temps, à l'étude des choses utiles, avaient appliqué leurs connaissances à l'agriculture, à la navigation, au commerce, au grand art de la guerre, je ne vois rien, dans la culture des sciences, qui m'annonce le caractère frivole de la nation.

Des beaux-arts, de la peinture, etc.

Le même raisonnement se rapporte aux beaux-arts; car c'est toujours l'intention, le sens utile et moral qu'il faut considérer. L'Italie prétend ici à la prééminence. Ses peintres surtout ont cru l'emporter sur les nôtres ; et il faut avouer qu'elle a des chefs-d'œuvre qu'il paraît difficile d'égaler. L'essentiel toutefois est de savoir si ses peintres nous sont supé-

rieurs par l'intention, par la pensée ; et je crois pouvoir en douter. Nous n'avons pas traité plus souvent que les Italiens, des sujets où la mollesse et la licence respirent. L'invention, la poésie, et la connaissance des passions, appartiennent à Lebrun. La noblesse et une manière vraiment religieuse et philosophique, signalent notre Poussin qui place, avec tant de bonheur, dans ses touchans paysages, des héros, des sages et des dieux. Et nos artistes d'aujourd'hui, quelques genres qu'ils embrassent, peintres, architectes, statuaires, tous donnent assez dans le grand, ce semble, pour être au-dessus du reproche de frivolité. Mais ce qui les distingue essentiellement, c'est l'ordonnance et la sagesse des compositions. Ils pourraient être plus brillans et plus hardis; ils craignent de paraître incorrects et bizarres; la raison et le goût, chez eux, dominent toujours : en peut-on dire autant de ceux qui nous accusent?

Que vois-je en parcourant l'Allemagne? une multitude de maisons bigarrées de diverses

couleurs, des édifices du douzième siècle, et les grossiers mannequins de quelques musées.

L'Allemagne, l'Angleterre.

L'Angleterre nous offre un aspect aussi peu satisfaisant. Quelques-unes de ses villes brillent, à la vérité, par l'agrément et l'esprit du patriotisme dont elles portent l'empreinte. Mais la mélancolie semble trop souvent y jeter un sombre voile sur les productions des artistes, comme un ciel nébuleux sur les beautés de la nature. Et serait-ce donc la sagesse, serait-ce l'absence de la légèreté, qui refroidirait le génie des arts dans ces contrées? Il m'est impossible de le croire. On n'est pas léger en France, pour avoir su, plus tôt qu'en Allemagne, préférer au genre gothique le style pur des Grecs; et la raison n'est pas plus dans la tristesse britannique, que la légèreté, dans l'élégance et la grâce qui nous distinguent.

L'Italie, sous ce point de vue, nous paraîtrait plus heureuse; elle nous fait admirer ses bas-reliefs, ses bronzes, ses colonnes, ses obélisques, ses temples. Et ces anciens trophées réveillent en nous de grands souvenirs; mais

nous avons aussi nos temples; et nous montrons en même temps, nos hôtels de ville (26), nos hôpitaux, nos places publiques, les quais, les ponts, les manufactures, et les observatoires qui font l'ornement de nos cités. On peut, sans encourir le blâme, admirer en Italie des colonnes et des bas reliefs : mais il est du moins prouvé que les Français savent, quand il le faut, considérer le côté utile et sérieux des choses, et que cet esprit est peu compatible avec la légèreté et la folie.

J'ai déjà dit ce que je pensais de l'engouement des Italiens pour l'art frivole de la musique. J'ajoute ici que notre musique religieuse (excepté dans les fêtes où nous voulons imiter trop servilement les virtuoses d'au-delà les monts) porte, quant à l'exécution, un caractère plus auguste que celle de nos voisins ; et que les Français s'étonneront toujours, malgré la frivolité qu'on leur impute, de voir un *soprano* se placer, dans le sanctuaire, à côté d'un prélat vénérable, élevé sur une estrade ; et d'entendre des musiciens ridicules moduler

De la musique.

d'une voix artificielle les cantiques de Sion.

Cette corde est délicate : il est difficile de la toucher sans exciter l'indignation de nos *dilettanti.* Que vous importe, nous disent-ils, que tel ou tel chante les louanges du Seigneur? l'essentiel n'est-il pas que les voix soient harmonieuses et touchantes? Quant à vous, ajoutent-ils, vous n'aimez, légers dans cet art comme dans tous les autres, que le bruit et l'étourdissement. Et voilà tout à coup nos dignes adversaires qui se pâment de bonheur, en discourant sur le chant, la mélodie, l'harmonie pure. Loin de moi la pensée de rompre une lance avec de si grands virtuoses. Je conçois que des hommes, passionnés pour la musique, accordent, à cet égard, quelque supériorité à nos rivaux. Mais s'il est vrai que nous soyons moins mélodieux que les peuples d'Italie, ne sommes-nous pas plus raisonnables qu'eux dans nos poésies chantées? et n'est-ce pas quelque chose de vouloir ainsi de la raison partout? Ces messieurs désirent en général que l'on commence par chanter, sans trop s'inquiéter du

sens des paroles auxquelles le chant s'applique : Eh bien ! qu'ils chantent, qu'ils modulent, qu'ils se livrent, tant qu'ils voudront, à leur verve pour le chant ; mais qu'ils nous permettent d'accorder la musique avec le bon sens, de mêler quelque réflexion au plaisir, et de douter même assez souvent qu'il puisse exister de la bonne musique sur des paroles insipides.

Plus on y fait attention, plus on voit en effet que c'est à l'insipidité des poëmes lyriques qu'il faut surtout attribuer la fadeur de la musique italienne. Ces défauts paraissent tenir à l'état d'abaissement où les Italiens furent trop long-temps réduits; ils composeront et chanteront mieux lorsqu'ils feront eux-mêmes des actions dignes d'être célébrées et chantées. Quoi qu'il en puisse être, je sais qu'ils nous accusent d'avoir *des oreilles de corne* pour la musique ; et je passerai volontiers condamnation avec eux, à ce sujet, s'ils veulent nous accorder beaucoup d'élévation dans les grandes circonstances de la vie, et des cœurs brûlans d'amour pour la gloire.

Des Chansons et des Romances.

Qu'on n'aille pas s'imaginer cependant que la dureté prétendue de nos organes nous rende tout-à-fait insensibles aux charmes de la mélodie. Peu de peuples nous ont surpassés dans les chansons guerrières, et surtout dans les chants d'amour. Que de chansons vives, animées, touchantes, où l'accord de l'air avec les paroles est si parfait, qu'il semble impossible de les désunir! Mais ce fait a peu de rapport avec le sujet qui nous occupe; j'en abandonne la discussion aux maîtres de l'art; et j'observe, en ce qui nous intéresse, que ces paroles et ces chants ont été répétés chez nous presque sans altération d'âge en âge : ce qui montre au moins en France, la permanence des premières impressions, et le charme qu'on y attache aux anciens souvenirs.

Si j'examine ensuite le fond de ces sortes de poésies, je vois d'autres nations y porter plus que nous l'emphase des grandes passions. Quelques peuples du Midi et plusieurs nations du Nord se croient, dans ce genre, moins frivoles et plus sublimes que nous; les uns

parce qu'ils y mettent plus de langueur et de mollesse; les autres, parce que leur imagination plus forte ou plus hardie, a quelque chose de dur, de cruel, en harmonie avec leurs tristes climats (*a*). Mais serait-on léger pour ne pas unir ainsi la férocité à la tendresse ? le serait-on encore pour être aussi peu touché de l'imagination extravagante (27) et des accens plaintifs de l'Espagnol (*b*), que des poésies langoureuses et insignifiantes des peuples d'Italie (*c*)? Y aurait-il enfin de la légèreté à ne pas applaudir au chant monotone (*d*), et aux sombres conceptions de quelques peuples de la Germanie (*e*)? Et l'Anglais

---

(*a*) *Nous nous sommes battus à coups d'épée! nous les avons coupées, ces têtes!* L'admirable début!

(*b*) *Dolet Hispanus.*

(*c*) On disait autrefois, *flet Italus.*

(*d*) On disait encore, *Germanus boat.*

(*e*) On vante beaucoup *Lénore*, cette fameuse romance de Bürger, *les mots vont vite! les mots vont vite!* C'est beau, mais c'est bien triste.

se montrerait-il plus sage et moins frivole, pour rappeler dans ses chansons, sans chaleur et sans grâce, la froideur des contrées hyperboréennes?

Les poésies erses ou galliques, dont les auteurs semblent avoir avec nos aïeux une commune origine, annoncent aussi (et pour cette raison sans doute) plus de sentiment, plus d'âme, plus d'élévation. Je rends volontiers les armes à la sensible Morna, à la douce Malvina, à la tendre Oïna. Il est pourtant malheureux que ces beautés soient affadies par les hivers; et que le poète, moins occupé de sa passion que des objets dont il est environné, nous force trop souvent d'admirer le disque nébuleux de la lune, et de parcourir les grèves désertes des tempêtes, avant de nous montrer les formes pâles et célestes de son amante. C'est trop de préliminaires pour tant d'amour: le Français est plus animé, plus ardent et plus vrai; la franchise, un tendre abandon, l'élan du cœur, dominent dans ses chants (*a*).

(*a*) Solus Gallus cantat.

Il embrasse tout dans ces sortes d'inspirations. Ses couplets gais et légers, lorsqu'ils doivent l'être, se prêtent avec une égale facilité aux accens de la douleur. C'est même là notre caractère distinctif, car la romance, qui nous rappelle à beaucoup d'égards le chant des Bardes, est essentiellement gauloise. Ce n'est pas que plusieurs de nos chansons, trop badines peut-être, ne doivent blesser les oreilles délicates; mais ces chansons, répétées dans quelques sociétés passagères, se chantent rarement dans les familles, dont les habitudes composent seules l'esprit et les mœurs des nations: et c'est là pourtant, c'est au sein des familles, c'est dans les plus douces réunions, qu'on soupirait autrefois ces romances pleines d'expression et de charme qui nous attendrissent encore. Qui ne se souvient de Mysis et Zara, d'Alix et Alexis? Qui ne s'est surpris, répétant presque sans y songer, et avec une douce émotion, la romance de la charmante Gabrielle? Un peuple frivole ne saurait chanter autre chose que l'oubli des

peines et l'ivresse du plaisir; et n'est-ce pas au contraire un fait remarquable que nos poésies chantées aient porté presque toujours (*a*) un caractère de mélancolie et de tendresse ?

« Je languis constamment, s'écriait un de » nos anciens poètes, je languis constamment, » jamais écouté, soupirant sans cesse. Je parais » gai, et j'ai la mort dans le cœur. Je ne chan- » terai plus; je m'éloignerai. Mais non, ma » constance touchera celle que je veux fuir. » Hélas! je ne connais l'amour que par les » inquiétudes qui m'agitent; mais je ne chan- » gerais pas ces tourmens pour tous les biens » que désirent les hommes. Amour! si tes » peines ont pour moi tant de charmes, que » dirai-je de tes plaisirs ?

» Que jamais je ne porte d'épervier, s'écrie » encore un des nôtres » (et voilà bien le Français avec sa loyauté, sa constance et ses anciens usages), « que jamais je ne porte d'épervier;

(*a*) Surtout au temps des Croisades, de Charles IX, Henri IV et Louis XV.

» que je ne chasse jamais, si depuis que vous » m'avez donné votre cœur, j'en aime une » autre : vous pouvez faire de moi le plus » heureux ou le plus malheureux des hommes, » sans pouvoir me faire changer ! »

Il s'en rencontrait plusieurs qu'aucun événement ne semblait d'abord affecter d'impressions durables, et dont l'humeur volage, disaient-ils eux-mêmes, n'admettait que de légers attachemens. « Les fées les avaient ainsi » constitués ». Mais ceux-là même, après avoir par dépit chanté l'inconstance, allaient désespérés affronter les hasards dans des expéditions lointaines, ou s'ensevelir à jamais dans des asiles solitaires.

Des Romans.

Ce sont ces amans malheureux, et nullement frivoles, ce semble, que l'on voit dans nos vieilles chroniques, et dans nos anciens romans, figurer avec leurs habits religieux, au milieu des forêts ou sur les roches désertes. Ce sont eux, comme nos preux chevaliers, qui répandent un charme inexprimable sur ces romans, si remarquables par la peinture des

passions nobles et fortes de nos pères.

Quand on ne connaît ces sortes de compositions que par les extraits qu'en ont donnés quelques érudits, on les trouve futiles, sans intérêt, sans couleur ; mais que l'on consulte les originaux, et l'on sera surpris de la force d'imagination et de la solidité des principes qu'ils nous présentent à chaque page. Une race d'hommes, encore barbare, s'y livre trop souvent à des mouvemens désordonnés de colère et de vengeance. Les combats sont fréquens, les trèves mal assurées ; quelques géans, quelques brigands, désolent les campagnes ; mais des actes de religion, de miséricorde ; un courage plus qu'humain, des traits d'une pureté vraiment admirable, sont opposés aux accès de fureur et de crime. Et nos Tristan (*a*), et nos Lancelot, paraissent enfin sur la scène

(*a*) On rapporte assez généralement aux onzième et douzième siècles l'origine de ces romans. Je la crois plus ancienne : ces vieux ouvrages ont été traduits plusieurs fois.

comme des demi-dieux, pour détruire les monstres et affranchir la terre.

Avec quelle voix terrible ils crient au méchant : « Ne veux-tu point renoncer à ton ini-
» quité, et, changeant de manière de vivre,
» faire enfin pénitence ! » Comme ces auteurs d'une postérité prétendue légère, s'élèvent cependant avec indignation contre ces *refroidis et nonchalans de gloire*, qui n'entreprennent rien de grand pour le bonheur des hommes ! quelles nobles entreprises ! quelles rencontres ! quels combats ! quelles victoires ! « Nos héros
» font élever une telle rumeur, que, parvenue
» à la moyenne région de l'air, Juno pensait
» être prise, au moyen de quoy pria les célestes
» l'oster de cette frayeur, n'apaisans cest inusité
» tumulte. »

On se moque aujourd'hui des géans, des délivrances, et de ce qu'on appelle la chevalerie errante ; on ne peut même supporter le breuvage d'amour, et les nobles chevaliers des montagnes. Pour moi, je l'avoue, j'aime ces fictions, et je ne puis penser sans quelque

émotion à la tour douloureuse et au château des pleurs. Nos romanciers exagèrent, je le sais; leurs héros sont trop gigantesques. Mais des hommes d'un si grand courage et d'une si haute stature, ne me semblent ni légers ni volages; et ils auraient paru déplacés, même dans nos romans, s'ils s'étaient trouvés en disproportion choquante avec les héros de notre histoire.

A ces hauts faits de chevalerie succédèrent, dans nos romans du second âge (*a*), des prodiges de constance et de délicatesse. Quelques beaux-esprits ne peuvent admirer aujourd'hui des héros constamment amoureux, des bergers toujours fidèles : ils sourient aux seuls noms d'Astrée, de Phillis, des langoureux Lycidas. Nos soupirs brûlans, nos bergères désolées, leur paraissent hors de la nature. Ils regardent avec dédain les bords enchantés du Lignon, ses nymphes aux cheveux épars, leurs harpes harmonieuses, et nos couronnes de roses.

(*a*) Les romans de d'Urfé et de quelques autres.

Les bons Français sont plus simples, ces images ont encore pour eux des charmes: elles annoncent que les plus nobles sentimens ont toujours été en honneur parmi nous, et combien nos pères étaient loin de cette humeur volage qu'on regarde cependant comme inhérente au caractère national.

Nos romans du dernier âge (*a*) conservent les mêmes couleurs. Ils sont supérieurs aux premiers, par le mouvement des passions et la peinture des mœurs. Les trahisons, les infidélités, les rivalités, s'y montrent avec les haines et les malheurs que ces passions traînent après elles; mais nous voyons à côté de ces ombres affligeantes, des exemples éclatans de vertu, d'amour, de persévérance dans les plus douces affections : serions-nous moins légers avec des créneaux, de hautes tours, des sorciers et des spectres ?

Mais quoi ! toujours de la galanterie ! toujours de l'amour ! n'y a-t-il pas de la frivolité

(*a*) Les ouvrages de Segrais, de madame de La Fayette, etc.

dans ces poursuites amoureuses dont s'occupent nos romanciers, et que plusieurs hommes ont en effet le malheur de considérer, comme une scène importante, dans le cours de leur fade existence! Cette objection a quelque chose de spécieux : mais ne sait-on pas que la galanterie joue de même un assez grand rôle dans les romans des autres peuples; que ce défaut tient au genre de composition en lui-même, beaucoup plus peut-être qu'au caractère national; et que nos meilleurs romans offrent d'ailleurs de plus grands intérêts, de plus belles pensées? des esprits vastes, des âmes élevées, de grands caractères, y ennoblissent l'action; et malgré la présence trop prolongée peut-être de la galanterie dans ces sortes d'ouvrages, la politique, la religion, de beaux projets d'ambition et de fortune, leur donnent souvent une couleur noble et sévère : voit-on là, je le demande, quelque indice qui décèle un peuple léger?

Les Anglais vantent leur Clarisse; et les Allemands, Werther. Mais comment préférer

les romans anglais en général, à notre Héloïse, à Mathilde, et surtout à la princesse de Clèves? Comment supporter un roman aussi affligeant que celui de Werther, qui, montrant au lecteur l'empire irrésistible d'une passion sans frein, doit propager la folie du suicide au lieu de la guérir? et n'y a-t-il pas, sous ce point de vue, beaucoup d'inconsidération dans cette composition imaginaire?

J'aime Clarisse : ce roman prouve que la vertu n'est pas un vain nom, que le crime n'est pas impuni, même dans ce monde. Cette composition a quelque chose de pur, d'élevé et de vraiment religieux, dont mon âme est touchée. Mais on a senti ces beautés en France, comme sur les bords de la Tamise; et si quelque chose a pu déplaire aux lecteurs français, c'est l'infamie des moyens employés par Lovelace pour avilir une personne digne des hommages de la terre. Ce n'est pas là comme les Français cultivent l'amour. Aussi n'est ce point à Paris que Richardson a pris son modèle, mais à Londres. Le Séducteur en France eût été plus pas-

sionné, de meilleure foi, moins coupable.

De la constance en amour.

On m'arrête cependant ici ; et l'on prétend que la plupart des autres peuples sont plus fidèles et plus sincères que nous dans leurs affections. Le Français, si l'on en croyait nos adversaires, serait léger, inconstant, perfide même. Il s'attacherait aux femmes pour les séduire, triompher d'elles et les abandonner (*a*) ; le reproche est sanglant, cruel. Je voudrais bien qu'on me nommât ces nations supérieures à la nôtre en loyauté et en fidélité ! Serait-ce la nation anglaise ? je ne veux point l'accuser : il existe de grandes âmes en Angleterre : tout s'y traite sérieusement, et l'amour comme tout le reste. Mais les vapeurs du spléen s'accordent mieux que notre gaîté avec la perfidie. Un Anglais, à la Barbade, pouvait vendre sa maîtresse ; cette affreuse idée ne fût jamais entrée dans le cœur d'un Français.

Il me serait facile, en étudiant ainsi les principales nations de l'Europe, de prouver que

(*a*) *Voyez* l'opinion de madame de Staël, dans son ouvrage sur l'Allemagne.

les brouilleries, les séparations, sont plus communes en Allemagne qu'en France; et que les idées romanesques, les erreurs de l'imagination, y jettent sur les plus doux sentimens une incertitude que les Français ne connurent jamais.

Je passerais rapidement sur l'Espagne et sur l'Italie, où l'amour est une passion purement sensuelle; et je reviendrais à notre chère patrie. Là, je verrais ces Français, qu'on accuse de porter l'inconstance jusqu'à la dérision, préférer cependant les dons de l'âme aux qualités que le temps efface, et s'attacher beaucoup moins à la beauté dont la fleur passe si vite, qu'à l'esprit et à la grâce qui vivent toujours. Je demanderais alors si ce peuple, loin d'être inconstant et déloyal dans ses amours, ne doit pas tenir plus que tous les autres à la foi jurée; et si l'on peut enfin s'étonner que ce mélange de loyauté, de constance et de délicatesse, ait donné à nos ouvrages d'imagination tant de pureté, d'élévation et de charmes?

Les mêmes sentimens, les mêmes inspira- De l'Art dramatique.

tions, se montrent sur nos théâtres ; et s'il est vrai, comme l'a dit un de nos sages, que la scène soit un tableau des passions humaines, dont l'original est dans nos cœurs, tout ne va-t-il pas justifier ici les Français du reproche qu'on leur adresse ?

Où pourrais-je en effet apercevoir des indices de légèreté, quand je trouve de toutes parts un sens exquis, une justesse d'esprit, et une soumission aux règles du goût le plus sévère, qui font de la nation française, sur ses théâtres, comme partout ailleurs, une nation éminemment raisonnable et classique ?

La Comédie. Est-il un théâtre au monde où l'on ait porté à un plus haut degré que sur le nôtre les convenances de situation, et la connaissance du cœur humain ? N'est-ce pas là, et dans la haute comédie surtout, que l'on peut admirer le jeu, le progrès, le choc des passions ; et ces nuances à la fois délicates et fortes, et ces expositions de caractères et de mœurs, qui nous révèlent, à chaque instant, dans les auteurs

français, des qualités contraires à la légèreté ?

On nous a reproché, et non sans quelques motifs peut-être, de trop sacrifier, sur la scène comme dans nos romans, aux intrigues d'amour ; mais cet aimable penchant, suite naturelle d'un heureux caractère, cette disposition à la tendresse qu'on a vue nous occuper si dignement après la gloire ; cette passion enfin, cette galanterie, qui essaie aussi de se montrer sur toutes les scènes de l'Europe, ne s'offre nulle part sous des dehors plus décens que sur nos théâtres; et elle n'y paraît pas seule : l'orgueil, l'avarice, l'affreuse hypocrisie, tous les défauts, tous les vices, s'y présentent encore sous les plus vives couleurs ; et ces énergiques peintures sont-elles bien d'accord avec les goûts et les affections d'un peuple qui ne serait qu'aimable, galant et frivole ?

Trivialité d'un théâtre.

Mais comment alors, s'écrie-t-on, comment concilier tant de force dans les idées, et surtout un tel sentiment des bienséances, avec la trivialité d'un de nos théâtres où l'on retrouve des

traces déplorables de la bassesse de mœurs, contractée par les nations dans les siècles barbares ? Et que penser, en effet, que dire des malheureuses allusions, des grossières équivoques, applaudies trop souvent sur cette scène platement burlesque, capable de nous déshonorer aux yeux des étrangers ? Récemment encore un auteur allemand s'indignait de ce qu'il voulait bien appeler notre inconséquence : « Les Français, disait-il, prétendent que les pièces allemandes sont contraires » au bon goût et à la nature ; et le théâtre où » l'un et l'autre sont le plus outragés, est situé » à Paris, au centre de la capitale ; il attire » tous les jours une foule immense ; gâte l'esprit et les mœurs de ses habitans ; les familiarise avec des jeux de mots dégoûtans » de platitude, et corrompt la langue nationale ».

Voilà sans doute une assez forte objection ! Mais l'auteur allemand ne nous juge-t-il pas lui-même avec légèreté ? ne devait-il pas avouer d'abord que les habitués de ce genre

de spectacle sont incapables de donner une juste idée de l'esprit de la nation? Et pouvait-il ignorer encore que le jeune homme, le courtisan, l'homme sans éducation, qui va sourire quelquefois à ces misérables facéties, ne saurait lui-même les supporter sur nos premiers théâtres; et qu'enfin ces fautes, ces écarts, tout répréhensibles qu'ils peuvent être, n'ont jamais altéré, parmi nous, la pureté du goût et le sentiment du beau qui dominent dans nos grands ouvrages?

La justice exigeait qu'il examinât s'il en était de même des autres nations; si elles savaient, comme nous, séparer ce que la raison regarde comme incompatible; si les grandes compositions allemandes, italiennes, anglaises, n'étaient pas déshonorées trop souvent par le mélange du trivial et du sublime; et si ces incohérences, ces tristes bigarrures, qui ne sont pas tolérées parmi nous, et qu'on admet chez les autres peuples, ne nous donnaient pas quelques droits de nous prévaloir du mérite de notre scène.

Du penchant à la plaisanterie.

Mais cette perfection même de l'art dramatique en France, cette pureté de goût, ce sentiment admirable des convenances, on en fait encore l'objet d'un reproche. Naguère on blâmait le ton burlesque de quelques-unes de nos productions ; et voilà que l'on tire de notre aversion pour les choses disparates, et de l'habitude même où nous sommes de ne pas allier, sur nos premiers théâtres, le bouffon au sérieux, une induction affligeante pour le caractère national. Le grave et le burlesque existent simultanément dans la nature : pourquoi, nous dit-on, ne pas les réunir dans vos grandes pièces ? C'est un art tout comme un autre de savoir mêler les aventures bouffonnes aux événemens touchans : votre nation l'ignore, et n'exige peut-être une dignité si soutenue dans ses grandes compositions, que parce qu'elle se sent trop portée, par la légèreté de son caractère, à la plaisanterie (*a*), et qu'elle craindrait d'y donner

---

(*a*) Madame de Staël paraît partager cette opinion, dans son ouvrage sur l'Allemagne.

lieu, par la moindre facétie, dans la situation la plus attendrissante.

Faible accusation! opinion tout-à-fait erronée! Les Français, considérant l'art dramatique comme tous les arts d'imitation, ne peuvent y supporter ce qui s'écarte du ton pur et harmonieux qui en fait le charme. Ils admettent donc le genre burlesque dans les choses qui en sont susceptibles; mais ils le repoussent sans pitié de leur grande scène, et ne souffriront jamais que d'ignobles caricatures déshonorent les conceptions du génie.

Des Opéras et des Mélodrames.

Tout dépend ainsi de l'ordre d'idées dans lequel ils se placent. Mais ce qui prouve que la plaisanterie n'a pas en France les funestes effets qu'on imagine, c'est un grand nombre d'opéras (*a*) qui, pour réunir le vulgaire au sublime, n'en produisent pas sur les esprits une impression moins vive; et c'est encore l'indulgence que nous montrons pour quelques mélodrames, joués sur nos derniers théâ-

(*a*) Félix, le Déserteur, et plusieurs autres.

tres, genre de pièces d'origine germanique, absolument informes et bizarres, où le facétieux s'unit au larmoyant, sans trop égayer le front des spectateurs.

Nous n'en sommes pas moins choqués pour cela des exagérations et des invraisemblances dont ces pièces abondent; et si le mélodrame lui-même trouve grâce devant nous, c'est qu'il n'est pas dépourvu de noblesse et d'élévation, qu'il admet des héros, de belles actions, de grands désastres : nous le plaçons toutefois à l'écart, nous l'isolons : c'est un tableau où de grandes intentions se font quelquefois sentir, dont nous connaissons les défauts, et auquel nous accordons le degré d'estime que le bon sens permet.

Mais quand on vient nous vanter outre mesure ce prétendu genre romantique et chevaleresque, plus fécond que le nôtre en émotions fortes, n'avons-nous pas quelque raison de préférer à ces conceptions bizarres nos Alceste, nos Tartuffe, nos Philinte; et d'oser prétendre encore qu'il n'est pas un beau sen-

timent, une noble idée, un grand effet qui n'ait, sans aucun alliage impur, trouvé sa place sur notre scène tragique? La terreur religieuse, la plus profonde des impressions dont l'homme soit susceptible, est empreinte dans Athalie, Iphigénie, Œdipe, Polieucte, comme dans les chefs-d'œuvre de Sophocle et d'Euripide. Nous applaudissons à la grandeur d'âme d'Emilie, à la délibération d'Auguste, de Cinna, de Maxime. L'amour d'Hippolyte pour Aricie n'est pas exempt à nos yeux d'un peu de fadeur peut-être; mais le remords de Phèdre, les beaux caractères d'Andromaque, de Mérope et de Monime, la vertu de Bayard, la générosité du Cid, sont pour nous une source intarissable d'admiration et de bonheur. On sait quel enthousiasme le Cid excita dans les cœurs français, en dépit des envieux et du fameux Cardinal. Toute la France, dit Balzac, voulut entrer en cause avec Corneille : elle prit de même parti pour la tragédie des Horaces, accusés, selon Corneille lui-même, par les Duumvirs, et absous par le peuple. Ne sont-ce

La tragédie.

pas là d'assez nobles traits ? Peut-on la soupçonner d'afféterie, de légèreté, de faiblesse, la nation qui se montre assez sensible à de pareilles scènes, pour faire ainsi cause commune avec ses hommes de génie? Et si, comme on n'en peut douter, l'état de nos théâtres prouve quelque chose, n'est-ce pas toujours un amour du bon et du beau, infiniment honorable pour notre caractère ; une grande élévation dans la pensée, et surtout un besoin impérieux de raison, bien opposé à l'esprit de frivolité qu'on nous suppose?

Profondeur des impressions.

J'ai décidément cherché une nation qui, pour la force des émotions et l'intérêt de la scène, parût l'emporter sur la nôtre; et soudain l'Espagne m'a vanté ses imbroglios et ses intrigues; l'Italie, sa scène disparate; l'Angleterre, Shakespeare, avec ses apparitions, ses fantômes; l'Allemagne, les brigands, les tribunaux secrets, les supplices de Scyller; et cette longue suite d'assassinats, d'infanticides, *le dies iræ*, et toutes les horreurs vraiment dia-

boliques de Gœthe. Mais ces compositions, tout admirables qu'elles paraissent à nos détracteurs, ne prouvent qu'un fait, suivant nous; c'est que la plupart des nations rivales, malgré leur prétention à l'originalité comme à la profondeur, ne sont pas encore sorties de l'esprit et des mœurs du moyen âge. Il leur faut de grandes secousses: des crimes affreux, d'épouvantables catastrophes, ont seuls le droit de les émouvoir; les Français plus mûrs et plus sages, tendent sans efforts au grand et au vrai. Et qu'il y a loin encore d'un tel résultat au défaut de vigueur, de génie, à la légèreté enfin, et à l'insouciance imputée à la nation française!

En est-ce assez cependant pour la justifier? Non, sans doute : je sais qu'on a, sur des matières plus sérieuses, de nouveaux reproches à lui faire, et qu'on espère l'accabler en attaquant ses systèmes religieux et philosophiques. L'horizon semble ici s'obscurcir : les accusations deviennent plus graves : elles nous pressent de toutes parts; poursuivons.

III.

De la Philosophie, de la Religion et des Mœurs.

On a reproché à la nation française de traiter légèrement les objets les plus respectables et les plus sacrés. Cette accusation qui porte sur l'état de la morale, de la religion et de la philosophie, parmi nous, est l'offense la plus grave dont on ait voulu nous flétrir. Il en résulterait, si elle était méritée, que la légèreté, en France, se mêlerait à la religion pour la détruire, et à la philosophie pour en faire une réunion de systèmes superficiels et sans conscience, ennemis des mœurs et de la société.

Ces préventions paraissent fondées sur le peu d'aptitude qu'on nous a supposé pour les idées abstraites et profondes (28). Nous attacherions, selon nos détracteurs, plus de prix à la forme qu'au fond des choses, à la parole qu'à la réalité, aux ornemens qu'à la solidité de l'édifice. Plus sensibles à l'impression des objets extérieurs qu'à la voix éternelle de la conscience,

plus occupés des sensations que des idées, on nous verrait peu souvent nous replier sur nous-mêmes, savourer les plaisirs de l'âme, et nous interroger sur la grandeur de nos destinées.

Il n'en serait pas de même d'une nation voisine qui se refuserait au monde extérieur, autant que possible, et dont les penseurs d'élite, si nous en croyons ses admirateurs, s'attacheraient plus au mouvement de la pensée qu'à l'agitation de la vie active. « L'univers appar- » tiendrait à cette nation; mais le monde serait » quelquefois perdu pour elle (*a*). »

Philosophie francaise, fondée sur l'expérience.

La nation qu'on oppose à la nôtre, est la nation germanique; et cette opinion d'un écrivain estimable nous a rappelé ce mot ingénieux : « Qu'on n'a plus rien à faire en Alle- » magne, quand on ne s'y occupe pas de l'uni- » vers (*b*) ». Mais est-il bien vrai que les Français ne puissent saisir que le monde visible, et qu'ils soient insensibles aux beautés ineffa-

---

(*a*) Ancillon : Mélange de littérature et de philosophie.

(*b*) Ce mot est de madame de Staël.

bles de la pensée, au bonheur de cette vie intellectuelle que l'on dit faire les délices des sages au-delà du Rhin ? J'avais cherché, avant de connaître l'ouvrage de madame de Staël sur l'Allemagne, quelle pouvait être la cause de cette prévention établie contre nous; je l'avais trouvée (et cet ouvrage n'a fait que confirmer mon opinion) dans la disposition qu'on nous connaît à considérer l'expérience comme la base de tous nos raisonnemens, et dans l'aversion que nous aurions toujours montrée pour une espèce de philosophie qui combine des théories avant d'étudier les faits (*a*), et qu'on pourrait appeler, en style tudesque, purement aérienne et nébuleuse. Ceux qui la cultivent, cependant, aussi convaincus de la solidité de leur système, qu'ils le sont de notre frivolité, nous accusent, à cette occasion, de repousser légèrement et avec une ignorante partialité,

---

(*a*) Les Allemands descendent de la théorie à l'expérience, tandis que les Français remontent de l'expérience à la théorie. *Madame de Staël.*

toute lumière venant du dehors (*a*). Mais cette lumière n'est autre chose que celle qu'ils nous présentent, et l'on conçoit déjà toute la fragilité du reproche qu'ils nous adressent. Serait-ce, en effet, montrer de la légèreté, de la partialité, de l'ignorance, que d'ouvrir les yeux sur les phénomènes qui se passent autour de nous, de compter l'expérience et nos sens pour quelque chose, et d'éprouver quelque répugnance à donner facilement accès aux pensées exotiques ? Hélas ! tant d'incertitude accompagne souvent les plus brillantes pensées, tant de vague se mêle aux plus savantes doctrines, qu'il y aura toujours de la sagesse à se prêter difficilement aux innovations, et beaucoup de légèreté à les admettre sans les avoir méditées !

Circonspection.

Les Français disaient : « Nous sommes heu-
» reux, notre agriculture est florissante, le
» commerce s'étend, la population augmente;
» l'économie publique a fait, parmi nous, des
» progrès incontestables. Le gouvernement est

(*a*) M. de Villers : Philosophie de Kant.

» doux, modéré : la langue française se parle
» partout; notre littérature est la première de
» l'Europe : que nous faut-il de plus ?

» Quelques penseurs reproduisent aujour-
» d'hui, chez d'autres nations, des systèmes
» dont les Grecs (*a*), il y a deux mille ans, ont
» posé les bases, et que nos Descartes, nos Mal-
» lebranche et plusieurs autres de nos pre-
» miers maîtres, enseignèrent avec gloire.
» Les conceptions de nos voisins paraissent
» grandes et sublimes : elles peuvent l'être en
» effet. Mais ne vaut-il pas mieux étudier, chez
» nos écrivains et dans un bel ordre, une partie
» des grandes choses que les auteurs étrangers
» nous présentent lourdement, sans clarté, sans
» grâces, et sur lesquelles ils ne sont pas eux-
» mêmes d'accord ?

» Lorsque la lumière, qui commence à éclai-
» rer les autres peuples, brillera d'un éclat plus
» pur, nous discuterons de nouveau leurs opi-
» nions, et nous les admettrons, si elles sont

(*a*) Entre autres Platon, Pyrrhon, Sextus Empyricus.

» aussi solides qu'on l'annonce ; qu'il nous soit » permis jusque-là de discuter des systèmes » plus lumineux, et d'une utilité plus directe » pour le genre humain ».

Telle fut, vers le milieu du dernier siècle, la pensée dominante des Français ; et ce qui arrivait alors chez plusieurs nations, ne nous a-t-il pas justifiés ? Ici, des visionnaires rêvaient le bonheur de l'espèce humaine, ajourné à quelques centaines de mille ans, et sacrifiaient la réalité du présent à l'espérance d'un obscur avenir. Là, de profonds physiologistes, raisonnant à perte de vue sur les *organes immédiats de l'âme pensante*, nous conduisaient déjà, sans scrupule, à la nécessité, ou, pour parler comme eux, à l'*irrésistibilité* (*a*) des actions humaines, tandis qu'un comte de Zinzendorff, s'érigeant en réformateur, fondait la secte des hernutes à Bersterdorf.

Erreurs, obscurités.

Le comte de Zinzendorff.

(*a*) Expression mal sonnante de M. le docteur Gall, et déjà employée en Allemagne dans le cours du dernier siècle.

Ce philosophe, que je nomme uniquement ici pour donner une idée de la morale qui s'est rattachée plus d'une fois à ces hautes prétentions philosophiques; ce grand raisonneur, ce fondateur d'un nouveau système, qui prononçait de longs discours sur la vertu, n'en fut pas moins accusé d'autoriser la licence des mœurs, sous prétexte de rétablir ce qu'il appelait des vérités primitives; et nos voisins, malgré l'opinion des plus sages d'entre eux, et les édits de plusieurs princes, s'occupèrent avec intérêt de cet imprudent novateur, lorsque les Français, méprisant ses folies, se tournaient vers les Rousseau, les Buffon, les Voltaire et les Montesquieu. On peut reprocher des erreurs à ces philosophes; mais dut-on jamais les comparer aux visions du comte de Zinzendorff (*a*)?

(*a*) *Voyez* l'Essai sur les erreurs et les superstitions, par Castilhon. Francfort, 1766. Tous les écrivains ne parlent pas ainsi du comte de Zinzendorff; et chacun, à cet égard, peut avoir son sentiment particulier. Je regrette cependant que madame de Staël elle-

Les mêmes peuples se sont occupés depuis, et avec succès, de *rationalisme*, de *philosophie pure;* avant d'affirmer quelque chose sur Dieu, sur notre immortalité, ils se croient obligés de remonter plus haut que nous, de raisonner *à priori*, sur nos facultés intellectuelles, sur l'origine de nos connaissances, « sur les élémens » dont elles se composent, et sur leurs rapports » avec les objets (*a*). Ce sont, pour expliquer ces rapports et ces perceptions, des disputes éternelles entre les philosophes qui admettent deux principes, moi et tout ce qui m'entoure; et ceux qui prétendent que *moi et la nature* ne

---

même, dans son tableau de l'Allemagne, n'ait pas fait assez sentir les dangers attachés à l'esprit d'innovation chez nos voisins; mais comment, sans partager toujours les opinions de cette dame, ne pas reconnaître la beauté et l'élévation habituelle de ses pensées? En agir autrement, ce serait, pour me servir d'un mot qu'elle applique à des auteurs qui ne la valent certainement pas, diminuer notre patrimoine et nos titres de gloire.

(*a*) M. de Villers, Exposition de la doctrine de Kant.

Kant. forment qu'un seul et même être. Kant reconnaît d'abord les deux principes, moi et ce qui n'est pas moi, *mon âme et la nature extérieure* (*a*); mais voilà tout à coup l'auteur de l'idéalisme, transcendant, Fichte, modifiant, émondant le système de Kant : « Tout ce qui n'est pas moi, » dit-il, est l'antithèse naturelle et nécessaire » du moi, et l'accompagne comme l'ombre ac» compagne le corps ». Ainsi l'objet n'est rien, c'est l'ombre; le sujet, le moi, est tout : ma pensée est la substance unique; c'est elle qui produit tout ce que je vois (*b*).

Fichte.

Schelling. Ah ! ne le croyez point, s'écrie Schelling, Fichte lui-même se trompe : sa philosophie, profonde en apparence, n'est encore que superficielle. Le sujet, le *moi*, n'est pas; je ne connais que l'existence absolue, Dieu; votre pensée individuelle, votre moi individuel, ne sont rien. « Dieu, comme unité parfaite, doit

---

(*a*) Madame de Staël, 3e vol. de son ouvrage sur l'Allemagne.

(*b*) Ancillon : Mélange de philosophie.

» se manifester, et ne peut se manifester en » lui-même : il ne peut donc pas se manifester » ou se révéler comme unité ; il faut donc né- » cessairement qu'il soit lui-même et un autre » que lui-même. C'est une espèce de lien ma- » gique qui l'unit, lui et un autre (*a*) ».

O profondeur ! abîme ! vain orgueil ! nous voilà tombés dans le spinosisme ! Que m'importe que l'âme ou la matière soit la substance unique, si ma pensée, si mon souvenir, si le sentiment du *moi* n'existe plus ? Et le villageois qui plante un chêne, l'économiste honnête homme, un administrateur comme Turgot, pourraient être, dans l'ordre de l'utilité, au-dessous de ces rêveurs sublimes ! Et nous serions tous inconséquens, légers, sans idées universelles et sans morale, pour ne point admettre ces vains et dangereux systèmes (*b*) !

(*a*) Ancillon : Mélange de Philosophie.

(*b*) Loin de moi l'intention de rabaisser des savans respectables dont les travaux mieux dirigés pourront un jour éclairer le monde. M. de Villers place les Allemands

Ah ! sans doute, l'accusation dirigée contre nous tombe ici d'elle-même ; car ce ne peut être que par raison et bon sens, et nullement par irréflexion, par faiblesse, que nous rejetions une telle philosophie. D'où nous viendrait d'ailleurs cette incapacité, ce défaut d'aptitude ? Ne sait-on pas que les Français ont produit, dans tous les temps et dans tous les genres, des hommes supérieurs, et que, sous le point de vue philosophique, comme sous tous les autres, ils n'ont rien à envier aux autres nations ? Nos aïeux (et c'est un fait reconnu par nos adversaires (*a*)) ont été les plus grands dialecticiens que la scolastique ait produits : la dispute sur les universaux et sur les nominaux, les querelles sur le libre arbitre, sur la grâce, sur les attributs de la Divinité, ont été portées en France aussi haut que l'esprit humain puisse s'élever. Pourrions-nous rejeter au-

Les Français grands dialecticiens.

---

et les Français sur deux sommets séparés par un abîme. Il est beau d'être placé sur l'un des sommets.

(*a*) Je ne fais à peu près que citer ici M. de Villers.

jourd'hui par impuissance, ce que nous avons approfondi d'une manière étonnante, il y a plusieurs siècles ?

Ce n'est pas que nous ne soyons tombés alors dans l'obscurité, et que nous n'ayons marché trop religieusement sur la trace des Grecs. Mais notre vénération pour les anciens annonçait un peuple classique, sage, circonspect, qui craignait de s'égarer; et cette marche servile ne dura pas même long-temps : elle ne convenait pas à l'indépendance du génie français. Nos philosophes (*a*) se firent jour à travers les ténèbres; un doute raisonné succéda bientôt à la scolastique.

On alla trop loin encore : ce fut là presque toujours le sort de la faible humanité; mais Descartes parut, l'équilibre fut rétabli; une philosophie aussi sage qu'élevée remplaça les anciens systèmes, et les Français obtinrent encore la palme.

Cependant tout va bien jusqu'au dix-hui-

(*a*) Entre autres, Montaigne, Charron.

Philosophie française au dix-huitième siècle.

tième siècle; mais alors, dit-on, la scène change. « On ne voit plus, parmi nous, qu'une tendance » universelle vers les formes aimables et gra- » cieuses; toutes nos forces intellectuelles se » dirigent vers le bel esprit. La philosophie est » universellement négligée; nous n'avons plus » qu'une métaphysique légère, facile à saisir, » et qui n'exige pas une grande contention » d'esprit (*a*). Accoutumés enfin à ne voir que » des phénomènes matériels autour d'eux, nos » philosophes et nos savans n'estiment plus les » sciences qu'autant qu'elles offrent un but » matériel et profitable, un résultat usuel, im- » médiat et sensible ».

Des sciences positives.

Ces accusations semblent assez graves; mais n'ont-elles pas d'abord entre elles quelque chose d'incompatible? Rien de plus futile que le bel esprit; rien de moins important que ces formes aimables et séduisantes dont on nous gratifie.

(*a*) M. de Villers : Exposition de la doctrine de Kant. C'est encore l'opinion de madame de Staël, dans son ouvrage sur l'Allemagne.

Mais en est-il ainsi de l'étude des sciences usuelles et positives? Ces sciences même n'ont-elles aucun rapport avec la morale? Doit-on parler avec dédain de la géométrie, de l'astronomie, de la chimie, de l'économie publique, de tout ce qui peut étendre le domaine de l'homme, agrandir sa pensée, rendre sa vie plus commode, plus douce, plus heureuse? Et peut-on concevoir que les Français aient uni un zèle infatigable pour ces sortes d'études, aux petits succès de coterie, à l'amour des bagatelles? L'homme frivole, doué d'une lueur d'imagination, peut, avec un sens assez étroit, obtenir des succès éphémères dans un cercle; on n'y voit aucun danger : il faut bien que les sots eux-mêmes aient, chez toutes les nations, leur portion de bonheur. Mais ce qui est grand et vraiment utile, ne paraît point à la portée de ces hommes-là. On a beau me dire que la nature humaine sait allier des qualités contraires; j'admets qu'une imagination vive, enjouée et ardente, puisse s'appliquer avec succès à l'étude des sciences sérieuses : mais qu'il existe

quelques rapprochemens possibles entre l'application qu'elles exigent, et la légèreté, l'insouciance, la frivolité, qui négligent tout, effleurent tout, affadissent tout, ce sont de ces propositions auxquelles il est impossible de souscrire; et je ne concevrai jamais que la sottise et la futilité aient formé le fond de notre caractère national, lorsque les esprits suivaient, en France, une direction généralement utile.

Du reproche d'athéisme et de matérialisme.

Il faudrait, pour donner quelque poids à ces accusations, que l'étude des choses matérielles et positives, en nous fixant dans le cercle de l'intérêt personnel et purement terrestre, nous eût empêché de tourner nos regards vers les cieux, et d'unir les contemplations religieuses à la philosophie dite *de la nature.* On pourrait, dans cette hypothèse, prétendre, avec quelque raison, qu'il y avait une sorte de légèreté à s'arrêter ainsi à la surface des choses, sans étudier celles qu'il nous importe le plus de connaître. C'est là, sans doute, le véritable sens de l'accusation : aussi a-t-on prétendu que tout ce qui était au-delà des bornes du monde

visible, avait été absolument négligé en France. Les sensations, suivant nos détracteurs, y furent considérées comme le mobile de toutes nos idées. On ne vit plus que matière, décomposition et recomposition des corps organisés, sans rien supposer au-delà. Et ce matérialisme, l'un des indices de notre frivolité (*a*), aurait exercé la plus fâcheuse influence sur la philosophie et sur les mœurs. Nous n'aurions plus adopté dans notre conduite et tous nos systèmes « que la morale des passions et la métaphysique » des sens ».

Mais je nie d'abord que cette désolante doctrine ait été la conséquence naturelle de nos principes. Locke et Bacon, qui appartiennent, comme anglais, beaucoup plus à la philosophie du Nord qu'à la nôtre, ont donné cours (et même d'une manière trop absolue) au système d'Aristote sur la formation des idées ; et une métaphysique, ennemie des affections

---

(*a*) Opinion de madame de Staël, et de M. de Villers.

morales et religieuses, n'entra jamais dans la pensée de Bacon et de Locke. Quelques-uns de nos raisonneurs, en voulant aussi tout expliquer par les sensations, allèrent jusqu'à rejeter l'instinct moral et toutes nos dispositions innées. Mais je m'adresse ici à tout homme non prévenu ; je le prie de me dire si la direction, donnée en France à l'esprit philosophique, dut nous empêcher nécessairement de découvrir, au fond du cœur de l'homme, la puissance éternelle de la conscience, cette empreinte ineffaçable de sa céleste origine ; et si l'on peut croire que les Français n'aient admis que la matière, dans leur philosophie, pour n'avoir pas fait, dans tous leurs raisonnemens, abstraction complète du monde sensible.

Que la sensation influe sur nos idées, c'est une vérité qu'il paraît difficile de méconnaître ; que la perfection et le jeu de nos organes facilitent l'action de l'intelligence, c'est encore un fait incontestable ; mais que la pensée soit le résultat unique de la sensation, une sensation transformée, sans le concours d'un prin-

cipe intérieur, séparé de la sensation, voilà sans doute ce qu'un esprit juste n'admit jamais en France plus qu'ailleurs. Le gland renferme dans son sein le germe de l'arbre qui doit élever sa tête vers les cieux, et couvrir la terre de son ombre. Les élémens qui viennent se combiner avec sa substance, concourent à ses développemens; mais le type, les premiers élémens du chêne, sont cachés dans sa semence : ce n'est pas une simple faculté, c'est un être réel, une puissance positive. Pourquoi n'en serait-il pas de même, dans l'homme, des notions primitives de Dieu, du temps, de l'espace, de l'idée de l'infini et du sentiment du juste? J'aime à croire, quant à moi, que l'exercice de ces pensées n'a pas toujours besoin d'être provoqué par les objets extérieurs; mais quelle que soit l'opinion adoptée à cet égard, ces grandes conceptions n'en sont pas moins des qualités inhérentes à la nature humaine : elles font partie de notre être; elles nous appartiennent en propre. Rien d'irréfléchi ne dépare un tel système : il n'at-

taque en aucune manière la liberté de nos actions, l'existence de l'Éternel, et la conviction de notre immortalité.

Dira-t-on qu'effectivement le matérialisme et l'athéisme n'étaient pas les conséquences nécessaires de nos principes; mais que ce sont là cependant les inductions que la légèreté, le défaut de réflexion, en a fait tirer à nos philosophes; et qu'il ne suffit pas de dire ce qu'on avait à faire pour être conséquent, mais qu'il faut montrer encore ce qu'on a fait?

Je répondrai que Condillac lui-même, celui qui a le plus rapporté la pensée à nos sensations, a reconnu que Dieu, en nous créant avec tels besoins, telles facultés, est notre seul législateur; que d'autres philosophes du même rang n'ont point fermé les yeux sur les difficultés qui s'opposent à la parfaite analyse de nos facultés intellectuelles et morales (*a*); qu'à la vérité plusieurs partisans du système de Condillac, sur l'origine des idées, sont

Erreurs, fautes commises.

(*a*) Condorcet, d'Alembert, Cabanis même, etc.

allés parfois beaucoup trop loin ; que l'exagération de ce système a pu, à une certaine époque, affaiblir le sentiment religieux dans l'esprit de quelques hommes ; et que les principes professés par les Diderot, les marquis d'Argens, l'auteur du Système de la Nature, les Lamétrie, les Helvétius, dûrent exercer une influence funeste sur les enfans égarés de la philosophie. Mais ce qu'on ne dit pas, et ce qui paraît cependant hors de doute, c'est que leurs ouvrages étaient peu lus de la plus grande et de la plus saine partie de la nation ; c'est que la plupart de ces écrivains du second, et même du troisième ordre, ces philosophes d'un jour, comme les appelait un de nos sages (*a*), avaient moins de réputation en France que chez l'étranger ; et que souvent le moindre auteur français, jouissant chez nous de la plus faible estime, était reçu comme un grand homme à la cour des Frédéric et des Catherine. Où voyait-on la légèreté ? où

(*a*) J.-J. Rousseau.

se trouvait l'imprévoyance? Les Français placèrent-ils jamais de dangereux sophistes à côté des Fénelon, des Bossuet, des Pascal? Leur assignèrent-ils un rang égal à celui de nos premiers moralistes du dix-huitième siècle? Ceux-ci s'accordent tous, avec les sages qui les ont précédés, à fonder la morale sur l'existence de Dieu (*a*), sur la voix intérieure, sur le dogme de la vie future; et je ne puis alors me persuader, avec quelques-uns de nos accusateurs, qu'un écrit dans le genre du Système de la Nature, où l'athéisme et le matérialisme furent impudemment professés, ait jamais servi de Code à la nation française. Ceux qui répètent encore aujourd'hui cette opinion,

(*a*) Rousseau a déclaré qu'il n'entendait pas *qu'on pût être vertueux sans religion ;* Bernardin de Saint-Pierre, et beaucoup d'autres, ont marché à cet égard sur ses traces. Il n'en est pas toujours de même des auteurs allemands. Jacobi, à la vérité, fonde sa doctrine sur le sentiment religieux ; mais Kant, suivant madame de Staël, *écarte la religion des motifs de la morale.* C'est un étrange résultat pour de si grandes prétentions.

tombent, en nous calomniant, dans une erreur difficile à comprendre; car ce ne sont pas ces sortes d'ouvrages qui font fortune dans l'esprit de la multitude. Un livre, comme celui-là, est à la fois trop superficiel, trop désolant et trop faux, pour avoir été le Code d'une nation telle que la nôtre. J'en appelle ici au plus grand nombre de mes lecteurs, quels qu'ils soient; sans doute, ils ont entendu parler du Système de la Nature! La plupart d'entre eux l'ont-ils lu ?

L'erreur de nos adversaires est donc de trop généraliser; c'est d'imputer à tout un peuple l'écart d'une petite portion de la société. Ils avouent qu'ils n'ont pas voulu peindre les sentimens de la majeure partie des Français; mais que signifient alors tant d'attaques dirigées contre la philosophie française; et pourquoi avoir attribué si souvent à la nation un genre d'esprit qui ne fut jamais l'esprit du plus grand nombre d'entre nous, ni celui des hommes supérieurs? Le Système de la Nature excitait l'admiration des prétendus penseurs : plusieurs

ouvrages dangereux obtenaient les suffrages de quelques têtes ardentes et déréglées sans doute; mais les écrits de J.-J. Rousseau, de Voltaire et de Montesquieu, étaient ceux qui circulaient dans toutes les classes de la société. Or, Voltaire, tout coupable qu'il est d'avoir plaisanté sur les choses graves (*a*), n'en considère pas moins l'athéisme comme une source de désolation et de malheurs; Montesquieu, peu philosophe dans ses Lettres persanes, a tout réparé dans l'Esprit des lois; et Rousseau, malgré ses sophismes, fera toujours le bonheur des âmes religieuses et tendres. Essentiellement ennemi de l'athéisme et du matérialisme, il a proclamé l'existence des sentimens innés. Ses écrits ont beaucoup influé sur l'éducation : son éloquence entraîna les esprits; et cet

(*a*) Ses tragédies ont été plus admirées en France que ses ouvrages philosophiques : et sa philosophie elle-même, quoique répréhensible à plusieurs égards, a produit un heureux effet sur la littérature, l'éducation, la législation et la jurisprudence : ses plus grands détracteurs, en l'attaquant, lui rendent cette justice.

écrivain semble donner, avec Montesquieu, une juste idée de la philosophie dominante, en France, pendant le siècle qui vient de finir.

Ce n'est pas (et je l'ai déjà fait entendre) que cette philosophie, quelque élevée qu'elle me paraisse, ait été dégagée de toute erreur. Une telle supposition n'aurait pas l'approbation des sages. Mais il faut, en pardonnant quelque chose à la faiblesse humaine, ne pas confondre avec une espèce de légèreté vraiment funeste, avec l'athéisme même, le mouvement général qui se fit alors dans l'esprit de la nation (*a*), et semblait nous présager les plus hautes destinées. Les peuples ne tomberont pas dans les écarts qu'on nous reproche, lorsque la pensée,

---

(*a*) Les époques analogues à celle-là ont amené les mêmes progrès et les mêmes invectives. Les adversaires de Descartes invitaient le monarque à défendre qu'on enseignât, dans son royaume, les sentimens de cet auteur: il y allait, selon ces énergumènes, de l'intérêt de l'autel et du trône. *Voyez* l'ouvrage de Delagrange, prêtre de l'Oratoire, contre les nouveaux philosophes Descartes, Rohault, Régius, Gassendi, etc.

chez eux, aura perdu toute son énergie. Mais ils ne seront pas plus que nous à l'abri de l'erreur pour n'en pas changer; et ils auront de moins l'activité, la vie, le bonheur attaché à la réflexion comme au vif sentiment de l'existence. Plus d'éloquence alors, peu de philosophie, aucune élévation dans les idées, plus d'inspirations, plus d'enthousiasme; partout le silence et le repos. Je ne sais si de tels peuples seraient heureux et sages; je doute toutefois que les Français puissent jamais être heureux de ce bonheur, et sages de cette triste sagesse.

Des habitudes et des mœurs.

Mais enfin quelle était la pente des esprits? Et que peut-on dire surtout des habitudes et des mœurs, chez la plupart des Français; car c'est toujours là qu'il en faut revenir pour juger de la solidité ou de la légèreté des principes? Faites bien attention, poursuit-on, qu'il s'agit ici de la philosophie française, considérée dans ses rapports avec la religion et la morale; et

Accusation de corruption et d'égoïsme.

n'est-il pas vrai que le matérialisme, le *sensualisme*, avec la corruption et le froid égoïsme qui en sont la suite, ont existé en France, dans

les diverses classes de la société, et surtout dans les rangs supérieurs?

J'ai peine, je l'avoue, à concevoir sur quelle base une semblable opinion est fondée. Je vois d'abord des philosophes distingués, les Montesquieu, les Lavoisier, les Malesherbes, se livrer avec une persévérance admirable à l'étude des grandes choses. Je n'en vois aucun, parmi ceux-là, que l'on puisse raisonnablement accuser, comme matérialiste, d'avoir trop sacrifié à l'amour exclusif du bien-être. Et ces hommes d'un ordre très-élevé n'étaient point isolés au milieu de nous: on en trouvait encore une foule d'autres qui, sans professer ouvertement la littérature et la philosophie, en faisaient cependant leurs délices, et ne montraient pas un attachement désordonné à l'intérêt personnel, en réunissant autour d'eux les hommes de génie, et donnant à tous les esprits une impulsion noble et généreuse.

« On a vu, disait un écrivain assez obscur (*a*),

(*a*) L'auteur déjà cité de l'Esprit des nations.

mais dont l'opinion m'inspire ici d'autant plus de confiance, qu'il est trop sévère pour les Français, sous d'autres rapports, » on a vu » renaître parmi nous, du génie de la na- » tion, cette secte de philosophes dont Ci- » céron fait un portrait si agréable dans ses » Offices, quand il dit que ce sont des hommes, » dont le patrimoine n'est point augmenté » par une épargne odieuse, mais par une sage » économie ; des hommes qui vivant tran- » quilles dans un loisir ingénieux et délicat, » ne se sont point séparés des affaires par un » dédain superbe, mais se montrent dans l'oc- » casion à la république; ne refusant ni leurs » bourses, ni leurs talens, aux besoins de l'État » et de leurs amis; partageant leur temps entre » l'étude et les douceurs de la société : qu'eût- » il dit, continue l'auteur contemporain, s'il » eût encore pu voir tous ces avantages em- » bellis par les grâces des Français, qui, chez » l'homme de mérite, ne sont ni folâtres, ni » badines, mais ressemblent à ces fonds sérieux » égayés par les fleurs »?

Je passe rapidement sur ces fleurs; mais je m'arrête un moment à ce portrait; et je demande aux vieillards qui ont pu voir les beaux jours du dernier siècle, si l'on ne rencontrait pas, dans les premiers rangs de la société, une multitude d'hommes dont les principes et les mœurs rappelaient cette philosophie expansive et vraiment divine?

Comment se fait-il donc que les Mémoires du temps ne parlent que de corruption, de fatuité, d'intérêt personnel, de légèreté, de philosophes beaux esprits, de nombreuses inconséquences? Point de fermeté, aucune apparence de jugement et de raison. La France, à entendre nos compilateurs d'anecdotes, aurait été alors le pays des faux systèmes, de la frivolité et de la folie. Mais ce qui nous inspire d'abord peu de confiance, c'est l'esprit de rivalité et de dénigrement qui perce partout; c'est ce désir manifeste de nous intéresser en citant des traits scandaleux, et piquans peut-être par cela seul qu'ils étaient ignorés; c'est encore la manie de tout détailler, de tout observer, Légèreté supposée;

de tout décrire, et de se donner ainsi un air de profondeur. On entre dans l'intérieur d'une famille, on pénètre dans quelques boudoirs : l'auteur dit tout, révèle tout, et tire d'une anecdote isolée la conséquence la plus étendue. Il ne sent pas que cette analyse partielle et minutieuse lui fait perdre le point de vue général : et cependant cette grande perspective était celle qu'il fallait saisir ; car il ne suffit pas, pour bien connaître une contrée, d'en étudier péniblement tous les vallons, de suivre le cours du ruisseau le plus obscur, et de se perdre dans les détails. Il faut encore s'élever, quand on le peut ; s'élancer, comme l'aigle, de sommets en sommets, pour planer sur l'ensemble : et voilà ce que nos accusateurs ne font pas.

Les plus grandes nations ont pu, dans tous les temps, compter, au milieu d'elles, des âmes faibles, assez insensibles à ce que la vie humaine a de sérieux, pour en savourer uniquement les douceurs, et se montrer, au sein du plaisir, étrangères aux grandes conceptions

qui élèvent l'homme, et en font l'être privilégié par excellence : il n'est donc pas étonnant qu'il se soit rencontré en France, et surtout dans la classe opulente, des hommes sans morale fixe, sans idées déterminées, étourdis et comme enivrés par le bonheur. Mais lorsqu'on se plaint à outrance de l'égoïsme et de la corruption de quelques coteries, du luxe insolent d'une courtisane, de la frivolité d'un ministre, et de la dépravation de certains personnages, pourquoi ne pas ajouter que ces favoris de la fortune étaient couverts du mépris public; et ne point leur opposer les Grammont, les Luxembourg, les d'Argenson, les Conti, les Penthièvre, et une foule d'autres personnes illustres, chéries et révérées de tous les Français? Si l'on nous jugeait ainsi par nos affections, on serait forcé de reconnaître, en pesant sans passion le bien et le mal, que les vices imputés à la nation entière ont été les faiblesses de quelques individus, souvent même d'un seul homme; et la nation serait justifiée.

Exemples honorables.

Régularité des mœurs.

La victoire est encore plus facile si l'on descend dans les classes secondaires : « Car ce » n'est pas (et j'emprunte ici le témoignage d'un philosophe étranger (*a*) vivant en France, par choix, comme ont fait tant d'autres), » ce » n'est pas par les déréglemens d'un certain » nombre d'individus, quelle que soit leur po- » sition dans la société, que l'on doit juger les » mœurs d'une nation. Il faut interroger toutes » les classes, descendre dans les diverses condi- » tions, et distinguer des exceptions scanda- » leuses, d'avec la vie habituelle. » Je lui demande alors quelles étaient ces habitudes, ces mœurs; et il me répond, avec tous les vieillards, ses contemporains, que « depuis la régence jus- » qu'à l'époque de la révolution, les mœurs » des femmes mariées étaient pures : que la » bourgeoisie se concentrait dans les soins » domestiques; que son plus grand bonheur » était de faire, dans la belle saison, des parties

(*a*) L'auteur des Mélanges d'Histoire et de Littérature, publiés en 1809.

» de campagne aux environs de Paris. Dans » aucun pays, ajoute-t-il, avec la même simplicité, la sociabilité, l'art de savoir vivre, » n'avait fait d'aussi grands progrès qu'en France; » et les mœurs, dans les provinces, étaient » encore plus réglées que dans la capitale ». Voilà, en dernière analyse, quelle était, dans ces temps heureux, la physionomie de la nation française ; et jamais, j'ose le dire, l'espèce humaine ne fut plus près de l'âge d'or ; jamais on ne vit moins de crimes et plus de vertus.

Des vertus ! Et comment alors expliquer les malheurs qui ont jeté une couleur si sombre sur les dernières années du siècle dont nous embrassons la défense ? — Peut-être conviendrait-il de ne point rappeler le souvenir de ces malheurs ; mais il est plus difficile qu'on ne pense d'assigner aux événemens leur véritable cause ; et je suis loin, comme on peut en être actuellement convaincu, de découvrir la source de nos désastres dans une dépravation qui n'existe pas à mes yeux. Si l'on demandait, de

Preuves de l'excellence des principes.

cette assertion, une preuve d'un ordre supérieur aux témoignages que j'ai cités, je pourrais la montrer, en France, dans les progrès de la culture, dans la multiplication des hommes (*a*), dans l'extension du commerce et de tous les genres d'industrie. Les bonnes mœurs sont en proportion du travail : quand des ateliers et des fabriques s'élèvent dans une contrée, les vices s'en éloignent; lorsqu'on dessèche des marais, et qu'on défriche des landes, une foule d'hommes laborieux s'y pressent pour les peupler; et la religion et la vertu s'y établissent avec eux.

Je reviens donc avec confiance aux bases que j'ai posées, et je dis : si tout, avant nos troubles politiques, prospérait en France, si les mœurs y étaient régulières, douces et humaines, si nous jouissions enfin de toute la

(*a*) L'essentiel, dit-on, est d'ennoblir la destinée de l'homme! Rien de mieux; mais tout cela ne va-t-il pas ensemble? Est-il possible de multiplier l'espèce humaine, sans ennoblir ses destinées?

félicité permise à l'homme sur la terre, c'est que nos principes étaient bons, et qu'on ne tirait pas des fausses conséquences de ces principes; c'est que le sentiment de la divinité, obscurci dans quelques têtes, ne fut pas alors banni du cœur des Français; c'est qu'en général notre esprit religieux et philosophique, loin d'être léger et superficiel, annonça toujours un haut degré de raison, de sagesse, et valut beaucoup mieux, malgré quelques écarts, que les vérités primitives du comte de Zinzendorff, de ses nombreux disciples, et de tous les illuminés dont l'Allemagne et l'Angleterre abondent.

Et quand je parle d'écarts et de fautes commises, on sent bien qu'il s'agit ici du peu de respect que plusieurs de nos écrivains montrèrent pour les opinions reçues, pour des systèmes établis et consacrés. Quant à la nation, je la vois encore ici digne d'éloges; et j'invite même ceux qui la calomnient, à m'en nommer une qui fût alors plus attachée à sa religion que la nôtre. Etait-ce la nation ita-

De la religion en France et dans les autres contrées.

lienne? Pour être plus portée au merveilleux et moins révoltée par l'absurdité des traditions populaires, en fut-elle jamais plus religieuse? Les Allemands et les Anglais l'étaient-ils alors plus que nous, et le sont-ils davantage aujourd'hui, pour se livrer encore à tant d'idées nouvelles et d'aberrations mélancoliques? Il m'a toujours semblé, je l'avoue, que le Français tenait un juste milieu entre les uns et les autres; et que si quelque chose le distinguait d'une manière honorable, c'était une constance, une persévérance dans ses opinions qu'aucune révolution et nulle catastrophe ne pouvaient détruire, bien qu'il ne sacrifiât pas en aveugle aux erreurs des premiers temps. Fidèle à l'ancienne doctrine, on ne peut lui reprocher de donner dans l'innovation; et il ne s'attache pas assez aux vieilles croyances, pour être accusé, avec quelque raison, d'opiniâtreté et d'absurdité : chez lui, l'esprit religieux ne paraît ni trop audacieux ni trop timide.

Tout s'altère, tout change chez plusieurs

nations voisines; une opinion succède à une opinion, un système renverse un système; et il semble impossible que cet esprit versatile n'aille pas jusqu'à la religion, quand il a envahi la philosophie spéculative. En Allemagne surtout, on a vu que c'était une fluctuation continuelle de pensées qui se succédaient et se détruisaient tour à tour; et voilà ce qui décrédite, selon moi, cette profondeur si vantée. Que m'importe que vous osiez pénétrer dans les mystères qui nous environnent, et prétendre presque exclusivement à l'honneur des jouissances intellectuelles, si pensant autrement aujourd'hui que vous ne pensiez hier, vous jetez, de gaîté de cœur, dans toutes mes idées, une incertitude désespérante? La vie est bien courte, trop de devoirs nous sont imposés, pour nous conduire ainsi d'obscurités en obscurités, et d'abîmes en abîmes. Nous ne sommes point étrangers à vos grandes conceptions; mais nous semblons connaître mieux que vous les bornes de l'esprit humain, en considérant surtout ce qui est bon, utile, né-

cessaire dans la conduite de la vie, pour nous y attacher d'une manière invariable. Et c'est là, c'est dans cette modération, d'une part, et cette constance, de l'autre, qu'on voit briller toutes les qualités contraires à la légèreté, parce que l'audace excessive de la pensée conduirait à l'erreur, et que la persévérance dans les mêmes principes doit produire de la stabilité dans la morale, dans les bonnes mœurs, dans le sort des empires, et le bonheur du genre humain.

Quand je vous entends donner à vos raisonnemens toute la force de l'autorité, et me dire d'un air satisfait : vous n'avez pas approfondi nos systèmes, vous ne les comprenez pas; ce ton d'assurance a d'abord quelque chose d'imposant qui m'étonne ; quand je vous vois ensuite remonter au principe des choses, à l'intelligence des causes premières, et en quelque sorte jusqu'à l'essence de la Divinité, j'admire votre audace, et j'applaudis à la générosité de vos efforts. Mais le succès ne répond presque jamais à mon attente; j'ai peur que vous ne

vous entendiez pas vous-mêmes, et que vous ne recommenciez la religion et la philosophie, au lieu de perfectionner l'une et l'autre.

Vous paraissez grands par l'intention, et vous êtes petits par les résultats. Vous ne faites, en cherchant la lumière, que montrer trop souvent votre impuissance; et l'obscurité répandue autour de vous devient, à chaque instant, tellement profonde, qu'il me semble que l'erreur va sortir tout armée du sein de ces ténèbres, pour ramener de vieilles dissensions et d'anciennes calamités.

Je préférerai donc toujours à vos élans d'une imagination plus vague que sublime, la marche régulière et sûre des philosophes français (*a*); plus sages sans doute de tendre vers un but, et de consulter tout à la fois le sentiment et l'expérience, que de s'agiter vainement avec vous dans le monde obscur des idéalistes. Et nos philosophes ne seront pas les seuls que je voudrai défendre; je m'empresserai de rendre

(*a*) J'en excepte plusieurs : je les ai nommés.

Du Clergé de France.

encore hommage à l'excellent esprit qui a constamment animé le Clergé de France, regardé, dans tous les temps, comme la lumière de l'Europe. On dirait, à vous entendre, que dans le cours du dernier siècle, il n'existait plus de religion parmi nous; que le matérialisme, l'athéisme et tous les vices avaient pénétré jusqu'au fond du sanctuaire : et cependant la chaire apostolique ne cessa jamais de tonner contre l'impiété; de vénérables personnages, rappelant, par leur mâle éloquence et des mœurs irréprochables, les beaux temps du christianisme, attirèrent la foule autour d'eux, et l'on cite encore des effets extraordinaires de leur zèle.

On vit ensuite, dans les temps de calamités, ces prêtres vénérables, immobiles dans leur croyance, sacrifier généreusement leur vie au bonheur de persévérer jusqu'à la fin dans la sévérité de leurs principes. On en vit d'autres, forcés de fuir pour se dérober à la mort, dont une minorité bien faible, mais victorieuse, les menaçait, rentrer ensuite dans

leur patrie, pour y rétablir le culte, raffermir de grandes institutions ébranlées, et se montrer, dans toutes les disputes, soumis au pouvoir sans bassesse, indépendans sans s'écarter du devoir.

Mais le Clergé n'est pas la nation ! — Vaine subtilité! pur sophisme ! On pourrait dire aussi que les magistrats, les guerriers, les classes même les plus nombreuses de la société, ne sont pas, quand on les isole, la nation tout entière; et chacune d'elles, cependant, doit porter l'empreinte du caractère national.

Qualités incompatibles avec la légèreté.

Si la nation française avait varié dans ses idées religieuses, ses prêtres n'auraient-ils pas changé comme elle ? Si la nation française avait manqué de fermeté dans sa morale et dans sa conscience, aurait-on vu si souvent ses magistrats faire revivre, par l'inflexibilité de leur caractère, le souvenir des antiques vertus ? Si la nation française n'avait pas su joindre, dans la guerre, la persévérance à l'audace, ses armées auraient-elles tant de fois fixé l'inconstance de la fortune, franchi tous les obstacles

et vaincu les peuples les plus belliqueux? Si cette nation, enfin, n'avait été que vive, brillante, sans profondeur et sans consistance, ses philosophes, ses littérateurs, ses artistes et ses poètes, eussent-ils donné à leurs ouvrages, à leurs monumens, tant de solidité, de grandeur et d'éclat, et mérité, à tant de titres, les regards et l'admiration des siècles?

Ah! sans doute, de tels faits parlent plus haut que de vaines préventions; et il sera suffisamment prouvé que la légèreté dont on nous accusa, ne put jamais nous empêcher d'atteindre au beau et au grand. Mais alors toutes les subtilités de l'accusation s'évanouissent; car si nous n'avons été légers que dans les objets qui n'excluent pas la légèreté, on aurait tort, comme je l'avais pensé, de nous en faire un crime; et l'on sent ici, malgré les clameurs de nos adversaires, qu'il y a quelque chose de profond, d'immuable et d'absolument contraire à cette sorte de faiblesse dans les affections d'un si grand peuple. Qu'est-ce, en effet, que la légèreté qu'on lui impute, s'il a fait,

dans tous les genres, ce qu'une nation légère et frivole n'aurait jamais pu faire ?

Qu'a-t-on à nous opposer pour soutenir d'injustes reproches ? Plusieurs époques désastreuses, les règnes de quelques rois malheureux. On nous cite surtout le règne du roi Jean, celui de l'insensé Charles VI ; les querelles entre les Orléans et les Armagnac ; le triomphe passager des Anglais en France, au quinzième siècle : et je sais trop qu'à prendre les choses dans une acception rigoureuse, tout est vain, léger, incertain sous le soleil ; qu'il n'y a d'immuable et de souverainement sage que l'Être éternel ; qu'on peut ainsi tout attaquer, tout défendre ; et qu'il paraît assez facile de recueillir çà et là dans une longue histoire, des traits peu d'accord avec le caractère d'une nation, quelque grande d'ailleurs qu'elle puisse être. Dernières objections.

Mais est-il un peuple que la captivité, la folie ou la maladie d'un roi, ne puissent précipiter dans l'infortune ? Et ceux-là même qui nous accusent, ne reconnaissent-ils pas que, Réponse.

malgré ses malheurs, la nation française a su échapper à tous les dangers par la sagesse, la politique et la patience (*a*)? Si elle fut sage alors, comment la supposer inconsidérée, légère et volage? et si elle fut politique et patiente, que deviennent son irréflexion, son impétuosité et son inconstance?

Vous aurez beau prétendre que la nation n'a fait, à cet égard, que changer avec ses princes, grande avec les grands hommes, et médiocre avec les hommes ordinaires, il nous semblera toujours que ce n'est pas à quelques traits isolés, mais à la physionomie générale que l'on doit s'attacher pour juger les peuples; et qu'il est impossible de croire à la faiblesse de caractère et à la légèreté d'une nation, dont les aïeux furent si honorables et si grands, l'esprit si élevé, la philosophie et la religion si sublimes et si solides; d'une nation, enfin, que nous voyons obtenir successivement, dans le cours des siècles, le premier rang parmi toutes les autres; maîtresse de l'Europe pendant le règne

(*a*) Voltaire.

de Charlemagne ; religieuse et portée aux grandes entreprises du temps de saint Louis et de Philippe-Auguste ; sage, patiente, victorieuse avec Charles V et Charles VII; brillante de loyauté, de courage, sous Louis XII, François Ier, Henri IV; triomphante dans les beaux jours de Louis XIV; et croissant ainsi d'âge en âge, comme l'a dit un vieux poète, en générosité, en génie, en valeur et en gloire. Ne serait-ce pas là, en dépit de nos graves accusateurs, un des plus beaux caractères de nation qui jamais aient honoré l'espèce humaine? Et croirait-on refroidir ici notre enthousiasme, en nous opposant, quand nous touchons au port, l'étonnante catastrophe d'où nous sortons ? Nations rivales et généreuses ! depuis assez long-temps nous sommes en présence ; vous avez, dans cette grande lutte, mérité plus d'une fois notre estime. Mais l'immensité de vos efforts a mis la gloire française à l'abri de toute atteinte; et cette opinion, qui doit être la vôtre, recevra la sanction de la postérité.

FIN DES NOUVEAUX DÉVELOPPEMENS.

NOTES.

(1) PAGE 8.

« Les lois, dit Montesquieu, sont des institutions
» particulières et précises du législateur »; et il est évident que l'ouvrage de quelques hommes ne doit pas toujours s'accorder avec le génie des peuples. Il peut arriver aussi que des circonstances imprévues, une guerre, une conquête, influent sur les lois; et l'on conçoit alors qu'elles sont loin d'être l'expression des mœurs et du caractère. Enfin, il dépend rarement des maîtres du monde de faire eux-mêmes ce qu'ils voudraient. Souvent les systèmes politiques paraissent jetés comme au hasard sur les nations; et les plus grands hommes sont emportés dans le tourbillon avec elles.

Ainsi les institutions ne tiennent point à des causes immuables comme la nature; et pour juger les nations, c'est leur tempérament, leur complexion, plus que leurs lois qu'il faut étudier.

J'ajouterai toutefois ici, qu'en m'attachant aux qualités primitives, et en attribuant au sol et au climat, une grande influence sur l'esprit et le caractère des peuples, je suis loin de considérer les hommes comme des automates, dénués de morale et de liberté. Je crois au contraire que l'homme, quelle que soit la contrée qu'il habite, est doué de conscience et de raison, et qu'il porte partout l'empreinte de sa divine origine.

On verra ce que je dis dans les Nouveaux Développemens.

(2) PAGE 8.

On accorde la vertu, la force, le courage aux habitans du Nord, la vivacité et la sensibilité à ceux du Midi : pourquoi le peuple placé entre les uns et les autres ne serait-il pas le mieux partagé ?

Il est vrai que, selon Montesquieu, « on voit, dans » les pays tempérés, des peuples inconstans dans » leurs manières, dans leurs vices mêmes et dans » leurs vertus. Le climat, dit-il, n'y a pas une qua» lité assez déterminée pour les fixer eux-mêmes ». Et dans certaines contrées de l'Orient, au contraire, « l'âme qui a reçu une fois des impressions

» ne peut plus en changer ; ce qui fait que les lois, » les mœurs et les manières, même celles qui parais- » sent indifférentes, comme la façon de se vêtir, y » sont aujourd'hui comme elles y étaient il y a mille » ans ».

Mais aussi, « aucune curiosité, aucune noble » entreprise, aucun sentiment généreux; les incli- » nations y sont toutes passives » : et il s'agit à présent de savoir si c'est une qualité désirable que la paresse d'esprit de certains peuples ; si c'est proprement de l'inconstance que l'action de l'âme qui distingue les habitans des zones tempérées, et surtout les Français; s'il faut enfin, pour n'être pas léger, n'avoir que les inclinations passives dont parle Montesquieu.

J'examine ces questions dans les Nouveaux Développemens, page 135 et suivantes.

(3) PAGE 10.

Il est cependant des défauts qui appartiennent aux peuples chez lesquels la société a fait encore peu de progrès : c'est la colère, la violence, une fougue indomptable. De tels peuples ne marchent pas ; ils

s'élancent, ils se précipitent. Ce n'est pas la légèreté, c'est l'impétuosité qui les caractérise. Aussi lisons-nous dans Tacite, que les querelles chez les Germains se terminaient plus souvent par des coups d'épée que par des injures; et c'est là sans doute l'origine du duel, qui paraît ainsi avoir pris naissance dans les contrées septentrionales, et dans lequel on a cru découvrir encore des indices de notre légèreté. Mais il semble facile de prouver que le duel tient à tout autre chose qu'à la vanité, et à l'esprit léger qu'on affecte de voir dans toutes nos actions.

Nos voisins, je le sais, nous représentent à cet égard sous les couleurs les plus fausses et les plus ridicules. Il est même rare, à les entendre, que l'on puisse nous obliger impunément. On voit souvent sur leurs théâtres, le Français, irrité des services qu'on veut lui rendre, appeler au combat son ami, son bienfaiteur. Reproche injuste! vaine exagération! Ceux qui nous accusent ainsi, quoique moins portés au duel que nous, en donnent eux-mêmes de nombreux exemples; et la cause qui nous a poussés vers cet excès, est facile à saisir. Pour que le duel se ralentît parmi nous, il ne suffisait pas des édits de Richelieu et de Louis XIV: il fallait que la vraie gloire succédât

au point d'honneur. Le cercle dans lequel nous vivions était si resserré ; le Français sentait un si grand besoin de considération, et ses institutions lui en donnaient si peu, qu'il s'irritait, avec quelque raison, lorsqu'on voulait lui ravir ce peu qui lui restait. Le mouvement qui le portait à venger une offense, ne tenait donc pas à un excès de vanité, et à un esprit frivole qui fait hasarder la vie sans nécessité; mais à l'horreur de tout ce qui pouvait l'avilir, au sentiment profond de sa dignité, et peut-être encore au désir de ne pas nourrir éternellement dans son âme des germes de haine et de vengeance : un tel caractère n'est-il pas aussi éloigné de la légèreté que de la perfidie ?

(4) PAGE 12.

On sourit de pitié en voyant César commencer souvent ainsi : « Connaissant donc l'amour de presque tous les Gaulois pour les nouveautés, la légèreté avec laquelle ils courent aux armes, leur attachement général pour la liberté, et leur extrême aversion pour l'esclavage, etc. ».

Itaque quum intelligeret, omnes fere Gallos novis rebus studere, ad bellum mobiliter celeriterque exci-

tari, omnes autem homines naturâ libertati studere, et conditionem servitutis odisse; priusquam plures civitates conspirarent, etc.

(5) PAGE 12.

Idque adeo, haud scio, mirandumne sit, cùm compluribus aliis de causis, tum maxime, quod, qui virtute belli omnibus gentibus præferebantur, *tantum se ejus opinionis deperdidisse, ut populi Romani imperia perferrent, gravissime dolebant.*

Ce passage et beaucoup d'autres prouvent déjà que la discipline avait fait, chez les Gaulois, plus de progrès qu'on ne pense. On voit un Gaulois, à la défense de Bourges, jeter des boules de suif et de poix dans les ouvrages des Romains : un coup de trait lancé par une machine le renverse et le tue ; un de ses voisins le remplace et périt de même ; un troisième lui succède et a le même sort, puis un quatrième. En un mot, cette place n'est vacante qu'après le combat, *quum finis est pugnandi factus*, que pouvaient faire de plus les Romains ?

(6) PAGE 12.

« Les États de la Gaule s'étant assemblés, réglèrent » qu'au lieu de faire prendre les armes à tous ceux

» qui étaient en état de les porter, comme Vercin-
» gétorix l'avait ordonné, chaque peuple fournirait
» un certain nombre de troupes, pour éviter le dés-
» ordre et la confusion, pour que la discipline mili-
» taire fût mieux observée, et qu'il fût plus aisé de
» pourvoir aux vivres ». César cite ensuite les nations et les villes qui entrèrent dans la confédération. On voit que la plupart de nos contrées étaient florissantes; peut-être alors est-il permis de supposer que les Gaulois n'étaient pas aussi barbares qu'on le pense communément, et que les Romains ont amené la barbarie dans les Gaules par la destruction et par la conquête.

(7) PAGE 16.

Julien dit encore en parlant des Gaulois : « J'ai
» passé ma vie parmi des hommes incapables de faire
» leur cour et de flatter, accoutumés à vivre simple-
» ment et librement avec tout le monde ». Et ailleurs, en s'adressant aux habitans d'Antioche : « Devez-
» vous être étonnés si je vous traite comme fit autre-
» fois Caton ? Je suis plus sauvage, plus audacieux,
» plus altier que lui : Caton était Romain et je suis
» naturalisé Gaulois ». (*Misopogon*, pag. 325 et 326).

(8) PAGE 21.

On a cependant considéré l'ascendant des femmes en France comme une des causes de notre prétendue légèreté ; et il y aurait de la fadeur à vouloir prouver que leur influence sur les mœurs fut toujours salutaire. Mais ce qui honore les Françaises à mes yeux, c'est la fidélité, c'est la constance dont la plupart d'entre elles semblent, à plusieurs époques remarquables, avoir donné tant de preuves. Quand on pense encore que vivant sur leur bonne foi, et n'ayant d'autre défense que leur propre cœur, elles s'en sont fait, comme le disait le savant évêque d'Avranches (Huet), un rempart plus sûr que les clefs, les grilles, et toute la vigilance des duègnes, il est difficile de croire à la légèreté de nos aimables compagnes ; et comment supposer alors qu'elles nous aient donné un défaut qu'elles n'ont pas?

(9) PAGE 29.

Le cidre est la boisson la plus ordinaire des Normands ; mais les propriétaires et les fermiers qui ne manquent pas d'aisance, boivent souvent du vin ;

et c'est une remarque à faire, qu'ils sont plus délicats, et s'y connaissent quelquefois mieux que les peuples qui cultivent la vigne. On pourrait ajouter que les Normands ont eu des vignes en dépit de la nature ; qu'il a existé des vignes dans le pays de Caux, dans le bourg d'Argentan, etc. *Voyez* la Vie privée des Français.

(10) PAGE 39.

Notamment, en 1355, 1356 et 1382. Nous pourrions rappeler aussi les règnes de Charlemagne, de Louis-le-Gros, de Philippe-le-Bel, l'institution des communes, les premières assemblées du Champ-de-Mars, et toutes nos anciennes institutions, dont la fierté et la vigueur ont été reconnues par ceux qui ont fait une étude approfondie de notre histoire.

(11) PAGE 46.

« L'épithète de joyeuse, *jocosa*, consacrée de temps » immémorial à l'épée de Charlemagne, est un des » plus anciens témoignages de la gaîté naturelle » aux Français ». (SAINTE-PALAYE.)

(12) PAGE 69.

On devrait peut-être, après ces hommes du premier ordre, nommer Vauvenargues, dont la morale est si solide et si pure; Lesage, dont les armes sont si puissantes contre le vice et le ridicule; Fontenelle surtout, aussi recommandable par la modération que par la finesse de ses idées, et qui sut allier souvent la profondeur avec la grâce.

(13) PAGE 76.

Le prince de Ligne, dans une de ses lettres à M. Schœfflin, n'épargne pas nos aïeux. Il relève la légèreté de ces Gaulois qui, « lors de leur entrée » dans Rome, après un moment de respect et d'ad- » miration pour les sénateurs, les tirent par la » barbe. Le coup de bâton que méritait bien, dit-il, » le premier qui fit cette étourderie, est le signal » du massacre. Ils passent de l'enthousiasme à la » cruauté, et ils égorgent ceux qu'ils avaient pris » pour des dieux ».

On a peine à croire cependant que le massacre ait été aussi général que des historiens l'annoncent. Rome se releva si facilement de ses pertes, qu'il est présumable que les Gaulois se conduisirent alors

avec générosité. Le *væ victis* a été dans la bouche de tous les vainqueurs.

Mais ce n'est point de l'enthousiasme, c'est un sentiment de respect qu'éprouva notre armée victorieuse à la vue de ces personnages vénérables. Une telle retenue n'est pas très-commune dans l'histoire des nations; et des soldats capables, dans l'ivresse de la victoire, de montrer un si grand respect pour la vieillesse, ne méritaient pas, ce semble, le coup de sceptre de Papirius.

(14) PAGE 76.

Voyez Diodore de Sicile (liv. V, pag. 232) et le passage des *Commentaires de César,* commençant ainsi : *Natio est omnis Gallorum admodum dedita religionibus,* etc. (liv. VI, pag. 124).

On traduit le mot *religionibus* par celui de *superstitions.* Mais ce passage et vingt autres prouvent toujours que les Gaulois étaient portés aux idées religieuses. Que ces idées aient été défigurées par des erreurs peu dignes de la majesté et surtout de la bonté divine, c'est un reproche que l'on doit adresser à tous les peuples, et qui ne prouve rien contre nos aïeux.

J'aurais d'ailleurs peine à croire, si ce fait n'était

attesté par un grand nombre d'historiens, que les Gaulois eussent immolé des victimes humaines; car il semble difficile d'accorder leurs mœurs douces et polies avec ces affreux sacrifices. Il paraît au moins que l'accusation est exagérée. Strabon, Diodore de Sicile, Cicéron même, qu'on ne manque jamais de citer à cette occasion, ne firent sans doute que répéter ce qu'ils avaient entendu dire de leur temps. Diodore, en parlant de ces sacrifices, les regarde lui-même comme extraordinaires, incroyables; et la manière dont ils s'exécutaient, rend ici l'erreur facile et probable. C'était dans les lieux les plus solitaires, c'était dans l'obscurité des forêts, que les Druides célébraient leurs mystères: cette circonstance a été très-favorable à leurs accusateurs, qui d'ailleurs avaient plus d'une raison pour les calomnier. Il est assez piquant en effet de voir les Claude et les Tibère, indignés de la barbarie des Druides, condamner au dernier supplice ces féroces sacrificateurs. Tant de cruauté paraît bien étrange dans des hommes que Pythagore, Tite-Live, Cicéron, Pline, saint Jérôme lui-même, regardèrent comme leurs égaux, et quelquefois comme leurs maîtres. Il est certain que les Druides, recommandables par leur savoir et leur autorité sur l'esprit

des peuples, devaient gêner la domination romaine : de là sans doute les accusations fausses et ridicules dont ils ont été chargés.

Pourquoi les Romains auraient-ils eu tant d'horreur pour cette barbare coutume, eux qui enterraient vivantes leurs vestales; eux qui faisaient quelquefois subir le même sort aux Gaulois et aux Grecs dans les places de Rome; eux enfin qui sacrifièrent des victimes humaines, le jour même du triomphe de César? Mais César avait une puissance à fonder, une religion à détruire, une nation à soumettre; il fallait calomnier, avilir, perdre cette nation aux yeux du sénat et du monde entier.

Ce soupçon m'est inspiré par la lecture même du passage que j'ai cité. César avoue que, « les Gaulois » considéraient les supplices des brigands comme » plus agréables à leurs dieux ». Ce ne sont plus des sacrifices, ce sont des supplices (*supplicia*); les Druides, ministres de la religion, rendaient aussi la justice; et les supplices dont parle César semblent n'être que l'exécution des criminels, accompagnée de quelques cérémonies religieuses. « Mais, ajoute-t-il, » quand les Gaulois n'ont plus de coupables ils im- » molent des innocens »; et cette accusation jette en effet sur eux une teinte de barbarie, qui le rendra

lui-même excusable lorsqu'il les réduira en servitude, brûlera leurs villes, désolera leurs campagnes, et se contentera, par pitié, de faire couper les mains à plusieurs milliers d'hommes.

(15) PAGE 79.

Questi maledetti Francesi, sono piu furbi di noi altri. Voy. les *Lettres secrètes de Christine*, *reine de Suède*, (lett. XLVIIIe.)

(16) PAGE 80.

« La Bretagne, dit Voltaire, n'a été réunie au » royaume que par un mariage ; la Bourgogne, par » droit de mouvance et par l'habileté de Louis XI ; » le Dauphiné, par une donation qui fut le fruit de » la politique ; le comté de Toulouse, par un accord » soutenu d'une armée ; la Provence, par de l'argent. » Un traité de paix a donné l'Alsace ; un autre traité » a donné la Lorraine ; et les Anglais ont été chassés » de France autrefois, malgré les victoires les plus » signalées ; parce que les rois de France ont su temporiser, et profiter de toutes les occasions favo- » rables ».

(17) PAGE 82.

Smith avait eu l'intention de dédier son ouvrage à Quesnay. *Voyez* ce qu'il dit de son système dans

le troisième volume de la *Richesse des Nations*, pag. 538 et 539.

(18) PAGE 92.

L'Académie, après avoir demandé si l'*on trouvait des preuves de légèreté dans le caractère et les mœurs des Français*, a voulu qu'on examinât s'il serait possible d'en découvrir *dans le genre et l'état des sciences, des arts et de la littérature cultivés en France*. Je crois avoir répondu à la dernière question comme à la première ; mais n'est-il pas surtout étonnant que ce soit à une nation prétendue légère, que l'Europe ait dû le plan le plus vaste et le plus hardi qui jamais ait été conçu, suivi, exécuté par l'esprit humain? Comment concevoir, en un mot, que ces Français, accusés de frivolité, soient cependant les auteurs de l'*Encyclopédie?* Que ce grand ouvrage paraisse incomplet, qu'on l'ait composé dans tel ou tel esprit, qu'il blesse un parti et flatte les opinions de tel autre, cela ne saurait nous être contraire : la perfection en tout est l'œuvre du temps. Il n'est pas non plus facile de contenter toutes les idées, toutes les opinions, toutes les affections ; et quand on parcourt l'*Encyclopédie*, et nos nombreuses collections

académiques, on n'en rend pas moins hommage aux Diderot, aux d'Alembert, aux Daubenton, et à cette foule de savans qui ont eu la gloire de concourir à ces belles entreprises. Ces travaux immenses semblent exister pour appuyer la cause que je veux défendre.

(19) PAGE 99.

Quelques personnes, en Italie, auraient bien voulu réclamer le Poussin, et faire effacer l'inscription (*Pictori Gallo*), que M. d'Agincourt, français distingué par ses hautes connaissances et par son amour pour son pays, a fait graver au bas de son buste, dans l'ancien panthéon de Rome. Elles disaient, pour justifier leur prétention, que le Poussin avait passé une grande partie de sa vie en Italie. On leur a répondu que cet artiste célèbre était âgé de plus de trente ans lorsqu'il avait quitté la France ; cette réponse a été entendue.

(20) PAGE 100.

Un bataillon français approchait de la fontaine de Trévi. Arrivées sur la place, les premières compagnies s'arrêtent. Celles qui suivaient et ne voyaient rien, leur crient d'avancer. *En avant!* répondent

les premières, *en avant! Eh! comment passer sans s'arrêter devant une si belle chose?* Et nos soldats montrent à leurs camarades la statue de Neptune, qui orne ce monument.

(21) PAGE 103.

L'empire que nous avons exercé par notre langue, est plus flatteur que celui que nous devons à nos modes. Mais quoi qu'on puisse dire de cette espèce d'influence, elle n'a rien d'affligeant pour notre caractère; car le peuple qu'on imite dans les choses indifférentes, est un peuple auquel on semble accorder une sorte de supériorité; et ceux qui s'efforcent d'imiter nos modes, ne peuvent au moins nous faire un reproche de les inventer.

Qu'ensuite nos aïeux aient coupé leurs cheveux ou leur barbe sous un règne, qu'ils les aient laissé croître sous un autre, je ne vois pas encore ce qu'on peut en conclure contre nous; car si ces usages ont peu d'importance en eux-mêmes, ce n'est pas manquer de sagesse que de les prendre ou de les quitter avec une égale facilité. Serait-il donc nécessaire, pour n'être pas léger, de conserver toujours la même façon de se vêtir, et de porter encore aujourd'hui, comme font les Persans, le bonnet de Cyrus?

(22) PAGE 108.

On ne parle ici que de l'absence des grandes catastrophes qui changent la face des empires, et semblent être surtout du domaine de l'épopée.

(23) PAGE 135.

Ce passage, au premier coup d'œil, semblerait contraire à ce que j'ai dit dans le discours (p. 8); mais on verra, si l'on veut bien s'y reporter, et relire surtout la première note, p. 132, que je n'avais fait alors qu'effleurer la question, en avertissant le lecteur des restrictions dont l'influence des objets extérieurs me paraissait susceptible.

Je pense toujours que cette matière demande une grande circonspection; mais j'ajoute que la puissance du sol et du climat, bien que circonscrite dans de justes limites, et ne pouvant jamais anéantir la moralité des actions humaines, n'en est pas moins incontestable.

On peut donc, sans témérité, considérer, comme je le fais, la question sous ce dernier point de vue. Néanmoins, les rapports existans entre le physique et le moral, me semblent reposer sur des données

trop subtiles, pour nous offrir de grandes certitudes. Où vous voyez la mobilité, l'inconstance, je trouve la flexibilité, l'énergie, la force ; et comment alors nous entendre? Le plus sûr moyen est de revenir, autant qu'on le peut, aux considérations purement historiques, et d'en tirer de bonnes inductions.

(24) PAGE 139.

Je sais qu'on a coutume de considérer nos aïeux comme des demi-sauvages; mais croit-on, s'il en avait été ainsi, que nous serions aujourd'hui ce que nous sommes? Et a-t-on bien réfléchi au laps de temps nécessaire pour changer complètement la physionomie et le caractère des nations? Je pourrais aller très-loin, et montrer, sous ce point de vue, le peu d'influence de quinze à vingt siècles. Ces siècles, qui se succèdent si lentement à nos yeux débiles, passent cependant et s'écoulent avec plus de rapidité que le torrent qui fuit, et que la pierre qui tombe; peu de générations suffisent pour en remplir le cours; elles s'y touchent, s'y pressent, et doivent se ressembler. Nous nous croyons bien supérieurs à nos aïeux; et fiers de quelques idées de plus, nous appelons nos pères

des barbares ; mais un temps viendra où nos descendans nous appelleront nous-mêmes barbares, et nous confondront peut-être avec ces Gaulois si grands et si méconnus.

(25) PAGE 140.

Je trouve dans un ouvrage très-bien fait, mais dont l'auteur paraît croire, comme tant d'autres, à la légèreté, et sous quelques rapports à la barbarie de nos aïeux, des renseignemens précieux sur leur civilisation.

« Rome leur devait l'usage des différens en-» grais (1), plusieurs de ses instrumens aratoires (2), » les procédés propres à convertir le lait en sub-» stances variées et nourrissantes (3), les ma-» chines (4) au moyen desquelles la farine se dé-» gage de tout ce qui altère sa pureté ou sa blan-» cheur ; presque toutes les formes des voitures » d'utilité ou d'agrément ; la connaissance (5) de la » largeur proportionnelle à donner aux jantes des » roues, en raison de la charge qu'elles doivent » porter ; la fabrication du verre, l'alliage des mé-

(1) Pline, liv. 17.

(2) Pline, liv. 18.

(3) Cambry.

(4) Pline, liv. 18.

(5) Cambry.

» taux, la dorure, l'étamage et le perfectionnement » des arts de tisser et de teindre les laines (1).

» Les mines étaient exploitées dans les Gaules; » nos aïeux frappaient leurs monnaies; excellaient » à préparer le cuir (2), à fabriquer des étoffes; leurs » navires (3) étaient plus ingénieusement construits » que ceux des autres peuples; et l'activité de leur » commerce (4) attestait quelle était la sûreté des » routes ». *Voyez* l'introduction à l'Histoire de France, par M. Ragouneau, 1811.

Mais si quelque chose prouve l'ancienne civilisation de nos aïeux, c'est, à mon sens, ce que dit Lucain, en parlant de nos poètes :

Vos quoque qui fortes animas, belloque peremptas,
Laudibus in longum *vates dimittis* ævum,
Plurima *securi fudistis* carmina *Bardi.*

Ces progrès n'en font-ils pas supposer beaucoup d'autres ?

(26) PAGE 161.

« La France (suivant l'auteur d'un ouvrage assez inconnu, portant pour titre, de l'Esprit des Na-

(1) Pline, liv. 8. — Strabon.
(2) César, liv. 3.
(3) César, liv. 3.
(4) César, liv. 4.

tions), » la France est inférieure à l'Italie, pour la » grande manière, dans les palais, les églises et les » couvens; mais infiniment supérieure dans l'archi- » tecture militaire et maritime ; au reste, égale » dans l'architecture que j'appellerai civile et poli- » tique, qui comprend ces bâtimens qu'on appelle » hôtel de ville, les hôpitaux, les lieux destinés à » l'instruction de la jeunesse, les bibliothèques, » les places publiques, les observatoires, les maga- » sins de manufactures et de commerce, les ponts, » les chaussées, les grands chemins; tout enfin dans » les villes, hors les théâtres et les fontaines. Les » villes en Italie présentent, en général, un aligne- » ment plus exact, des rues plus larges, et des mai- » sons beaucoup plus élevées et plus apparentes. » Il faut l'avouer, le génie de la nation se fait sentir » partout, et le grand air se décèle dans des bour- » gades dont on connaît à peine le nom. Mais elles » sont privées, en même temps, de ces ornemens » qui égayent infiniment les séjours, des superbes » quais de la France, et de ses magnifiques pro- » menades, etc. ».

Cet ouvrage est attribué, je crois, à l'abbé d'Espiard. J'aurais mieux fait, peut-être, de m'appuyer sur Voltaire, qui exprime la même opinion, et en

meilleurs termes, dans son siècle de Louis XIV; mais je cherche à multiplier les autorités : j'aurai occasion de citer le même auteur, quand je parlerai des mœurs françaises au dix-huitième siècle.

(27) PAGE 165.

Un poète espagnol s'adresse ainsi à un ruisseau : « Toi qui coules sur un sable d'or avec des pieds » d'argent, ah! touche mon cœur, si tu révoques en » doute le pouvoir des yeux de Lydie, et tu le » trouveras réduit en cendres ». (*Curiosités littéraires.*)

(28) PAGE 188.

« *Si le Français*, dit M. Desprémenil, *ne réfléchit* » *pas assez sur les matières de politique et d'économie* » *générale*, n'est-ce pas plutôt faute d'instruction et » de principes, que faute d'aptitude à se fixer sur » des objets sérieux? Ce défaut d'instruction et de » principes ne vient-il pas de ce *que les matières de* » *droit public et d'intérêts généraux n'entrent point* » *dans le plan d'éducation qu'on reçoit?* Faites entrer » dans notre éducation des leçons sur ces objets, » comme on le fait très-communément en Angle- » terre, et les Français deviendront des politiques » savans, profonds, et plus sages qu'ailleurs ».

Je pense que nous avons eu toutes les qualités dont M. Desprémenil nous croyait susceptibles, et qu'il accordait beaucoup trop à nos détracteurs, en disant que nous ne savions pas réfléchir sur des matières d'un intérêt général : le contraire semble prouvé ; mais je ne puis, en répétant ce que j'ai dit à cet égard, qu'applaudir à l'idée de ce magistrat. Que l'on perfectionne l'éducation en France, et la difficulté sera bientôt résolue.

Au moment même où je me disposais à publier cet ouvrage, on m'a donné connaissance d'un discours latin prononcé sur le même sujet, en 1725.

Ce discours, composé par le P. Porée, jésuite, est inséré dans le 2e vol. de ses OEuvres ; il porte pour titre : *Utrum jure, an injuria, Galli levitatis accusentur.*

L'auteur y pose en principe que les Français, légers seulement dans les choses légères, sont constans et sages dans celles qui excluent la légèreté. Supérieurs, sous ce point de vue, à la plupart des autres peuples, ils ont montré une rare persévérance dans la forme de leur gouvernement ; une valeur, une opiniâtreté à toute épreuve dans les combats;

une fidélité au-dessus de tout éloge dans les traités; une constance admirable dans la religion de leurs aïeux ! (« *Quam in regni formâ, quam in armorum* » *studio, quam in pactorum fide, hanc in religionis* » *cultu constantiam* (*Francia*) *retinebis* ».)

L'orateur passe ensuite aux objets où la légèreté lui semble permise. Elle convient parfaitement au langage, parce qu'il tend à se perfectionner par sa mobilité même. (*Quid linguæ nostræ nostra mobilitas adjecit? Quod ebori, quod gemmæ addit manus artificis, novam lucem, novum decus, novas opes.*)

La légèreté ou plutôt la mobilité ne serait-elle pas également bien placée dans les modes? La nature se pare, suivant les saisons, de diverses couleurs; pourquoi ne pas changer avec elle? Il en résulte d'ailleurs des progrès dans les arts, et de nouvelles douceurs dans la vie.

Enfin l'auteur admet, en France, de la variété, de la légèreté dans les jeux et dans les arts d'agrément, tels que le chant et la danse; mais comment nous en faire un crime? (*Artes illæ oblectationi serviunt, non necessitati; volo in iis varietatem, quæ oblectationis parens;*)

Il termine ainsi :

« *Desinant populi, si qui sunt, ingenio vel studio*

» *segniores, accusare levitatem, quæ nihil habeat in-*
» *commodi, et varietatem plurimùm offerat; quæ se*
» *prodat in rebus duntaxat levibus, et gravitatem in*
» *gravibus non excludat; — nos autem Galli pergamus*
» *levitatis accusationem spernere; non quia criminatio*
» *sit levis, si modo justa sit; sed quia crimen per invi-*
» *diam vel temeritatem et inscitiam objectum, contem-*
» *nere animi constantis est, ac proinde gallici.* »

Le temps m'a manqué pour donner une analyse suffisante de ce discours, dont j'ignorais absolument l'existence; mais on peut y recourir : si j'avais découvert quelque chose de plus décisif sur cette matière intéressante, je me serais empressé de le faire connaître.

TABLE DES MATIÈRES.

DEUXIÈME PARTIE.

NOUVEAUX DÉVELOPPEMENS.

De l'accusation de légèreté et de frivolité : caractère de nos aïeux ; de l'influence exercée par la nation gauloise sur les peuples établis dans nos contrées.

I I.

Nouvelles considérations sur le caractère des sciences, des lettres et des arts en France.

III.

De la Philosophie, de la Religion et des Mœurs.

ERRATA.

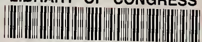
Page 32, ligne 4, *convînt*, lisez *convient*.

— 160, — 22, *et ces anciens trophées*, lisez *et ses anciens trophées*, etc.

— 160, — 22, *empéché*, lisez *empéchés*.






LIBRARY OF CONGRESS
0 019 735 771 A